VIE DE FREDERIC 2. ROI DE PRUSSE ACCOMPAGNEE DE...

Jean-Charles Laveaux



VIE DE FRÉDÉRIC II. ROI DE PRUSSE

Accompagnée de Remarques, Pieces justificatives et d'un grand nombre d'Anecdotes dont la plupart n'ont point encore été publiées.

TOME IV.

Vie privée et littéraire







A STRASBOURG
Chez J. G. TREUTTEL, Libraire
& à PARIS
Chez les principaux Libraires.

Avec Approbation et Privilege du Roi.
1788.

VIE
DE
FRÉDÉRIC II.

DERNIÈRE PÉRIODE.

Vie privée & littéraire. Maladie, mort. Influence de Frédéric ſur ſon ſiècle.

NOUS avons vu Frédéric à la tête des armées braver, avec des forces inférieures, les forces réunies de l'Europe entière; conquérir une vaſte province par ſon activité & ſon courage; la conſerver par les mêmes moyens & les reſſources inépuiſables de ſon génie; & ſortir couvert de gloire de trois guerres périlleuſes, où il s'était trouvé pluſieurs fois à deux doigts de ſa perte. Nous l'avons vu employer les loiſirs de la paix à augmenter ſes moyens de défenſe, l'armée & le tréſor; à encourager l'agriculture, la population & le commerce; qui ſont les ſoutiens de

l'une & de l'autre ; & à rendre ses sujets heureux, parce que le bonheur du prince dépend du bonheur des sujets. Nous allons le voir maintenant dans le silence de la vie privée, s'avançant avec ardeur dans la carrière des sciences & des arts, cultiver avec succès les unes & les autres, & mêler ainsi les lauriers d'Apollon à ceux de Bellone. Nous allons le voir, rejettant la vaine pompe des rois, déposer en secret le masque de la grandeur, pour jouir des douceurs de l'amitié & de ces plaisirs purs de la société, que l'égalité fait naître & que l'orgueil effarouche.

FRÉDÉRIC avait reçu du ciel une de ces ames de feu qui, toujours actives, demandent un aliment continuel. Ce sont les ames de cette espèce qui font les grands hommes dans tous les genres. Éloigné par un père sévère de tous les plaisirs de son âge, son activité lui en fit chercher d'autres, & il en trouva dans l'étude. La gêne où il vivait tendit de plus en plus le ressort de son ame, & de là sortirent des vertus héroïques & des talens extraordinaires. Le mépris que son père avait pour les lettres, & les obstacles qu'il mit aux études de son fils, ne servirent qu'à lui faire mieux goûter les charmes de l'étude & à accélérer ses progrès. Victime

du defpotifme, il vit le glaive du pouvoir arbitraire, balancé quelques inftans fur fa tête, abattre enfuite, à fes yeux, celle de fon ami; & il en conçut de l'horreur pour le pouvoir arbitraire: & avant que de monter fur le trône, il forma le projet d'y faire régner la modération, la juftice & la douceur.

MADAME de Recoule, fa gouvernante, l'avait familiarifé de bonne heure avec les meilleurs ouvrages des poëtes français, & fon ame était devenue fenfible aux charmes de l'harmonie; elle avait goûté des plaifirs purs qui devinrent pour lui une reffource dans fes chagrins, & qu'une douce habitude changea bientôt en befoin. Il cultiva la poéfie, l'éloquence, la mufique: il étudia l'hiftoire, qui lui dévoila les fautes des fouverains, & lui indiqua les routes de la gloire; la politique, qui l'éclaira fur fes vrais intérêts; la philofophie, qui lui donna le goût de toutes les vertus.

MAIS pourquoi nous efforcer de peindre ici Frédéric? Rapportons plutôt le portrait qu'il fait de lui-même dans l'épître à fon efprit:

Apprenez quelque jour aux lecteurs indulgens,
Si vous pouvez percer la fombre nuit des tems,
Ou fi quelque hafard vous amène au grand monde,
Quel était cet auteur dont la Mufe féconde

Monta ſur l'Hélicon, ſur les pas du plaiſir,
Et compoſa des vers pour charmer ſon loiſir.
Dites que mon berceau fut environné d'armes ;
Que je fus élevé dans le ſein des alarmes,
Dans le milieu des camps, ſans faſte, ſans grandeur,
Par un père ſévère & rigide cenſeur ;
Que je fus écolier des plus grands capitaines ;
Qu'à Sparte cultivant les douces mœurs d'Athènes,
Je fus ami des arts plutôt que vrai ſavant ;
Et que ſans écouter un charme décevant,
Et ſimple courtiſan des filles de mémoire,
Je n'aſpirai jamais à la ſublime gloire
D'être le plus fêté parmi leurs nourriſſons ;
Que ſachant me borner & rabaiſſer mes ſons,
Je me ſuis contenté de peindre ma penſée,
Et de parler raiſon en proſe cadencée.
Dites que j'ai ſubi, bravé l'adverſité,
Mais que parmi les rois depuis on m'a compté.
Atteſtez hardiment que la philoſophie
A dirigé mes pas, & réformé ma vie.
Dites qu'en admirant le ſyſtème des dieux,
J'ai préféré ma lire aux arts faſtidieux ;
Que ſans haïr Zénon, j'eſtimais Épicure,
Et pratiquais les lois de la ſimple nature ;
Que je ſus diſtinguer l'homme du ſouverain ;
Que je fus roi ſévère & citoyen humain,
Mais quoiqu'admirateur de Céſar & d'Abide,
J'aurais ſuivi par goût les vertus d'Ariſtide.
Lorſque la Parque enfin, laſſe de ſes fuſeaux,
Terminera mes jours d'un coup de ſes ciſeaux,
Que ſur ma cendre éteinte aboîra la ſatire :
Dites que mépriſant tout ce qu'en poutra dire
Un eſprit irrité, chagrin, malfait, tortu,

Trop rigide cenſeur de ma faible vertu,
Sans aimer la louange, inſenſible à tout blâme,
J'ai toujours conſervé le repos de mon ame;
Et que m'abandonnant à la poſtérité,
Elle peut me juger en toute liberté.

Du goût des lettres à l'eſtime de ceux qui les cultivent, il n'y a qu'un pas. Frédéric admira Voltaire, Maupertuis, s'Graveſande, Algarotti, Rollin, comme il admirait Alexandre, Céſar, Charles XII, Guſtave-Adolphe, l'Électeur Frédéric-Guillaume & Pierre I; il brûlait du déſir de les imiter les uns & les autres.

Cependant on prétend qu'il eut dans ſa jeuneſſe une horreur naturelle de la guerre & des combats, & que l'amour de la gloire fut ſeul capable de la lui faire ſurmonter. Il ſemble le dire lui-même dans les vers que nous venons de lire :

J'aurais ſuivi par goût les vertus d'Ariſtide.

Sa conduite à la première victoire qu'il remporta confirmerait aſſez cette opinion; mais loin de jetter une tache ſur ſa gloire, elle la rend plus brillante encore. Il eſt difficile de devenir un héros & un grand capitaine, même lorſque le cœur inſpire l'amour de la guerre: mais devenir le plus grand homme de guerre de ſon ſiècle, & peut-être des ſiècles paſſés,

contre ſon inclination naturelle, c'était une gloire réſervée à Frédéric II.

La première fois qu'il vit le ſpectacle d'une guerre, ſon cœur ſenſible fut révolté; & il écrivit, ſur la campagne de 1734, des vers qui ſont à peu près les premiers que l'on connaiſſe de lui. On ne ſaurait les donner comme un modéle de poéſie; mais il y a de la facilité, de la philoſophie & quelques images poétiques. C'eſt dans ces vers qu'il dit :

Ah ! mortels, quelle eſt votre erreur
De prêter vos mains meurtrières,
Et vos talens & vos lumières
Au meurtre, au carnage, à l'horreur ?

On voit dans les quatre derniers vers que ſon goût n'avait pas encore été épuré par le commerce de Voltaire, & qu'il ne connaiſſait pas encore cette unité de ton & de ſtile, qui fait le charme des bons ouvrages. Les voici :

Si j'ai ſu faire mon office
Sans être farouche & cruel;
C'eſt qu'on peut aller au . . . . .
Sans y prendre la . . . . .

Vers le même tems il fit une ode ſur l'honneur. La dernière ſtrophe paraît dictée par ſon cœur.

O gloire ! à qui je ſacrifie
Mes plaiſirs & mes paſſions ;
O gloire ! *en qui je me confie*,
Daigne éclairer mes actions.
Tu peux, malgré la mort cruelle,
Sauver une faible étincelle,
De l'eſprit qui réſide en moi :
Que ta main m'ouvre la barrière ;
Et prêt à courir ta carrière,
Je veux vivre & mourir pour toi.

C'EST en 1736 qu'il écrivit pour la première fois à Voltaire. La lettre était bien faite pour ſéduire un philoſophe (1), & ſur-tout un philoſophe comme Voltaire, qui n'avait guère moins de vanité que de génie. Les cajoleries furent prodiguées à pleines mains au philoſophe, & il fallut bien que le philoſophe y répondît par d'autres cajoleries. Frédéric, qui doutait encore s'il parviendrait à la gloire des héros, voulut du moins ſe préparer celle d'homme de lettres ; & les louanges de Voltaire étaient bien propres à exciter pour lui les cent trompettes de la Renommée. Ce Prince travaillait alors à la réfutation du *Prince* de Machiavel ; quel homme était plus propre que Voltaire à donner de l'éclat à ce début littéraire ? Frédéric crut qu'en ſe feſant l'éditeur de Voltaire, Voltaire ne refuſerait pas d'être le ſien. On venait d'imprimer

la Henriade en Angleterre. Algarotti, avec lequel le Prince-royal était en correſpondance, ſe trouva alors à Londres. Il le chargea de faire graver ſur cuivre la Henriade toute entière, & de faire faire de cet ouvrage la plus belle édition qu'il fût poſſible. En même tems il fit pour ce poème une préface où il appelle Voltaire, le *Prince de la poéſie françaiſe*, *un génie vaſte*, *un eſprit ſublime*, *&c.* Malheureuſement pour l'édition, le père de Frédéric vint à mourir; Algarotti quitta Londres; & Frédéric qui, en recevant une couronne, trouva bientôt une occaſion de l'entrelacer des lauriers de la victoire, oublia la Henriade, & vola en Siléſie.

CEPENDANT la préface était faite; & l'intention du Roi était aſſez flatteuſe pour engager Voltaire à la reconnaiſſance.

LA critique du *Prince* de Machiavel était finie: ce livre, qui dans notre ſiècle ne méritait guère d'être refuté, le fut avec eſprit par Frédéric; ou du moins il annonçait par là à l'Europe, qu'il avait deſſein de porter ſur le trône la juſtice, l'équité, la modération; il annonçait qu'il tiendrait inviolablement ſa parole; il donnait de ſon règne les eſpérances les plus flatteuſes & les plus brillantes. Frédéric envoya ſon manuſcrit à Voltaire pour le corriger. Le

philosophe rendit au Roi, dans la préface de cet ouvrage, tous les éloges qu'il en avait reçus dans celle de la Henriade (2). Avant que de le faire imprimer, il vit le Roi auprès de Clèves, & lui dit au sujet de l'Anti-Machiavel : » Sire, » si j'avais été Machiavel, & si j'avais eu quel- » qu'accès auprès d'un jeune roi, la première » chose que j'aurais faite, aurait été de lui con- » seiller d'écrire contre moi. » (3) Cependant il lui représenta qu'il n'était peut-être pas convenable d'imprimer son livre, précisément dans le même tems qu'on pourrait lui reprocher d'en violer les préceptes. C'était dans le tems de son affaire avec l'Évêque de Liège. Frédéric parut sentir cette objection, & permit d'arrêter l'édition : mais le libraire demanda beaucoup d'argent ; & le Roi, qui n'était pas fâché dans le fond du cœur d'être imprimé, aima mieux l'être pour rien que de payer pour ne l'être pas (4).

L'ANTI-MACHIAVEL n'est pas le seul ouvrage où Frédéric voulut donner une bonne idée de son cœur & de ses intentions. Ses vers respirent à chaque ligne l'amour de l'humanité & de la justice ; il se propose sans cesse pour exemple Tite & Marc-Aurele, dans la paix, le Grand-électeur Frédéric-Guillaume, dans la guerre (5).

En effet, les premiers mots qu'il dit à ses miniſtres, en leur annonçant la mort de ſon père, étaient bien dignes de Trajan ou de Marc-Aurele. „ Notre premier ſoin, leur dit-il, doit être de faire le bonheur de nos états, & celui de chacun de nos ſujets. Nous ne voulons pas que vous les opprimiez pour vous enrichir; mais plutôt que vous ayez devant les yeux la proſpérité du pays en même tems que nos intérêts : car ces deux objets ne doivent point être ſéparés. „

On ſait comment Frédéric avait épouſé la Reine (6). Lorſqu'il fut monté ſur le trône, on craignit quelque changement à l'égard de cette Princeſſe. Le jour de la mort de Frédéric-Guillaume, la cour vint féliciter Frédéric II, & paſſa enſuite dans l'appartement de la Reine pour s'acquitter du même devoir. Pluſieurs doutaient que cette Princeſſe gardât longtems le titre qu'ils allaient lui donner. La Reine qui a toujours aimé Frédéric, & qui n'en parla jamais qu'avec le plus vif intérêt, reçut leurs complimens avec cette affabilité qui lui eſt ſi naturelle; mais le trouble régnait dans le fond de ſon cœur. Ce trouble augmenta bien plus encore lorſqu'elle vit tout d'un coup les portes s'ouvrir, & les courtiſans ſe ranger pour faire

place au Roi qui entrait dans ſa chambre. Elle crut que cette viſite imprévue lui annonçait ſa diſgrace & la perte de ſon époux; & elle tremblait d'avoir tant de témoins du malheur qu'elle redoutait. Son embarras & ſa faibleſſe lui permirent à peine de ſe lever de ſon fauteuil pour recevoir le Roi; & elle fut obligée de s'appuyer ſur une de ſes dames pour aller au-devant de lui. Elle prononça quelques paroles entrecoupées pour excuſer ſon émotion; mais Frédéric, l'interrompant, lui dit: » Madame, tout le royaume ſait de quelle manière je vous ai accompagnée à l'autel; vous ſavez vous-même la manière dont j'ai vécu avec vous depuis ce tems-là. (Ces premiers mots augmentèrent le trouble de la Reine, & elle faillit à ſe trouver mal.) Vous penſez peut-être qu'étant maître de mes actions, je romprai des engagemens que j'ai contractés malgré moi, & qui ont été ſi mal remplis de ma part. Mais ſachez, Madame, que votre patience, votre tendreſſe, votre douceur inaltérable, & mille autres vertus dont vous êtes douée, m'ont ouvert les yeux depuis longtems. Juſqu'ici il y a eu dans mon caractère quelque choſe (vous le nommerez comme vous voudrez), qui m'a empêché de vous faire cet aveu. J'ai voulu attendre l'inſtant où, en

le fesant, je pourrais convaincre tout le monde qu'il était entièrement libre & volontaire. Ce moment est venu, Madame; & je vous invite à partager avec moi un trône dont vous êtes si digne. Oubliez, je vous prie, mes injustices passées : ou si vous en gardez quelque souvenir, qu'il ne serve qu'à augmenter l'éclat de votre triomphe. »

LA Reine douairière eut également à se louer de la tendresse & du respect de Frédéric II: il lui donna le titre de Reine-mère; & comme elle voulut l'appeller votre majesté, *appellez-moi toujours votre fils*, lui dit Frédéric ; *ce titre est plus précieux pour moi que la dignité royale* (7).

VOLTAIRE épiait le moment où son ami Frédéric serait décoré d'une couronne ; & il fut le premier poète qui le félicita sur son avénement. (8) Nous n'avons pas la réponse que lui fit Frédéric. Voltaire répliqua par la pièce connue qui commence par ce vers :

Quoi ! vous êtes monarque, & vous m'aimez encore ?

DANS la première année de son règne, Frédéric songea à rétablir l'académie des sciences de Berlin, qui avait été fondée par Frédéric I son grand-père.

CETTE ſociété qui doit ſa naiſſance à la vanité de ce Prince, plus qu'à ſes lumières, fut fondée en 1700. Ses commencemens ne furent pas brillans; & il n'était guère poſſible qu'ils le fuſſent, dans les circonſtances où ſe trouvait Frédéric I. Il était queſtion alors en Allemagne de réformer le calendrier; & Frédéric I, qui avait déjà fondé une académie de peinture, de ſculpture & d'architecture, parce que Louis XIV en avait une, fonda alors une académie des ſciences pour faire cette réforme (9). Les almanacs qu'elle publia furent vendus au profit de l'académie. Les premières années, le produit monta à 400 écus; unique fonds de cette ſociété.

COMME on ne fait pas toujours des almanacs, les académiciens furent encore chargés *de la propagation de la foi, & des miſſions étrangères.* » Comme il eſt certain & reconnu, dit Frédéric I dans le diplôme de la fondation de cette académie, que les ſaines idées de Dieu, de la religion & du culte, & qu'en général les principes des vertus chrétiennes, ne ſauraient être mieux répandus, enſeignés & inculqués dans les eſprits, tant dans le monde chrétien que parmi les nations privées de la lumière de l'évangile, que par des hommes qui joignent à l'intégrité de la vie & à l'innocence des mœurs,

une profonde connaissance des vérités divines & humaines ; nous voulons & enjoignons à notre société, de travailler, sous nos auspices, *à porter & à répandre le culte pur de la divinité parmi les nations les plus éloignées, & dans ces contrées où règnent encore les ténèbres de la plus grossière ignorance.*„

Telle fut la société dont Leibnitz, le plus grand philosophe de l'Allemagne, fut fait président.

Cependant la nouvelle académie resta dix ans sans observatoire, sans bâtimens & sans séances. Gottfried Kirch, que l'on avait appellé de Guben à Berlin, était le seul des académiciens qui travaillât. Il calculait chaque année & publiait l'état du ciel; mais aucun membre ne songeait encore à partir pour aller planter la foi chez les Hurons ou les Samoïèdes.

Enfin le 19 janvier 1711, on eut un observatoire & une salle d'assemblée, une table pour écrire & une chaise : un ministre d'état, nommé Printzen, y prononça un discours latin fort singulier (10) ; le premier qui ait été prononcé dans cette académie ; & qui a été suivi pendant longtems de tant d'autres de la même espèce, prononcés quelquefois par des personnages non moins importans.

DEPUIS ce tems, l'académie eut des féances régulières ; & nous voyons dans fon hiftoire, que fes membres, au lieu d'aller planter la foi chez les nations barbares, s'occupèrent à faire planter des meuriers dans le Brandebourg.

LA mort de Frédéric I, dit l'auteur de l'hiftoire de l'académie, fut un vrai coup de foudre pour la fociété. Nous avons vu le cas que Frédéric-Guillaume fefait des fciences & des favans : fous fon règne, les éclipfes furent mal prédites, les plantations de meuriers négligées ; & Leibnitz dont la penfion n'était pas payée, s'embarraffait fort peu que l'on fît des Chrétiens, & que l'on nourrît des vers à foie.

CEPENDANT Frédéric-Guillaume, auquel on avait propofé d'établir une école d'anatomie à l'académie, goûta fort cette idée, parce qu'on a befoin de bons chirurgiens dans une armée ; & elle fut établie le 15 mai 1717.

LEIBNITZ mourut en 1716. Frédéric-Guillaume lui donna un fucceffeur, & le choix tomba fur Jacques-Paul Gundling. Il ne faut pas confondre ce nouveau préfident avec fon frère, favant eftimé, qui vivait à Halle. Celui-ci était une efpèce de fou titré, qui était devenu le plaftron de toutes les railleries de la cour & de la ville, & que le Roi fe plaifait à chamarrer

de titres de toute eſpèce, pour le rendre plus ridicule encore. C'était un compoſé bizarre de pédantiſme & d'orgueil, de ſérieux & de plaiſant, de gravité & de bouffonnerie, de jactance & de folie. L'auteur dont je prends ce que je rapporte ici, le repréſente marchant la tête en arrière, la mine haute, le regard plaiſamment dédaigneux, de gros yeux ſans eſprit, les lèvres avancées, la démarche eſpagnole. L'habillement répondait parfaitement au perſonnage. C'était dans les jours de cérémonie, un habit de velours rouge, boutonnières & boutons d'or, paremens noirs arrondis, allant juſqu'à l'épaule, veſte de drap d'or, tombant ſous les genoux, bas de ſoie rouges à coins d'or, ſouliers quarrés à talons rouges, ample perruque blanche à l'eſpagnole, qui deſcendait ſur les hanches & ſur la croupe; & par-deſſus tout cela un petit chapeau à plumet blanc. Tel fut le digne ſucceſſeur du grand Leibnitz dans la préſidence de l'académie de Berlin. Avec toutes ſes belles qualités, monſieur le préſident aimait un peu le jus de la treille; & comme il en prenait ſouvent plus que de raiſon, le peu de bon ſens qu'il avait dans la cervelle en était fréquemment troublé. Cet homme ſingulier mourut en 1732, & fut enterré en grande cérémonie dans un tonneau.

SA mort ne tarit point le ridicule que Frédéric-Guillaume ſemblait vouloir verſer ſur cette pauvre académie, & il choiſit pour le remplacer le Comte de Stein, qu'il nomma vice-préſident.

LES patentes qu'on lui fit délivrer prouvent ce qu'il était & l'idée qu'on avait de lui. » Nous » avons nommé, y eſt-il dit, préſident de notre » ſociété des ſciences, le noble, ſage & expé» rimenté Comte de Stein, en conſidération de » ſes connaiſſances étendues & célèbres au loin, » dans les antiquités, les monnaies nouvelles » & anciennes, dans la phyſique, mécanique, » botanique, hydraulique, pneumatique, ſtati» que, ainſi que dans la cabale, dans la con» naiſſance des bons & des mauvais eſprits, de » même que dans la doctrine des préadamites, » &c... Ordonnons auſſi audit préſident d'obſer» ver les révolutions particulières qui arriveront » dans le ciel; comme, par exemple, lorſque » Mars aura jetté un regard malin ſur le ſoleil, » ou qu'il formera un carré avec Saturne, Vé» nus & Mercure; ou lorſque le zodiaque ſe » ſera reculé; ou lorſque, ſelon le ſyſtème de » Deſcartes, un tourbillon ſe ſera uſé & abſorbé, » & qu'il y aura à craindre un nombre infini » de comètes. Nous voulons que, dans tous

» ces cas, ledit préſident s'aſſemble auſſitôt avec » les autres membres de l'académie, pour con» férer ſur ces évènemens, rechercher les cauſes » de ces déſordres, & aviſer aux moyens d'y » remédier.... Nous lui ordonnons auſſi de tra» vailler de tout ſon pouvoir à détruire entiè» rement tous les eſprits, lutins, farfadets, re» venans, cochemars, loup-garoux, eſprits » maudits, & autres ſuppôts de Satan; & nous » promettons de donner ſix écus de récom» penſe à ceux qui nous apporteront un de » ces eſprits mort ou vif, &c. »

TEL était le ſort de l'académie des ſciences & belles-lettres ſous le règne de Frédéric-Guillaume. Le Prince leur donna un jour la queſtion ſuivante à réſoudre : *Quelle eſt la raiſon phyſique pour laquelle deux verres pleins de vin de Champagne, choqués l'un contre l'autre, ne rendent pas un ſon ſi clair & ſi fort que lorſqu'ils ſont pleins de tout autre vin; & pourquoi ce ſon eſt-il tout-à-fait ſourd & étouffé?* Les académiciens répondirent, que comme ils n'étaient pas aſſez riches pour acheter du vin de Champagne, ils ne pouvaient ni obſerver, ni expliquer ce phénomène. Alors le Roi leur envoya une douzaine de bouteilles de vin de Champagne; mais ils les burent & ne répondirent point.

L'ACADÉMIE de peinture & de ſculpture n'était pas dans un état beaucoup plus brillant. Elle ne tenait plus de ſéances; & les membres n'étaient plus payés. Peſne, qui en était le directeur, quitta les tableaux pour les portraits; les menuiſiers s'étaient érigés en ſculpteurs, & les maçons en architectes.

FRÉDÉRIC avait raiſon de ſonger à relever une telle académie. Il forma le projet de lui donner un bâtiment plus commode; il ſe fit donner la liſte des penſions, raya quelques membres ridicules, en nomma d'autres plus décens, & mit à la place du Comte de Stein le célèbre Maupertuis, qui avait ſans doute bien plus de connaiſſances, mais guère moins de vanité que ſes deux derniers prédéceſſeurs. Une lettre fort gracieuſe invita le philoſophe à ſe rendre à Berlin. Maupertuis, qui calculait toutes les occaſions de jouer un rôle, avec bien plus d'exactitude encore que les degrés de l'équateur, accepta avec joie la propoſition de Frédéric, & ſe rendit bientôt de Paris à Berlin.

LA guerre de Siléſie ſuſpendit pour quelque tems l'exécution des projets du Roi, à l'égard de l'académie. Quelques habitans de Berlin formèrent en attendant une ſociété littéraire,

à laquelle le Roi permit de s'aſſembler dans une ſalle du château.

ALGAROTTI, ſavant Vénitien, qui avait publié en 1738 ſes Dialogues italiens ſur la lumière, les couleurs & l'attraction (*), vint à Berlin avec ſon frère au mois de juin 1740. Le Roi les accueillit & les fit comtes. C'eſt dans le même tems qu'il rappella Wolf, comme nous l'avons vu, & qu'il le fit chancelier de l'univerſité de Halle, d'où il avait été chaſſé par le terrible Frédéric-Guillaume.

LORSQUE Frédéric fit un voyage dans le pays de Clèves, Voltaire qui était à Bruxelles, lui envoya des vers par un marchand de vin, nommé Honi, qui trouva le Roi à Weſel, où la fièvre l'avait retenu. Il répondit par les vers ſuivans :

De votre paſſeport muni,
Et d'un certain petit mémoire,
S'en vint ici le ſieur Honi,
Qui s'applaudiſſait de ſa gloire.

Ah ! dis-je, apôtre de Bacchus,
Ayez pitié de ma miſère ;
De votre vin je ne bois plus,
J'ai la fièvre, c'eſt choſe claire.

(*) Dialoghi ſopra la luce, i colori e l'attrazione.

Apollon qui me fit ces vers,
Eſt Dieu, dit-il, de médecine;
Écoutez leurs charmans concerts,
Éprouvez leur force divine.

Je lus vos vers, je les relus,
Mon ame en fut plus que ravie;
Je fus guéri, du moins je crus
Que ces vers me rendaient la vie.

Et le plaiſir & la ſanté
Que vous eûtes l'art de me rendre,
Et force curioſité
D'un ſaut m'emportèrent en Flandres.

Enfin je verrai dans huit jours
Le généreux rival d'Homère;
En quittant la morgue des cours,
Je pourrai vivre avec Voltaire.

Partez, Honi, mon précurſeur,
Muni de ce nouveau diplôme:
L'intérêt eſt votre moteur,
Le mien, c'eſt de voir un grand homme.

On partit pour la Siléſie; & Frédéric, avant ſon départ, paſſa trois jours dans ſon palais avec Voltaire (11). La bataille de Molwitz prouva aux Autrichiens à quelles troupes ils avaient à faire. Frédéric chanta quelques années après, dans un poème, les principaux officiers de ſes troupes, qui étaient morts dans cette journée (12).

Les travaux de la guerre ne firent point

oublier les muſes; Frédéric avait mené avec lui en Siléſie, Maupertuis & du Han, ſon ancien précepteur. Il écrivait aux gens de lettres, étudiait & feſait des vers. Il en fit après la bataille de Molwitz, & après la priſe de Neiſs, qui ſuivit de près cette première victoire. On n'a pas publié ces deux pièces de vers; mais il paraît par une lettre que Voltaire lui écrivit le 21 décembre, qu'elles ont exiſté (13). Voltaire lui-même chanta la bataille de Molwitz (14).

NOUS avons dit que M. Rollin était du nombre de ceux avec leſquels Frédéric entretenait une correſpondance lorſqu'il n'était encore que Prince-royal. Quand il fut monté ſur le trône, il lui écrivit, comme aux autres, pour lui annoncer ſon avènement. Rollin répondit en régent de collège; il lui envoya une longue lettre pédagogique, où il lui détaillait, de la manière la plus édifiante & la plus pathétique, les devoirs d'un chrétien ſur le trône. Cette lettre, qui aurait été fort bonne pour un jeune Prince de 14 ans, fit rire Frédéric, qui en ſavait plus ſur ſes devoirs que le bon homme Rollin; la réponſe qu'il lui fit commençait à peu près ainſi : *M. Rollin, je trouve dans votre lettre les conſeils d'un ſage*, la tendreſſe d'une nourrice & l'empreſſement *d'un ami.* Plus bas il diſait : *Vos avis, mon*

cher & vénérable Rollin, me font beaucoup plus utiles que les complimens faux & fouvent infipides des flatteurs. Cette phrafe dorait un peu la pillule; cependant le dévot Rollin ne put la digérer. Il montrait ordinairement à tout le monde les lettres que lui écrivait Frédéric; il ne voulut jamais montrer celle-là : *la tendreffe d'une nourrice* lui refta toujours fur le cœur. Il rompit toute correfpondance avec le Roi, & lui écrivit que *comme il refpectait fes occupations importantes, & qu'il n'avait maintenant d'autre confeil à prendre que de fon honneur, il n'aurait plus l'honneur de lui écrire.*

DANS l'année 1741, Frédéric fit une épître qu'il adreffa à Kaiferling, fous le nom de Céfarion. Elle commence par ces vers :

De ma bavarde poéfie
Ne vous lafferez-vous jamais ?

C'EST le même Kaiferling, fur la mort duquel il fit dans la fuite un poème qui n'eft pas un des meilleurs qui foit forti de fa plume. Nous en rapporterons quelques vers où il a voulu mettre du fentiment :

Hélas ! j'ai tout perdu, je perds l'ami que j'aime ;
Je refte feul, fans toi, dans ce vafte univers.
Ces jours font écoulés comme des ombres vaines,

Où nos deux cœurs unis, ne formant qu'un ſeul cœur;
S'entre-communiquaient leurs plaiſirs & leurs peines,
Et ne pouvaient jouir que d'un même bonheur.
Entre nous deux aucun partage;
Même goût & même uſage;
Notre tendre amitié nous rendait tout commun:

Jamais froideur ni nuage
Ne put exciter l'orage
D'un démêlé importun.

VOLTAIRE, qui était plus fin & moins dévot que Rollin, ne paſſait guère de ſemaine ſans écrire à ſon héros, ou ſans faire quelque vers à ſa louange. Le 23 mars 1742, le Roi lui écrivit de ſon quartier de Sélowitz, une lettre pleine d'eſprit, que l'on ne ſera pas fâché de retrouver ici.

» MON CHER VOLTAIRE,

» JE crains de vous écrire; car je n'ai d'autres nouvelles à vous mander que d'une eſpèce dont vous ne vous ſouciez guère, ou que vous abhorrez. Si je vous diſais, par exemple, que des peuples de deux différentes contrées d'Allemagne ſont ſortis du fond de leurs habitations pour ſe couper la gorge avec d'autres peuples dont ils ignoraient juſqu'au nom même, & qu'ils ont été chercher juſques dans un pays

fort éloigné ; pourquoi ? parce que leur maître a fait un contrat avec un autre prince, & qu'ils voulaient, joints ensemble, en égorger un troisième : vous me diriez que ces gens sont fous, sots & furieux, de se prêter ainsi au caprice & à la barbarie de leur maître.

» Si je vous disais, que nous nous préparons avec grand soin à détruire quelques murailles élevées à grands fraix ; que nous fesons la moisson où nous n'avons point semé, & les maîtres où personne n'est assez fort pour nous résister : vous nous diriez : ah ! barbares, ah ! brigands, inhumains que vous êtes ! *Les injustes*, diriez-vous, *n'hériteront point du royaume des cieux ; selon S. Mathieu*, *chap. XII*, *vers.* 34.

» Puisque je prévois ce que vous diriez sur ces matières, je ne vous en parlerai point. Je me contenterai de vous informer qu'un homme, dont vous aurez entendu parler sous le nom du Roi de Prusse, apprenant que les états de son allié étaient ruinés par la Reine d'Hongrie, est volé à son secours ; qu'il a joint ses troupes à celles du Roi de Pologne, pour opérer une division en basse-Autriche, & qu'il a si bien réussi, qu'il s'attend dans peu à combattre les principales forces de la Reine d'Hongrie, pour le service de son allié. Voilà de la générosité,

diriez-vous; voilà de l'héroïſme. Cependant, cher Voltaire, le premier tableau & celui-ci ſont les mêmes. C'eſt la même femme qu'on repréſente premièrement en cornette de nuit lorſqu'elle ſe dépouille de ſes charmes, & enſuite avec ſon fard, ſes dents & ſes pompons. De combien de différentes façons n'enviſage-t-on pas les objets ! Combien les jugemens ne varient-ils point ! Les hommes condamnent le ſoir ce qu'ils approuvent le matin; ce même ſoleil qui leur plaiſait en ſon aurore, les fatigue en ſon couchant. De-là viennent ces réputations établies, effacées, & qui ſe rétabliſſent pourtant: & nous ſommes aſſez inſenſés pour nous donner, pour la réputation, du mouvement pendant notre vie entière. Eſt-il poſſible qu'on ne ſe ſoit pas détrompé de cette fauſſe monnaie, depuis le tems qu'elle eſt connue ? &c. »

LORSQUE Voltaire reçut cette lettre, il était malade, comme on le voit par ſa réponſe (15). La bataille de Chotuſitz, où le Roi perdit le général Werdeck, le major Buddenbrock qui était un de ſes favoris, & où le général de Rothenbourg fut bleſſé, lui fournit une nouvelle occaſion d'exercer ſa muſe; il adreſſa une épître à Stil, où il regrette la perte de ces braves guerriers.

DEUX jours avant cette bataille, Voltaire écrivit au Roi une épître (16), par laquelle on voit que Frédéric fesait venir de Paris des danseurs & des danseuses pour son opéra, & où il lui offre de bons acteurs pour la tragédie. Voltaire croyait, comme il le dit dans cette lettre, que Frédéric ne se bornerait pas à des galimathias italiens & à des gambades françaises: il se trompait: Frédéric n'aima que médiocrement le théâtre français; son goût pour la musique l'attacha toute sa vie au spectacle italien; ses castrats & ses danseuses étaient deux fois mieux pensionnés que ses ministres d'état; & sur les dernières années de sa vie, tandis qu'il chassait tous les comédiens français, qu'il traitait de misérables histrions, il s'amusait à Postdam à voir ces détestables farces italiennes connues sous le nom d'*opéra buffa*.

ON s'imagine bien que la nouvelle de la bataille de Chotusitz ne manqua pas d'échauffer la verve de Voltaire; & le 26 mai 1752, il lui adressa de Paris l'épître qui commence par ces vers :

Le Salomon du Nord en est donc l'Alexandre,
Et l'amour de la terre en est aussi l'effroi !

LA paix de Breslau rendit Frédéric aux loisirs de la vie privée. Alors il songea sérieusement

à mériter de plus en plus les louanges qu'on lui prodiguait de toutes parts ſur ſon goût pour les ſciences & les arts. Le cardinal de Polignac était mort à Paris au mois de novembre 1741, & avait laiſſé une collection précieuſe d'antiques. Louis XV eut la famille de Diomède, c'eſt-à-dire, neuf belles ſtatues de marbre que l'on eſtimait un million deux cent mille livres. Frédéric acheta tout le reſte & le fit tranſporter à Charlottenbourg. Au commencement de décembre 1742, il fit jouer le premier opéra italien dans ſa nouvelle ſalle bâtie par les ſoins de Knobelsdorf.

Il eſt étonnant que Frédéric, qui d'ailleurs n'aimait pas à faire des dépenſes inutiles, ait prodigué plus de 100,000 écus par an, pour entretenir le plus ennuyeux ſpectacle que l'on pût voir, & où l'on ne jouait que ſix fois l'année pendant le carnaval. Ce ſpectacle où l'on commandait les ſoldats, comme pour la parade, reſſemblait extérieurement à un camp. Quoiqu'il fût donné gratis, des eſcouades d'officiers & de ſoldats en repouſſaient ſouvent ceux-mêmes auxquels le Roi avait accordé des loges. Le parterre était rempli de ſoldats ou de femmes de ſoldats, qui mettaient ces jours-là l'uniforme de leurs maris; & cette ſoldateſque qui s'enivrait

de brandevin, au lieu d'écouter la musique de Graun, fesait monter dans les loges des vapeurs dégoûtantes, qui fesaient douter si l'on n'était point dans un corps-de-garde.

VOLTAIRE, que la tragédie de Mérope venait de couvrir d'une nouvelle gloire, fit dans ce tems un second voyage à Berlin; Frédéric l'avait invité, comme un philosophe en invite un autre, & il ne savait pas que c'était un négociateur que le cabinet de Versailles lui détachait pour lui faire rompre la paix qu'il venait de signer, & le déterminer à faire marcher encore cent mille hommes contre les Hongrois & les Impériaux. Voltaire profita de la confiance du Roi; & voici comme il nous apprend lui-même qu'il fit sa négociation.

„ AU milieu des fêtes, des opéra, des soupers, ma négociation secrette avançait; le Roi trouvait bon que je lui parlasse de tout, & j'entremêlais souvent des questions sur la France & sur l'Autriche, à propos de l'Énéïde, de Virgile & de Tite-Live. La conversation s'animait quelquefois; le Roi s'échauffait & me disait que tant que notre cour frapperait à toutes les portes pour obtenir la paix, il ne s'aviserait pas de se battre pour elle. Je lui envoyais de ma chambre à son appartement mes réflexions sur un papier

à mi-marge ; il répondait ſur une colonne à mes hardieſſes. J'ai encore le papier où je lui diſais : doutez-vous que la maiſon d'Autriche ne vous demande la Siléſie à la première occaſion ? Voici la réponſe en marge :

Ils ſeront reçus, biribi,
A la façon de Barbari, mon ami.

» CETTE négociation, d'une eſpèce nouvelle, finit par un diſcours qu'il me tint dans un de ſes mouvemens de vivacité, contre le Roi d'Angleterre ſon oncle. Les deux Rois ne s'aimaient pas ; celui de France diſait : *George eſt l'oncle de Frédéric, mais George ne l'eſt pas du Roi de Pruſſe.* Enfin il me dit : que la France déclare la guerre à l'Angleterre, & je marche. Je n'en voulais pas davantage ; je retournai vîte à la cour de France, je rendis compte de mon voyage, je lui donnai l'eſpérance qu'on m'avait donnée à Berlin : elle ne fut point trompée ; & le printems ſuivant le Roi de Pruſſe fit en effet un nouveau traité avec le Roi de France ; il s'avança en Bohème avec cent mille hommes, tandis que les Autrichiens étaient en Alſace. »

VOLTAIRE retourna à Paris au mois de novembre. Les Algarotti jouiſſaient de la confiance & de l'amitié de Frédéric, & la partageaient avec

le Marquis d'Argens, que ſes aventures romaneſques avaient amené à Berlin au commencement de ſon règne. D'Arget & d'Arnaud, tous deux Français, étaient ſes ſecrétaires; le général de Rothenbourg, le Baron de Goltz & quelques autres, vivaient auſſi familièrement avec lui.

QUELQUE tems après, Voltaire envoya au Roi ſon Siècle de Louis XIV; ce qui lui valut une lettre auſſi flatteuſe que toutes celles qu'il avait reçues de ce monarque (17).

ENFIN en 1744, Frédéric ſongea ſérieuſement à renouveller l'académie de Berlin. Il réunit à cette académie la ſociété littéraire, qui s'était formée au commencement de ſon règne. On lut des patentes, on célébra le jour de naiſſance du reſtaurateur, on nomma des curateurs & des membres ordinaires, on propoſa des prix, on frappa des médailles : Frédéric lui-même fit une ode pompeuſe, où il ſe flatte que les arts & les ſciences vont régner à Berlin, & où il compare l'académie à l'Olympe, & les académiciens aux dieux; où il appelle ces illuſtres académiciens *des oracles*, *des ſages dont les dieux ſont jaloux dans leur céleſte cour*, *des agens de vérités*, *dans leurs aréopages*, *qui ont enchaîné à leurs genoux les préjugés captifs ;* en un mot, il les repréſente comme des gens,

Dont l'esprit pénétrant, la vaste intelligence,
Asservit en détail cet univers immense.

CEPENDANT la guerre s'était rallumée, & les batailles de Hohenfriedberg, de Soor & de Kesselsdorf, avaient ceint Frédéric de nouveaux lauriers. Il entra à Dresde en vainqueur, & logea chez le Prince de Luwomirsky. On nous a laissé une conversation que Frédéric eut chez ce Prince avec son épouse & quelques autres dames; elle peint Frédéric avec le beau sexe qu'il ne fréquentait pas souvent. Après les premiers complimens le discours tomba sur les troupes saxonnes, & leurs généraux; il en parla avantageusement, fesant sur-tout l'éloge du Comte Rutowsky, qui était gendre du Prince. „ Je vois bien, Mesdames, dit-il ensuite, que malgré le plaisir que vous témoignez à me voir, vous aimeriez mieux me savoir bien loin. Mais mon départ dépend du Roi de Pologne. Je ne suis venu en Saxe que pour demander la paix; & au lieu de cela, j'ai été obligé de faire la guerre. Je voudrais bien la voir finie; car je sais que la fortune des armes est changeante, & je suis bien éloigné de croire que la mienne sera toujours la même. Cependant on verra la différence qu'il y a entre mes troupes & celles de mes ennemis.

nemis. Je sais bien que si l'on était entré dans mes états, on y aurait tout mis à feu & à sang; & moi j'ai défendu sévèrement à mes soldats de commettre le moindre désordre. » La Comtesse de Watzdorf, parente du Comte Rutowsky, voulut prendre le parti des troupes saxonnes. » Je crois bien, dit le Roi en l'interrompant, que cela ne serait pas arrivé dans les endroits où se serait trouvé le Comte de Rutowsky; je connais trop la noblesse & la générosité de ce général, pour le soupçonner de pareilles actions : mais, Madame, aurait-il été le maître des Ulanes, des Bosniaques, & surtout des troupes autrichiennes? Jugez-en par la conduite de ces troupes dans la Bavière, dans la Silésie & dans la Saxe même qu'elles défendent. » La Comtesse ne sut que répondre. Les excès commis par le corps du Comte de Grune & l'armée du Prince Charles étaient trop récens pour qu'on pût les oublier.

Les embarras de cette guerre laissèrent peu de loisir à Frédéric pour cultiver les lettres. La paix ramena ce loisir. Dans les années 1745 & 1746, il éprouva des pertes sensibles à son cœur; la mort lui enleva trois hommes auxquels il était très-attaché, Jordan, Kayserling & du Han, son ancien précepteur. Il versa beaucoup

de larmes ſur la perte de ce dernier, & compoſa lui-même l'éloge de Jordan, qui eſt imprimé dans les mémoires de l'académie.

En 1746, il fit un voyage en Siléſie pour répandre des bienfaits, non ſur les aubergiſtes & les charlatans qu'il rencontrait ſur la route, mais ſur les agriculteurs, ſur les fabricans, ſur la nobleſſe cultivatrice, ſur les bourgeois, ſur le peuple.

Depuis cette année juſqu'en 1756, Frédéric compoſa la plupart des ouvrages que nous connaiſſons de lui & de ceux que l'on donnera bientôt au public. En 1746, il avait fini les Mémoires de Brandebourg, qui ſont ſans contredit ſon meilleur ouvrage en proſe. C'eſt auſſi dans le même tems qu'il travailla à l'*Hiſtoire de mon tems*, que l'on a annoncée parmi ſes œuvres poſthumes. Voici comme il s'exprime à ce ſujet dans une lettre qu'il écrivit à Voltaire le 22 février 1747.

„ Voila donc votre goût décidé pour l'hiſtoire. Suivez, puiſqu'il le faut, cette impulſion étrangère, je ne m'y oppoſe pas. L'ouvrage qui m'occupe n'eſt point dans le genre de mémoires ni de commentaires; mon perſonnel n'y entre pour rien. C'eſt une fatuité à tout homme de ſe croire un être aſſez remarquable pour que

tout l'univers ſoit informé du détail de ce qui concerne ſon individu. Je peins en grand le bouleverſement de l'Europe; je me ſuis appliqué à crayonner les ridicules & les contradictions que l'on peut remarquer dans la conduite de ceux qui la gouvernent. J'ai rendu le précis des négociations importantes, des faits de guerre les plus remarquables; & j'ai aſſaiſonné ces récits de réflexions ſur les cauſes des évènemens, & ſur les différens effets qu'une même choſe produit quand elle arrive dans d'autres tems ou chez différentes nations. Les détails de guerre que vous dédaignez ſont, ſans doute, ces longs journaux qui contiennent l'ennuyeuſe énumération de ces minuties; & vous avez raiſon. Sur ce ſujet cependant, il faut diſtinguer la matière de l'inhabileté de ceux qui la traitent pour la plupart du tems : ſi on liſait une deſcription de Paris où l'auteur s'amuſât à donner l'exacte dimenſion de toutes les maiſons de cette ville immenſe, & où il n'omît pas juſqu'au plan du plus vil brelan, on condamnerait ce livre & l'auteur au ridicule; mais on ne dirait pas pour cela que Paris eſt une ville ennuyeuſe. Je ſuis du ſentiment que de grands faits de guerre écrits avec conciſion & vérité, qui développent les raiſons qu'un chef d'armées a eues en ſe décidant, &

qui exposent, pour ainsi dire, l'ame de ses opérations; je crois, je le répète, que de pareils mémoires doivent servir d'instruction à tous ceux qui sont profession des armes. Ce sont des leçons qu'un anatomiste fait à des sculpteurs, qui leur apprennent par quelles contractions les muscles du corps humain se remuent. Tous les arts ont des exemples & des préceptes. Pourquoi la guerre, qui défend la patrie & sauve les peuples d'une ruine prochaine, n'en aurait-elle pas?

» Si vous continuez à écrire sur ces dernières guerres, ce sera à moi à vous céder le champ de bataille; aussi bien mon ouvrage n'est-il pas fait pour le public, &c. »

En travaillant à l'histoire, Frédéric prit du goût pour les historiens. Il préférait les anciens aux modernes; & depuis cette époque, il relisait tous les ans les plus célèbres d'entre les premiers. Son poème sur l'art de la guerre l'occupa aussi dans le courant de cette période, ainsi que plusieurs autres petites pièces de poésies qui sont imprimées dans le recueil de ses œuvres.

Frédéric avait fait travailler depuis quelques années à un superbe palais d'été auprès de Potzdam. Il fut achevé en 1748, & il lui donna le nom de Sans-souci. C'est là que le monarque, loin du tumulte de la cour, venait, suivi de quel-

ques domeftiques, fe livrer à fon goût pour l'étude & la philofophie. C'eft là que furent compofées la plupart de fes poéfies.

PLUS les ouvrages du roi philofophe augmentaient, plus il fentait le befoin d'avoir un confeil & un guide; & quel homme était plus propre que Voltaire à donner aux poéfies du Roi une touche de ce vernis délicat, fans lequel les ouvrages les mieux penfés font dédaignés en France, par tous les gens de goût? Il lui envoyait bien fes vers à corriger, en le priant de ne point l'épargner; mais il fentait auffi qu'une heure de tête-à-tête lui ferait plus utile que trente corrections par la pofte. Et puis Frédéric ne fe souciait pas d'envoyer tous fes vers en France, précifément tels qu'il les avait faits. Il favait que les Français aiment à rire, & les poètes à fe vanter.

VOLTAIRE, follicité par Frédéric de fe rendre auprès de lui, craignait avec raifon de perdre dans une cour fon repos & fa liberté. Il refufa d'abord fous prétexte de la rigueur du climat de Berlin. D'Argens, La Métrie & d'Algarotti, furent chargés par le Roi de le raffurer fur ce genre de crainte. D'Argens, fecrétaire du Roi, joignit à leurs lettres un certificat en vers, qui était accompagné de deux melons cueillis

au mois de juin dans les jardins de Potzdam.

LES inquiétudes de Voltaire se tournèrent ensuite sur l'inconstance des rois ; & Frédéric lui écrivit une lettre bien faite pour le tranquilliser. Enfin il prétexta les dépenses qu'entraînerait le voyage ; & Frédéric lui fit compter seize mille francs pour les frais de sa route.

CEPENDANT Voltaire n'était pas encore décidé ; il négociait pour le traitement de Mad^e^. Denis, sa nièce, qu'il voulait emmener avec lui, lorsqu'un petit évènement qui blessa fortement son amour propre, le décida entièrement.

D'ARNAUD avait adressé au Roi une épître ; & Frédéric lui avait répondu quelques vers (18), où il disait que Voltaire était à son couchant & d'Arnaud à son aurore.

CES épîtres furent envoyées à Thiriot, qui était le correspondant littéraire du Roi de Prusse à Paris. Lorsque Voltaire les reçut il était au lit : » *L'aurore de d'Arnaud !* s'écrie-t-il en sortant du lit en chemise, & tout enflammé de colère : *Voltaire à son couchant* ! Que Frédéric se mêle de régner & non de me juger. J'irai, oui, j'irai apprendre à ce Roi que je ne me couche pas encore. » Peu de tems après il partit & arriva à Berlin au mois de juin 1750.

VOLTAIRE fut reçu avec tout l'empressement

que peuvent inſpirer l'eſtime, la tendreſſe & l'égalité. Il fut logé dans l'appartement qu'avait eu le Maréchal de Saxe; il avait à ſa diſpoſition les officiers du Roi quand il voulait manger chez lui, les cochers & les voitures de la cour quand il voulait ſe promener. D'Arget était chargé de veiller à tout ce qui pouvait lui rendre la vie douce & agréable. Cependant Voltaire avait encore des inquiétudes, & Frédéric travaillait avec ardeur à les diſſiper. » Comment pourrais-je jamais, lui écrivit-il un jour, cauſer l'infortune d'un homme que j'eſtime, que j'aime, & qui me ſacrifie ſa patrie & tout ce que l'humanité a de plus cher. Je vous reſpecte comme mon maître en éloquence, je vous aime comme un ami vertueux. Quel eſclavage, quel malheur, quel changement y a-t-il à craindre dans un pays où l'on vous eſtime autant que dans votre patrie, & chez un ami qui a un cœur reconnaiſſant ? J'ai reſpecté l'amitié qui vous liait à Madame du Chatelet; mais après elle, j'étais un de vos plus anciens amis. Je vous promets que vous ſerez heureux ici autant que je vivrai. »

Les proteſtations de bouche étaient encore plus fortes; & un jour ſe trouvant ſeul avec Voltaire, il prit ſa main pour la baiſer. Une jolie femme n'aurait pu réſiſter, à plus forte

raiſon un poète. Frédéric demanda au Roi de France la permiſſion de garder Voltaire ; il l'obtint ; & Voltaire fut nommé chambellan du roi philoſophe, avec vingt mille francs de penſion.

VOILA donc Voltaire chambellan & correcteur des œuvres de Frédéric. Il travaillait régulièrement deux heures par jour avec lui, corrigeait tous ſes ouvrages, lui rendait compte par écrit de toutes les ratures ; ce qui compoſa une rhétorique & une poétique à l'uſage de ce Prince, dont ſon génie ſut profiter (19).

UN an ſe paſſa ainſi dans la plus douce intimité ; mais bientôt il s'éleva des nuages ſur l'horiſon littéraire de Berlin : & nous allons voir comment.

CEUX qui connaiſſent les philoſophes, les gens de lettres & les jolies femmes, croiront aiſément, que l'apparition de Voltaire à Berlin, & les faveurs dont Frédéric le combla, ne furent pas vues de bon œil par les beaux eſprits que ce Prince entretenait à ſa cour.

MAUPERTUIS avait été autrefois fort lié avec Voltaire (20) ; leur union fut altérée par quelques démêlés qu'ils eurent enſemble au ſujet d'un ouvrage de Madame du Chatelet, ſur lequel il échappa quelques plaiſanteries à Mau-

pertuis. Son arrivée à Berlin réveilla encore une vieille rancune dans le cœur du Préſident.

VOLTAIRE, ayant été reçu à l'académie françaiſe, envoya à M. de Maupertuis ſon diſcours de réception, & lui marqua que le Comte de Maurepas, miniſtre d'état, l'avait obligé de ſupprimer un endroit où M. de Maupertuis était comparé à Platon, voyageant à la cour de Denys. La vanité du philoſophe fut d'abord révoltée, & le premier objet de ſa haine fut le Miniſtre. Mais dans la ſuite, il prétendit avoir appris que le poëte n'avait pas ſongé à le louer; il ne put lui pardonner ce manque d'attention & conçut contre lui la haine la plus forte.

MAUPERTUIS diſſimula quelque tems, & attendit une bonne occaſion pour faire éclater ſa haine : il ſe contenta pour lors de travailler ſourdement à préparer la perte de ſon ennemi; & pour cela il s'unit avec quelques autres Français qui étaient à Berlin. Bientôt il ſe préſenta une occaſion de perdre Voltaire, & on ne la négligea point.

LE Roi de Pruſſe venait de faire avec Auguſte électeur de Saxe, un traité dans lequel il avait ſtipulé que ſes ſujets, porteurs des billets de la *Steuer*, ſeraient rembourſés ſans perte. Par

cette clause il veillait à l'intérêt de ses peuples. Mais Auguste eut la négligence ou l'imprudence de ne pas faire évaluer la somme à laquelle pouvaient se monter les billets.

LA Steuer était une banque établie à Dresde. L'Électeur de Saxe avait mis dans le public une si grande quantité de billets sur cette banque, qu'ils ne pouvaient plus être acquittés & perdaient la moitié de leur valeur. Les Prussiens profitèrent des circonstances & de la condition du traité; ils achetaient ces billets à bon marché des Hollandais & des autres Allemands, & se les fesaient payer sans aucune perte (21).

PENDANT l'agiotage de ces billets, Voltaire chargea un juif nommé Herscheld, de négocier à Leipzig pour dix mille écus de lettres de change. Celui-ci lui remit pour nantissement des diamans qui appartenaient à Chasot, officier français, favori du Roi, qui les tenait de la Duchesse de Mecklenbourg, dans les bonnes grâces de laquelle il avait été pendant quelque tems. Voltaire ayant appris que les diamans n'appartenaient point au juif, & que c'était un homme décrié pour plusieurs friponneries, le rappelle aussitôt de Leipzig, lui défend de négocier les lettres, & écrit à Paris pour les protester. Herscheld demande pour son voyage

deux cents écus qui lui ſont payés; mais il veut avoir outre cela 500 écus pour des faux fraix, & Voltaire les lui refuſe. Le juif, trompé dans ſes eſpérances, refuſe de reprendre les diamans & accuſe Voltaire d'avoir ſubſtitué une grande quantité de petits chatons à des gros qu'il avait reçus de lui. Le juif fut d'abord protégé hautement par Maupertuis & par tous les Français de ſa cabale. Les Allemands, jaloux des Français établis parmi eux & protégés préférablement, firent beaucoup de bruit de cette affaire; les érudits de cette nation, qui n'eſtiment pas aſſez les poéſies de Voltaire & qui le mépriſent pour quelques anachroniſmes qu'il a faits dans l'hiſtoire, triomphèrent de cette aventure, & travaillèrent à en envénimer les circonſtances. En un mot, Voltaire fut ſur le point de paſſer pour un fripon. Les ennemis de Voltaire profitent de l'occaſion; on aſſure au Roi que le juif eſt l'émiſſaire de Voltaire en Saxe pour agioter les billets de la Steuer; & on ajoute que Voltaire ſe moque des vers du Roi, & plaiſante ſur ſes goûts & ſes occupations. Ce dernier trait n'était pas le moins malin: il réuſſit; & Voltaire eut ordre de ne plus ſe montrer à Potzdam. Le Roi, qui craignait que les juges ne ménageaſſent ſon favori, envoie le Comte de Rothembourg chez

le chancelier Cocceji, pour lui dire qu'il abandonne entièrement cette affaire à la justice (22).

Le procès dura plusieurs mois. Voltaire prie Maupertuis de recommander sa cause à M. de Jarriges; mais le Président répondit gravement qu'*il ne pouvait se mêler d'une si mauvaise affaire.* Enfin la vérité l'emporta. Le juif fut condamné, malgré tous ceux qui le protégeaient, au grand regret de M. le Président de l'académie, & des érudits allemands.

Malgré une justification si authentique, le bon Président & ses amis ne cessèrent de publier dans toute l'Europe que Voltaire avait volé des diamans. On excita encore le juif à écrire au Roi contre lui. Mais bientôt on fut réduit à se taire; car le juif fut condamné à être enfermé à la citadelle de Magdebourg, pour avoir fait six fausses lettres de change & plusieurs autres friponneries dans le goût de celle qu'il avait voulu faire à Voltaire.

Voltaire n'ignorait point les menées secrettes de Maupertuis contre lui; cependant le Président le vit, comme à l'ordinaire, quand il fut rentré en faveur. Un jour que les beaux esprits étaient invités, comme on disait, à manger le *rôt du Roi*, Maupertuis se fit attendre. Lorsqu'il arriva, Voltaire lui fait son compliment

ſur l'ouvrage nouveau qu'il a donné au public. C'étaient des *lettres ſur le bonheur.* » Votre livre, mon préſident, ajoute-t-il, m'a fait plaiſir, à quelques obſcurités près, dont nous cauſerons enſemble. »

DES obſcurités! dit Maupertuis d'un ton ſec; il pourrait, Monſieur, y en avoir pour vous. Voltaire le regarde, lui met la main ſur l'épaule, & lui dit : » Je vous eſtime, mon préſident; vous êtes brave, vous voulez la guerre. »

DEPUIS ce tems-là, Voltaire fit courir pluſieurs pièces manuſcrites contre Maupertuis; quelques-unes même furent imprimées. Enfin ce géomètre s'aviſa de publier des lettres pleines de rêveries, où il propoſait de faire un trou au centre de la terre; de guérir les maladies en mettant les malades dans un enduit de poix-réſine; d'établir une ville toute latine, & pluſieurs extravagances de cette eſpèce. La belle occaſion pour Voltaire! & n'eſt-il pas permis du moins de rire un peu aux dépens d'un homme qui a voulu nous perdre! Frédéric écrivit contre l'ouvrage de Maupertuis, & le tourna en ridicule; il envoya ſon manuſcrit à Voltaire. Celui-ci crut pouvoir plaiſanter ſur un ouvrage contre lequel le Roi avait écrit des plaiſanteries, & il écrivit l'*Akakia.* Il montra cet ouvrage

à Frédéric, qui en rit de bon cœur avec lui; & d'autant plus, qu'il vit que Voltaire avait employé plusieurs de ses idées. Rien de plus naturel alors que de songer à le faire imprimer; & c'est ce que fit Voltaire. Un officier qui fesait imprimer un ouvrage sur la fortification des places, surprit chez son imprimeur plusieurs feuilles de l'Akakia; & en avertit Maupertuis. Le Président se plaint au Roi, qui se fit apporter tous les exemplaires. Après cela il envoya chercher Voltaire, & dit, en les lui montrant: » Comment avez-vous pu vous résoudre à écrire un ouvrage aussi désobligeant contre un homme avec lequel vous mangez tous les jours à ma table, & avec qui votre état vous oblige de vivre en bienséance? Je suis persuadé que vous comprenez maintenant combien votre vivacité est condamnable. Quant à moi, quoique vous m'ayez manqué dans cette occasion, j'oublie entièrement cette affaire, & je ne veux y prendre part que pour vous racommoder avec Maupertuis. Donnez-moi votre parole que cet ouvrage ne sera pas imprimé ailleurs. » Voltaire sembla touché de ce discours, & promit que l'Akakia ne paraîtrait jamais. Trois semaines après l'Akakia parut; le Roi, qui avait malheureusement commencé à se mêler de cette affaire

littéraire, lorſqu'il aurait dû laiſſer ces deux hommes ſe diſputer à leur aiſe, fut piqué contre Voltaire, brûla lui-même l'exemplaire qu'on lui montra, & fit brûler les autres le lendemain par la main du bourreau. Voltaire, piqué à ſon tour que Frédéric ſe fût mêlé dans des querelles de littérature, fit une épigramme ſanglante ſur les deux *brûlures.* Il ordonne à ſon domeſtique, en ſortant de l'antichambre du Roi, de lui ôter la croix de mérite & la clef de chambellan, en diſant : *débarraſſez-moi, mon ami, de ces marques honteuſes de la ſervitude;* il ſuſpend l'une & l'autre à la clef de la chambre de Sa Majeſté, & ſe retire à Berlin, en maudiſſant les beaux-eſprits qui veulent gouverner l'empire des belles-lettres comme un régiment.

L'ABBÉ de Prades (23) fut chargé de ſuivre Voltaire à Berlin, pour lui enjoindre, de la part du Roi, d'écrire ſur le champ une lettre d'excuſe à Maupertuis; & il le prévient qu'il a ordre de rapporter ſa réponſe en propres termes. *Qu'il aille ſe faire.....*, répondit Voltaire. Quoi! dit l'abbé, eſt-ce là la réponſe que je dois porter à Sa Majeſté de votre part? *Oui*, réplique Voltaire, *& ajoutez-y que je vous y ai envoyé avec lui.*

L'ABBÉ retourne à Potzdam; il entre en trem-

blant chez le Roi : on lui demande la réponſe, il héſite : on veut abſolument la ſavoir ; enfin il la dit en bégayant. Le Roi fait un grand éclat de rire, ſe fait répéter pluſieurs fois la réponſe, & à chaque fois les éclats redoublent. Ce trait caractériſe Frédéric. Un monarque ordinaire aurait vu dans cette réponſe une inſolence digne du dernier ſupplice : Frédéric n'y vit que l'exploſion ridicule d'un homme en colère, qui ne pouvait rien, contre un homme qui pouvait tout; & à la vérité ce n'était que cela. Au lieu de le punir, il lui renvoya la croix & la clef, & le rappella à Potzdam.

VOLTAIRE revient, entre dans la chambre l'Akakia à la main, & le jette au feu, en diſant: » Voilà, Sire, les reſtes de ce malheureux livre qui m'a fait perdre votre amitié. » Auſſitôt le Roi s'efforce de dérober l'Akakia aux flammes ; Voltaire s'oppoſe d'une main aux efforts du Roi, & de l'autre enfonce avec des pincettes la brochure dans le foyer. Enfin Frédéric l'emporte après avoir brûlé ſes manchettes ; l'Akakia eſt ſauvé, & les deux acteurs finiſſent par rire, s'embraſſer & ſouper enſemble.

DEUX autres affaires que Voltaire eut avec Maupertuis, cauſèrent de nouvelles tracaſſeries, & dégoûtèrent de plus en plus Frédéric de

la

la société des beaux-esprits & des philosophes.

La Beaumelle, en revenant de Copenhague, passa à Berlin, dans l'espérance d'entrer au service du Roi. Il s'adressa à Voltaire, & eut l'imprudence de le prier de présenter au Roi une petite brochure, intitulée *Mes pensées*, dont il était l'auteur, & où l'on trouvait les deux passages suivans :

» Voltaire n'est pas le plus grand poète; c'est le mieux récompensé. »

» Le Roi de Prusse a auprès de lui des beaux-esprits, comme les Princes d'Allemagne ont des singes dans leurs palais. »

Quand Voltaire n'aurait pas eu encore dans la mémoire tous les chagrins que lui avaient causés, les Français, le premier passage aurait suffi pour le refroidir sur le compte du sieur la Beaumelle, & le second pour le détourner de présenter son ouvrage au Roi : aussi n'en fit-il rien; & tout autre aurait agi de même. Maupertuis étudiait tout ce qui se passait, & cherchait le moment de lâcher contre son ennemi ce nouveau Français qu'il savait vindicatif & emporté. Le hasard favorisa son projet. Dans un des soupers du Roi où l'on était de très-bonne humeur, Voltaire dit tout bas au Marquis d'Argens, qui était auprès de lui : *Frère*,

modérez votre gaieté ; un auteur vient de nous comparer à des ſinges. Cette idée fit rire le Marquis. Le Roi s'en apperçut & voulut ſavoir ce que Voltaire avait dit. Le Marquis répondit que c'était une plaiſanterie qui ne valait pas la peine d'être redite. Le Roi inſiſta, & Voltaire fut obligé de nommer la Beaumelle. Frédéric prit fort mal cette plaiſanterie.

Le lendemain, Maupertuis bâtit là-deſſus une hiſtoire, & peint Voltaire à la Beaumelle comme un homme qui a voulu le perdre dans l'eſprit du Roi. De-là naquirent ces invectives lancées & rendues, que l'on pourrait paſſer à un homme comme la Beaumelle, mais auxquelles Voltaire n'aurait jamais dû répondre.

On dit auſſi qu'un propos de la Beaumelle, que l'on rendit au Roi, l'indiſpoſa encore plus contre cet auteur que le paſſage dont nous venons de parler. Il avait lâché, dans un ſouper, à ce qu'on prétend, *qu'on trouverait à Copenhague trois hommes dont Potzdam ſerait jaloux.* Quand on rendit ce propos à Frédéric, il leva les épaules, & dit, *je lui conſeille d'y retourner.*

Voici l'autre diſpute. Maupertuis, jaloux de partager avec d'autres académiciens l'honneur d'avoir meſuré la terre, voulut, à quelque prix que ce fût, publier quelque choſe de nouveau,

& s'avisa de donner comme une découverte, *que le mouvement dans la matière était produit par la moindre quantité d'action qu'il fallait pour l'effectuer*; principe qu'il revêtit de tout l'appareil scientifique du calcul, & qu'il appella la loi du *Minimum*. Cependant tous les philosophes anciens avaient dit cela en d'autres termes; car ils avaient établi qu'il n'y avait rien d'inutile dans la nature, & qu'elle n'employait rien de superflu; d'où il s'ensuivait nécessairement, qu'il n'y avait dans la loi générale du mouvement que ce qui était nécessaire à cette loi. Fontenelle dit que la nature agit avec la plus grande économie; le père Malebranche, que Dieu emploie toujours les voies & les moyens les plus simples. Maupertuis se pavanait dans la gloire de cette découverte, renouvellée des Grecs, lorsque Kœnig, bibliothécaire de la Princesse d'Orange à la Haie, qui était ami de Maupertuis, vint à Berlin, & lui dit qu'il était dans le dessein de publier quelques lettres de Leibnitz où l'idée du *Minimum* était traitée amplement. Kœnig, qui s'apperçut que cette idée avait déplu à Maupertuis, lui écrivit le lendemain & lui envoya le manuscrit dont il était question, le priant de le brûler s'il le jugeait à propos, & protestant qu'il n'avait aucune intention de rien

faire qui pût lui déplaire. Maupertuis affecta de l'orgueil & du mépris, renvoya le manuſcrit & rompit avec Kœnig. Alors celui-ci publia les lettres de Leibnitz. Maupertuis, furieux, cite Kœnig devant le tribunal de l'académie, & le ſomme de préſenter les lettres originales de Leibnitz. Kœnig répond qu'il avait toujours dit qu'il n'avait que des copies de ces lettres, qui lui avaient été communiquées par un des principaux citoyens d'Amſterdam, dont il produiſit un certificat. Maupertuis s'opiniâtre; il aſſemble quelques académiciens qui lui étaient dévoués (24), & ſe feſant juge dans ſa propre cauſe, il préſide à une ſéance où on déclare que les lettres n'ont jamais été écrites par Leibnitz, que Kœnig eſt un fauſſaire qui les a fabriquées pour nuire au Préſident; & comme tel, il eſt rayé du nombre des académiciens.

MAUPERTUIS avait gagné le Roi dans cette affaire; il lui avait inſinué que Kœnig était ſon ennemi, & qu'il avait dit beaucoup de mal de la proſe & de la poéſie de Sa Majeſté à la Princeſſe d'Orange. Ce fut toujours un grand crime aux yeux du Roi poëte; & il prit parti dans cette malheureuſe querelle, que l'on a tant reprochée à l'académie de Berlin, & qu'on ne doit rejetter que ſur la vivacité du Préſident

& la complaiſance de quelques membres qui crurent devoir cette déférence à leur chef. Tous les gens de mérite qui étaient alors membres de l'académie, & ceux qui y ſont entrés depuis, ont blâmé généralement cette conduite précipitée, & voudraient effacer de leur hiſtoire ce trait, qui n'a tourné qu'à la gloire du ſavant Kœnig, ſans juſtifier le Préſident.

VOLTAIRE qui était ami de Kœnig, & qui croyait avoir de fortes raiſons pour ne pas être celui de Maupertuis, publia un petit *factum* pour la défenſe du bibliothécaire. Le Préſident fut ſi ſenſible à cet écrit qu'il en tomba malade. Frédéric, qui s'était déjà expliqué en faveur de Maupertuis, crut devoir faire une démarche propre à le conſoler & à montrer à ſes ennemis qu'il n'aimait pas qu'il fût chagriné. Il alla voir le malade. Mais cette viſite flatteuſe, loin d'appaiſer les diſputes, ne fit qu'aigrir davantage le parti de Kœnig, & irriter de plus en plus Voltaire, qui s'en était déclaré le chef.

C'EST alors que Voltaire fit paraître le *Tombeau de la Sorbonne*, ouvrage plaiſant & ſatyrique, où il feſait les funérailles de Maupertuis. Cette ſeconde ſortie augmenta les chagrins & la maladie du Préſident. Frédéric, juſtement piqué que Voltaire eût ſi peu d'égards pour

lui, fit une feconde vifite au malade, & lui promit de faire brûler la brochure de Voltaire; il tint parole. Cependant on dit que le Roi avait vu le *Tombeau de la Sorbonne* en manufcrit, en avait ri avec Voltaire, & y avait même ajouté quelques morceaux de fa façon. Mais il eft concevable qu'on puiffe rire en fecret d'une plaifanterie, lorfqu'elle n'eft point publiée, & qu'on défapprouve cette même plaifanterie, lorfqu'étant devenue publique elle peut affecter vivement des perfonnes auxquelles on s'intéreffe.

CEPENDANT Kœnig, chagriné de caufer tant de troubles dans la république des lettres, avait prévenu le jugement de l'académie de Berlin, & renvoyé fa patente. Peut-être même que ce renvoi, qui piqua le Préfident & ceux de fon parti, les engagea à porter le jugement que nous avons rapporté.

TOUTES ces tracafferies ennuyaient Frédéric. Les beaux-efprits, qui voyaient que le Roi défapprouvait hautement les plaifanteries dont il avait paru s'amufer dans le fecret du cabinet & des foupers, perdirent infenfiblement cette confiance qui les avait rendus aimables, & Frédéric, qui fentit cette réferve & qui n'ofait plus lui-même fe livrer à des faillies dont on avait abufé,

ſe dégoûta des beaux-eſprits. La réſerve fit naître la froideur d'un côté & la gêne de l'autre; l'ennui ſe mit bientôt de la partie; les ſoupers furent triſtes & mauſſades, les convives ſe retiraient fatigués & mécontens. Les plus ſages ſoupiraient après la retraite. D'Arget ſe retira prudemment; Algarotti en fit autant; & d'Arnaud, trop franc & trop philoſophe pour pouvoir ſe ſoutenir à la cour, fut renvoyé à Paris, où il honora ſa patrie par des écrits charmans.

VOLTAIRE était celui qui avait le moins ſujet de ménager la cour. Il était riche, jouiſſant de la réputation littéraire la plus brillante : il n'avait pas beſoin d'un Roi; il ne lui fallait que du repos. L'Akakia avait été réimprimé en Hollande, & Frédéric, qui s'en prit à Voltaire, recommença ſes froideurs. Voltaire demande la liberté de ſe retirer; Frédéric, piqué, la lui accorde, & redemande la clef de chambellan, la croix de mérite & le traité qu'il a fait avec lui. Voltaire renvoya tout avec le quatrain ſuivant :

Je les reçus avec tendreſſe,
Et je les rends avec douleur;
Comme un amant, dans ſa fougueuſe ardeur,
Rend le portrait de ſa maîtreſſe.

IL ne voulait pas avoir l'air de quitter le

Roi avec ſa diſgrace; & il mit alors quelque prix à ces magnifiques bagatelles dont il n'avait nul beſoin, & qu'il n'aurait jamais dû recevoir. Frédéric, adouci par ce joli quatrain, lui renvoya encore cette clef & cette croix, ſi ſouvent données & rendues; & Voltaire ne parla plus de ſa retraite. Trois mois après, il demanda la permiſſion d'aller aux eaux de Plombières. Frédéric conſent à ce voyage. A peine Voltaire eſt-il hors des états pruſſiens, qu'on répand dans Berlin une épigramme contre le Roi; & on la mit ſur le compte de Voltaire. Quelque tems après parut en Saxe une ſatyre, intitulée: *Vie privée de Frédéric II;* & c'était encore l'ouvrage de Voltaire, diſait-on à Berlin & à Potzdam.

Le Roi, qui ſe doutait que le voyage de Plombières n'était qu'un prétexte de Voltaire pour le quitter, le fait arrêter à Francfort pour ravoir encore cette clef, cette croix, & ſes *œuvres de Poéchie*, comme diſait Freytag, ſon agent à Francfort. L'ami de Frédéric, & ſa nièce qui était venue le trouver à Francfort avec un paſſeport du Roi de France, furent retenus pendant un mois dans l'hôtellerie du Bouc, par ordre de Frédéric. Douze ſoldats les gardaient à vue & veillaient jour & nuit à la porte, pour

ravoir la clef, la croix & les *Poéchies*, qui devaient arriver de Leipzig. Enfin Voltaire fut mis en liberté, après avoir rendu tout ce qu'on lui demandait; il en fut quitte pour payer les frais.

VOLTAIRE, de retour en France, écrivit ces *Mémoires pour ſervir à ſa vie*, où Frédéric n'eſt pas ménagé. L'avanie de Francfort fait excuſer cette ſaillie; mais après cela, devait-il ſe reconcilier avec le Roi de Pruſſe, devait-il recevoir ſes vers & les corriger; ou du moins ne devait-il pas alors détruire ce monument de ſa vengeance, ſi contraire à ſa conduite? Frédéric lui propoſa encore dans la ſuite de venir à Berlin; mais il était corrigé de la vanité de vivre familièrement avec les poètes-rois (25).

DEPUIS ce tems, Frédéric n'admit plus dans ſa familiarité ce qu'on appelle proprement beaux-eſprits, & il préféra des ſavans aimables & poſés, dont la converſation était moins ſémillante, mais qui ne l'expoſaient pas à ces éclats indécens qui l'avaient tant tracaſſé. Dans les dernières années de ſa vie, il n'avait auprès de lui qu'un Français, nommé Duval-Pirau, qui ne conſerva pas longtems ſa faveur, & deux Italiens inſtruits, habiles courtiſans, & ſans prétention au bel eſprit.

VOLTAIRE nous a donné un tableau de la vie privée du Roi dans le tems qu'il était avec lui. » Il ſe levait, dit-il, à cinq heures du matin en été, & à ſix heures en hiver. Si vous voulez ſavoir les cérémonies royales de ce lever, quelles étaient les grandes & petites entrées, quelles étaient les fonctions de ſon grand-aumônier, de ſon grand-chambellan, de ſon premier gentilhomme de la chambre, de ſon huiſſier : je vous répondrai, qu'un laquais venait allumer ſon feu, l'habiller & le raſer; encore s'habillait-il preſque ſeul. Sa chambre était aſſez belle. Une riche baluſtrade d'argent, ornée de petits amours aſſez bien ſculptés, ſemblait fermer l'eſtrade d'un lit dont on voyait les rideaux; mais derrière les rideaux était, au lieu de lit, une bibliothèque; & quant au lit du Roi, c'était un grabat de ſangle avec un matelat mince, caché par un paravent. Marc-Antoine & Julien, ces deux apôtres du Stoïciſme, n'étaient pas plus mal couchés.

» A ſept heures, ſon premier miniſtre arrivait avec une groſſe liaſſe de papiers ſous le bras. Ce premier miniſtre était un commis qui logeait au ſecond étage dans la maiſon de Frédersdorf, ſoldat devenu valet de chambre & favori, & qui avait autrefois ſervi le Roi dans

le château de Cuſtrin. Les ſecrétaires d'état envoyaient toutes les dépêches au commis du Roi; il en apportait l'extrait, le Roi feſait mettre les réponſes à la marge en deux mots : toutes les affaires du royaume s'expédiaient ainſi en une heure (26). Rarement les ſecrétaires d'état, les miniſtres en charge l'abordaient; il y en a même à qui il n'a jamais parlé. Le Roi ſon père avait mis un tel ordre dans les finances, tout s'exécutait ſi militairement, l'obéiſſance était ſi aveugle, que quatre cents lieues de pays étaient gouvernées comme une abbaye.

„ VERS les onze heures, le Roi, en bottes, feſait dans ſon jardin la revue de ſon régiment des gardes; & à la même heure tous les colonels en feſaient autant dans toutes les provinces (27). Les princes ſes frères, les officiers généraux, un ou deux chambellans mangeaient à ſa table (28), qui était auſſi bonne qu'elle pouvait être dans un pays où il n'y a ni gibier, ni viande de boucherie paſſable, ni une poularde, & où il faut tirer le froment de Magdebourg. Après le repas il ſe retirait ſeul dans ſon cabinet; il feſait des vers juſqu'à cinq à ſix heures (29). Enſuite venait un jeune homme, nommé d'Arget, ci-devant ſecrétaire de Valori, envoyé de France, qui feſait la lecture (30). Un petit

concert commençait à ſept heures. Le Roi y jouait de la flûte auſſi bien que le meilleur artiſte; les concertans exécutaient ſouvent de ſes compoſitions; car il n'y avait aucun art qu'il ne cultivât, & il n'eût pas eſſuyé chez les Grecs la mortification qu'eut Épaminondas, d'avouer qu'il ne ſavait pas la muſique (31).

» On ſoupait dans une petite ſalle dont le ſingulier ornement était un tableau, dont il avait donné le deſſein à Pêne, ſon peintre, l'un de nos meilleurs coloriſtes. C'était une belle priapée. . . .

» LES repas n'en étaient pas ſouvent moins philoſophiques... Jamais on ne parla en aucun lieu du monde, avec tant de liberté, de toutes les ſuperſtitions des hommes; & jamais elles ne furent traitées avec plus de plaiſanteries & de mépris. Dieu était reſpecté; mais tous ceux qui avaient trompé les hommes en ſon nom, n'étaient pas épargnés. Il n'entrait jamais dans le palais ni femmes ni prêtres; en un mot, Frédéric vivait ſans cour, ſans conſeil & ſans culte. »

NOUS ajouterons ici une autre diſtribution de ſon tems, qui ſuppléera à ce qui ne ſe trouve point dans celle de Voltaire. Frédéric, au commencement de ſon règne, ſe rendait à Berlin dans les premiers jours de janvier, pour recevoir les

complimens de nouvelle année. Sur la fin de ſa vie, il ne recevait plus ces complimens; il ſe contentait le premier de janvier, en donnant le mot à l'officier du jour, de faire ſouhaiter aux officiers de la garniſon de Berlin une bonne année, beaucoup de ſanté & un prompt avancement. Quelquefois il ajoutait qu'il leur ſouhaitait plus d'application à leur devoir.

ORDINAIREMENT Frédéric ſe rendait à Berlin pour le 18 janvier, anniverſaire de ſon couronnement. Cette fête ſe célébrait avec magnificence : on mangeait dans le ſervice d'or ; & Frédéric, qui ne voulait pas que ces fêtes fuſſent à charge aux princes & princeſſes de cette maiſon, leur feſait ordinairement un préſent dans ce tems.

AVANT le 24 janvier, jour de ſa naiſſance, il repartait ordinairement pour Potzdam. Souvent il permettait au Prince-héréditaire & aux généraux des garniſons des provinces d'y reſter plus longtems, pour jouir des plaiſirs du carnaval, c'eſt-à-dire, des opéra & des redoutes. Quelquefois auſſi, il leur témoignait avant ſon départ, qu'il ſerait bien aiſe qu'ils ſe retiraſſent chacun dans leurs provinces ; mais il ne partait jamais ſans leur faire ſentir ſes intentions en peu de mots.

De retour à Potzdam, le Roi s'occupait à faire le plan des revues & des manœuvres de l'année. Au mois de février les exercices commençaient en même tems dans toute la Marche électorale, dans le duché de Magdebourg & la Poméranie. Lorſque les ſoldats de la campagne avaient rejoint les régimens de Potzdam, les exercices ſe feſaient tous les jours dans la campagne, à moins que le tems ne fût extrêmement mauvais; & le Roi y aſſiſtait très-ſouvent.

Au commencement de mai, il feſait une revue particulière de la garniſon de Potzdam & de Berlin. La revue particulière de Berlin ſe feſait ordinairement dans le parc ou bois qui eſt à la porte de cette ville. Elle durait deux jours. Le premier jour, on feſait la revue de cinq régimens d'infanterie, & le ſecond de deux autres avec les houſards & les gens-d'armes. Sur la fin de ſa vie, lorſque ſa ſanté fut affaiblie, il feſait le même jour la revue de la garniſon entière. Mais ce changement n'a eu lieu que deux fois tout au plus. Toutes ces occupations étaient réglées au jour & à la minute. La veille de la revue particulière, le Roi venait coucher au château de Charlottenbourg, qui eſt à une lieue de Berlin au bout du parc. Le premier jour, lorſque la revue était finie, il allait dîner chez

ſa ſœur la princeſſe Amélie; après cela, il retournait coucher à Charlottenbourg, & après la revue du ſecond jour, il repartait pour Potzdam ſans mettre pied à terre.

Le 15, le 16 & le 17 mai étaient des jours conſacrés à la revue de la garniſon de Potzdam. Le 18 il ſe repoſait. Le 19 il allait dîner à Spandau, & y feſait la revue des régimens d'infanterie des Princes Henri & Ferdinand de Pruſſe. De là, il venait paſſer la nuit à Charlottenbourg, & le lendemain, il feſait dans le parc la revue particulière des régimens de Bakhof cuiraſſiers & de Kavalski. Après cela, il entrait à Berlin, où il feſait paſſer en revue trois autres régimens qui ſe rendaient à cet effet dans cette ville de Francfort-ſur-l'Oder, de Prentzlow & de Kœnigsberg dans la nouvelle Marche. Autrefois la revue de ces régimens ſe feſait hors de la ville; mais ſur les ſix ou huit dernières années de ſa vie, il la fit dans le Jardin du roi, grande place qui eſt derrière le château. Après cette dernière revue, Frédéric ſe rendait au château de Berlin. Il y avait cour, & tous les officiers ſupérieurs & inférieurs des régimens s'aſſemblaient ſur la place du château, pour prendre le mot, que le Roi donnait lui-même. Pendant toute cette journée, les ſoldats étaient obligés d'avoir leur

uniforme neuf, les cheveux poudrés & le ſabre au côté.

APRÈS dîner, on diſtribuait la diſpoſition des manœuvres qui devaient ſe faire le lendemain. Le Roi ſe couchait à 9 heures, à 4 heures du matin il était debout, & les manœuvres commençaient. Les manœuvres duraient trois jours, & le troiſième était conſacré à imiter quelque bataille.

LE troiſième jour, Frédéric retournait à Potzdam, & s'y repoſait un jour. Le lendemain, il partait pour les revues de Magdebourg. Lorſque le Roi était dans les provinces pour faire les revues, il s'occupait en même tems, comme nous l'avons vu, de tous les autres objets de l'adminiſtration. Les conſeillers provinciaux étaient obligés de ſe rendre à certains endroits qu'on leur indiquait, le Roi les interrogeait ſur les plus petits objets, les louait ou les blâmait, leur donnait des avis ou des ordres, & deſcendait dans les plus petits détails des affaires & de l'état des provinces.

APRÈS la revue de Magdebourg, Frédéric retournait à Potzdam, où il ſe repoſait quelques jours, & le premier de juin, il partait pour Cuſtrin. Il y arrivait à dix heures du matin, feſait après dîner la revue des trois régimens de la nouvelle

nouvelle Marche, Lothum, Thun & Gœtze; & le lendemain il fesait la revue générale. Du lieu de la revue il partait, sans mettre pied à terre, pour Stargard, où il arrivait à une heure après-midi.

Il restait plus long-tems dans la nouvelle Marche que dans les autres provinces, parce que ce pays avait beaucoup souffert dans la guerre de sept ans, & qu'il s'appliquait avec ardeur à tous les détails qui pouvaient réparer les dévastations.

La revue de Stargard durait trois jours. Autrefois il fesait cette revue à Stettin; mais dans la suite il préféra Stargard, dont les environs étaient plus commodes pour les manœuvres.

De Stargard Frédéric partait pour la Prusse, & fesait près de Mockerau la revue des troupes qui sont en garnison dans ce royaume. Il n'allait point dans la Prusse orientale, parce qu'il n'aimait pas passer sur un territoire étranger. Toutes les fois qu'il était obligé d'entrer dans un autre état, il baissait les stores de sa voiture afin de n'être point vu.

Lorsque les revues militaires étaient finies, il revenait à Potzdam, & fesait la revue des ministres dont nous avons parlé dans le troisième tome. Les chefs des départemens se ren-

daient auprès de lui, lui rendaient le compte le plus exact de leur administration, & recevaient des ordres pour l'année suivante.

LORSQUE toutes ces affaires étaient finies, Frédéric prenait quelque repos, si l'on peut appeller repos des jours dont une grande partie se passait à expédier avec exactitude toutes les affaires journalières. Ce prétendu repos ne durait pas longtems; car vers la fin du mois d'août il repartait pour les revues de Silésie, qui occupaient en tout quinze jours, en comptant le voyage & le retour.

AUX premiers jours de septembre il était de retour à Potzdam, & le 20 de ce mois commençaient auprès de cette ville les grandes manœuvres d'automne, où il invitait un grand nombre d'officiers de toutes provinces.

AUX dernières manœuvres de 1785, où il ne put assister à cause de sa maladie, il avait le plan sur une table, & à chaque coup de canon il suivait sur le papier les marches que devaient faire les divers régimens.

LORSQUE le Roi recevait des visites de quelques Princes ou Princesses étrangers, il n'en interrompait pas un instant ses affaires; & quand la visite durait trop longtems à son gré, il disait ordinairement à table : *J'ai entendu dire que*

vous vouliez me quitter. On comprenait ce langage, & on partait. Quelquefois aussi, il proposait de prendre de nouveaux divertissemens chez la Reine ou chez les Princes ses frères, & trouvait ainsi le moyen de rentrer dans la solitude qu'il aimait.

C'EST pendant le séjour de Voltaire à Berlin que Frédéric fit à un prêtre la plaisanterie suivante. Ce prêtre, curé de village auprès de Stettin, avait osé, dans un sermon sur Hérode, faire quelques allusions qui tombaient sur Frédéric. Le Roi le fit venir à Potzdam, en le citant au consistoire, sous le faux nom d'un prêtre. Le pauvre homme fut amené par des gens apostés. Le Roi prit une robe & un rabat de prédicant. Le Marquis d'Argens & le Baron de Pœlnitz qui avait changé deux ou trois fois de religion, se revêtirent d'un habit semblable; on mit un tome du dictionnaire de Bayle sur une table, en guise d'évangile, & le coupable fut introduit par deux grenadiers devant ces trois ministres du Seigneur. Mon frère, dit le Roi, je vous demande, au nom de Dieu, sur quel Hérode vous avez prêché? — Sur Hérode qui fit tuer tous les petits enfans, répondit le bon homme. — Je vous demande si c'était Hérode premier du nom; car vous devez savoir

qu'il y en a eu plusieurs. Le prêtre de village ne sut que répondre. — Comment, dit le Roi, vous osez prêcher sur un Hérode, & vous ignorez quelle était sa famille ? vous êtes indigne du saint ministère. Nous vous pardonnons pour cette fois; mais sachez que nous vous excommunierons, si jamais vous prêchez contre quelqu'un sans le connaître. Alors on lui délivra sa sentence & son pardon ; on signa trois noms ridicules, inventés à plaisir. — Nous allons demain à Berlin, ajouta le Roi, nous demanderons grâce pour vous à nos frères ; ne manquez pas de nous venir parler. Le prêtre alla à Berlin chercher les trois ministres ; on se moqua de lui : & il en fut quitte pour cette plaisanterie & les frais de son voyage.

QUELQUE tems après le départ de Voltaire, Maupertuis fit un voyage en France pour rétablir sa santé & dissiper ses chagrins. Après cela il se retira à Basle en Suisse, où il mourut. Alors les soupers philosophiques cessèrent entièrement à Potzdam ; & Frédéric, ennuyé de faire des plaisanteries sur les superstitions, s'amusait à tourner en ridicule les espèces de beaux-esprits qui lui restaient encore. Le Baron de Pœlnitz était sur-tout le plastron continuel de ses railleries : *Quand changerez-vous pour la quatrième*

fois de religion ? lui disait-il. *Eh ! mon Dieu ! mon cher Pœlnitz*, lui disait-il une autre fois, *j'ai oublié le nom de cet homme que vous volâtes à la Haie, en lui vendant de l'argent faux pour du fin. Aidez un peu ma mémoire, je vous prie* (32). Il traitait à peu près de même le Marquis d'Argens, qui souffrait tout pourvu que sa pension lui fût payée.

CEPENDANT on s'ennuie à la fin de plaisanter des gens qui n'ont pas l'esprit ou la hardiesse de répondre. Frédéric sentit souvent cet ennui, & il s'écria un jour en baillant : *Est-ce qu'il n'y aura donc plus de querelle ?*

LA guerre qui s'alluma en 1756 vint le tirer d'un état de repos, peu fait pour un esprit aussi actif que le sien. Il fit, comme nous l'avons vu, la guerre la plus glorieuse que l'on ait jamais faite, puisqu'il est décidé qu'il y a de la gloire à faire la guerre.

DANS le cours de cette guerre, il a écrit à la Comtesse de Camas, grande-maîtresse de la cour de la Reine-mère, des lettres familières, comme peu de rois en écrivent. Il estimait beaucoup cette dame qui était en grande réputation de vertu, & qui avait plusieurs années plus que lui. Ces lettres sont des preuves sensibles que Frédéric estimait les plaisirs de l'amitié, & qu'il savait

ſe dépouiller de la majeſté pour ſe les procurer (33).

En 1760 il fut en quartier d'hiver à Leipzig, & profita de ſes momens de loiſir pour s'entretenir avec des gens de lettres allemands, dans cette ville célèbre qui eſt pour les lettres le Paris de l'Allemagne. Il vit particulièrement Gottſched, Gellert & Winkler. Le premier eſt regardé comme le créateur de l'allemand moderne ; il a fait ſentir à ſes compatriotes que leur langue pouvait être perfectionnée. Il ne plut point à Frédéric. Ce prince témoigna beaucoup plus d'eſtime pour Gellert dont les fables ont été traduites dans preſque toutes les langues, & dont les Français, qui ont la Fontaine, n'ont jamais bien voulu ſentir le mérite (34).

Après la paix d'Hubertsbourg le Roi fut à Morizbourg, où il vit amicalement l'Électeur & l'Électrice de Saxe. Ce voyage eſt remarquable pour la vie privée de Frédéric. On a imprimé mille fois qu'il n'aimait point la magnificence, & qu'il n'avait jamais quitté ſes bottes ni l'uniforme de ſon régiment des gardes. C'eſt à cette époque ſeulement qu'il faut placer l'uſage du Roi à cet égard. Ce fut pour ainſi dire ici la dernière fois qu'il porta un habit de couleur & des ſouliers. Depuis le commencement de

fon règne jufqu'alors il donna quelquefois des fêtes & des caroufels, où il parut en habit de drap d'or avec des boutons de diamans ; il mangeait dans une vaiffelle d'or de fix à fept millions ; & il ne négligeait rien alors pour donner à fa cour tout l'éclat de la magnificence. La guerre de fept ans lui fit fentir fans doute, que l'argent eft le nerf d'un état & fur-tout d'un état comme le fien; & c'eft alors qu'il commença à augmenter fon tréfor & à étendre fur toutes les parties cette économie févère que bien des gens ont traitée d'avarice, & qui n'était vraiment qu'une économie indifpenfable dans la fituation où il fe trouvait. Depuis ce tems-là il porta toujours un furtout bleu, & dans les jours de grande cérémonie un uniforme de velours brodé.

Vers ce même tems fon corps fe courba un peu, & fa tête fe pencha du côté droit : ce qui venait fans doute des fatigues de la guerre. Sa conftitution était affez faible; mais il s'était formé un tempérament robufte à force d'activité & de travaux. Sa taille était médiocre. Il avait de grands yeux bleus ; fon regard était perçant. Il parlait l'allemand d'une manière rude & fans correction ; il parlait mieux le français, & alors fa voix était douce & agréable. Quand on l'approchait pour la première fois, & que

l'idée d'un ſi grand homme inſpirait quelque trouble, on était raſſuré à la première queſtion qu'il feſait. Il avait l'art de mettre tout le monde à ſon aiſe; & il y a apparence qu'avant de voir quelqu'homme célèbre, il ſe préparait quelques inſtans auparavant ſur ce qu'il voulait lui dire. Il parlait de guerre au militaire; de vers, au poëte; d'agriculture, au cultivateur; de juriſprudence, au juriſconſulte; de commerce, au négociant; de politique, aux Anglais. S'il parla jamais à un cordonnier, ce qui ne ſerait pas extraordinaire, il s'entretint ſans doute avec lui de la qualité des cuirs & de la meilleure manière de faire des ſouliers.

Il aimait à faire des queſtions, à inſtruire, & ſur-tout à plaiſanter (35). Les femmes étaient ſouvent l'objet de ſes railleries; & il ſe plaiſait à lancer contre elles des traits aſſez ſemblables à ceux de Boileau & de Juvenal. Ses courtiſans mariés devaient s'attendre à être ſouvent plaiſantés ſur les talens de leurs épouſes; & quand le pauvre Comte de S., qui avait bien l'épouſe la plus vertueuſe de tout Berlin, ſe fâchait de ces ſarcaſmes, le Roi s'amuſait beaucoup & redoublait la doſe. Il a demandé à des femmes des nouvelles de leurs bâtards, & a parlé de leurs victoires à des princes qui n'avaient jamais vu tirer un coup de fuſil.

Il n'eſtimait pas les médecins, & aimait beaucoup à faire le médecin lui-même. S'il cauſait avec quelqu'un qui fût attaqué de quelque maladie, il ne manquait jamais de lui conſeiller un régime & des remèdes. Sa recette la plus ordinaire était l'exercice & la rhubarbe. Il envoyait des pillules à Voltaire, & toutes ſortes de poudres & d'autres drogues à la Princeſſe Amélie ſa ſœur, & à d'autres perſonnes qu'il aimait.

On a trouvé un peu dure la manière dont il reçut, en 1785, quatre médecins qu'il fit venir, pour en choiſir un, afin de remplacer ſon médecin qui venait de mourir. Après leur avoir demandé leur nom, il dit à l'un, *votre père était un prêtre;* à un ſecond, *votre père était un coquin;* à un autre, *combien avez-vous envoyé de gens dans l'autre monde?* Cette dernière queſtion était ordinairement celle qu'il feſait à un médecin la première fois qu'il lui parlait. Il avait fait venir de Dreſde un médecin anglais, nommé Baylies, pour mettre en vogue l'inoculation dans ſes états. A ſon arrivée, il le fit venir, & lui fit la queſtion favorite: *combien avez-vous envoyé de gens dans l'autre monde?* Baylies, qui était auſſi bruſque que ſpirituel, lui répondit ſur le champ: *pas tant que vous, Sire!* Frédéric, qui aimait mieux plaiſanter que d'être

plaiſanté, lui tourna le dos, & ne le vit plus depuis ce tems-là. Il fit, dit-on, la même queſtion au docteur Zimmerman qu'il fit venir à Potzdam dans le tems de ſa dernière maladie, & que celui-ci répondit : *pas tant que vous, Sire, & avec moins de gloire.* C'eſt à tort que l'on a imprimé dans une feuille anglaiſe, que Baylies avait traité ce monarque & joui de ſa confiance juſqu'au dernier moment de ſa vie; jamais ce médecin n'a preſcrit une pilule ou une poudre à Frédéric : & voilà comme il faut faire fond ſur ce qu'écrivent les gazetiers.

En 1763 Frédéric fit un voyage, où il vit d'Alembert, & le ramena avec lui à Berlin. Il l'avait déjà invité pluſieurs fois à venir prendre la place de Maupertuis; mais le ſavant, inſtruit par le naufrage de Voltaire, ne voulut pas s'expoſer ſur une mer ſi orageuſe. Pendant ſon ſéjour à Potzdam, Frédéric redoubla ſes inſtances; & d'Alembert perſiſta dans ſon refus. Frédéric, piqué, dit de lui : » Il met ſa gloire à refuſer les Princes, & il eſpère que la poſtérité lui tiendra compte un jour de ce déſintéreſſement; il la connaît mal; ou elle n'en dira rien, ou elle dira qu'il a fait une ſottiſe. »

Frédéric ſe trompait; il valait mieux jouir dans ſa patrie de la liberté, de la conſidération

& du repos, que d'aller dans un pays éloigné ſe faire chef d'une ſociété qu'il ſemblait ne pas eſtimer beaucoup lui-même & qu'il prenait ſouvent plaiſir à plaiſanter.

En effet, Frédéric qui avait créé pour ainſi dire cette académie, qui feſait ſouvent lui-même lire des mémoires dans ſes ſéances, ne laiſſait pas de lâcher ſouvent des ſarcaſmes contr'elle. Voici à quoi on attribue la cauſe de ſon mécontentement. Un jour, dit-on, il voulut s'aſſurer ſi les louanges que les académiciens prodiguaient à ſes mémoires étaient bien ſincères. Pour cet effet, il fit paſſer au ſecrétaire perpétuel un manuſcrit de ſa façon, en cachant ſoigneuſement d'où il venait. Soit oubli ou négligence, il n'en fut fait aucune mention. Au bout de quelque tems, le nom de l'auteur tranſpira, & les louanges commencèrent; mais on prétend que Frédéric répondit : *Vous m'avez appris ce que je dois penſer de vos ſuffrages.* Depuis ce tems il affecta ſouvent du mépris pour l'académie, quoiqu'il en diſtinguât pluſieurs membres; & il favoriſa toutes les critiques que l'on écrivit contr'eux (36). Une lettre à d'Alembert, qui a été imprimée pluſieurs fois en français & en allemand, nous donne une idée de la manière dont il s'exprimait ſur ce ſujet :

» J'ai peu de nouvelles à vous apprendre, » lui dit-il; comme philofophe, vous ne vous » embarraffez guère des nouvelles politiques, » *& mon académie eft trop bête pour vous four-* » *nir quelque chofe d'intéreffant.* » Il leur avait défendu de nommer eux-mêmes leurs membres, & il s'était chargé de le faire. Parmi plufieurs gens de mérite, il y gliffa fouvent des perfonnes qui y figuraient affez mal, & c'eft fur-tout celles-là aux dépends defquelles il s'amufait (37). Plufieurs favans de mérite furent fenfibles à des plaifanteries qui rejailliffaient fur tout le corps, & s'empreffèrent de quitter Berlin dès qu'ils en trouvèrent les occafions. Euler, qui parut à l'académie au commencement du règne de Frédéric, retourna en Ruffie au bout de quelque tems. Bitaubé, à qui fa nouvelle traduction d'Homère a acquis une réputation juftement méritée, s'ennuyait à Berlin, & allait paffer des années entières à Paris, fans la permiffion du Roi, au rifque d'être remercié. Prévôt, qui a traduit Euripide, ne refta qu'un an ou deux à Berlin, & quitta fa penfion, quoiqu'il fût fans fortune. L'évêque *in partibus*, Pernetti (38), remercia Frédéric de fes bontés, & fe retira en France; d'autres, qui n'avaient aucune efpérance de trouver ailleurs ce qu'ils avaient à Berlin, partirent

de même. Lorſque le ſavant Sulzer mourut, on chercha envain quelqu'un qui voulût le remplacer. Depuis le commencement, le Roi chargeait d'Alembert de lui envoyer de nouveaux ſujets de Paris. Il n'en fut pas toujours content; ſoit que d'Alembert eût été quelquefois négligent ou ſéduit par le plaiſir d'obliger, ſoit que le Roi conſidérât ces nouveaux ſujets ſous un autre point de vue que le philoſophe. Sur la fin de ſa vie, il ne voulait plus avoir que des Suiſſes, & M. Mérian, Suiſſe que Frédéric affectionnait beaucoup, fut chargé de trouver dans ſa patrie un homme propre à remplacer Sulzer. Il éprouva des refus. A la fin il trouva un jeune homme de Genève qui reſta peu de tems; & à la mort de Frédéric cette place était encore vacante.

L'EXEMPLE du Roi encouragea quelques gens de lettres à tâcher de jetter du ridicule ſur l'académie. Il y avait dans cette ſociété un côté qui ſemblait y prêter beaucoup ſans qu'il y eût de la faute des académiciens. Le Roi les obligeait à faire imprimer tous leurs mémoires en français. Il eſt difficile ſans doute d'écrire purement, même dans ſa langue maternelle; il l'eſt bien plus encore pour des étrangers, d'écrire purement le français, la plus difficile peut-être

de toutes les langues à cause de l'uniformité & de la monotonie de ses constructions, & de l'art qu'il faut pour les varier. Qu'on se figure donc l'embarras de plusieurs savans Allemands, Suisses & Italiens, obligés d'écrire & de prononcer publiquement leurs discours dans cette langue. Les dissertations les plus savantes, les mémoires les mieux pensés perdaient sans doute beaucoup, par la contrainte où ils se trouvaient pour exprimer convenablement leurs pensées; & les Français, dont l'oreille est si délicate pour la prononciation de leur langue, dédaignaient souvent des productions estimables, parce qu'elles paraissaient sous une forme à laquelle leur goût ne pouvait s'accommoder.

PRÉMONTVAL, membre de l'académie de Berlin, fut le premier qui attaqua publiquement le style des académiciens, dans un ouvrage périodique qu'il publia sous le nom de *Préservatif.* Le secrétaire perpétuel fut sur-tout l'objet de ses critiques. Ce dernier eut assez de pouvoir pour faire défendre l'impression de sa feuille, à l'insçu de Frédéric; mais l'ordre ne portait point défense de les faire graver, & Prémontval eut recours à ce subterfuge. Comme le Roi s'amusait de ces critiques, on fit plus de peur que de mal à l'auteur; & on plaignit ceux

qu'il avait critiqués de ne pouvoir répondre que par des procès & des défenses.

Un autre grammairien, nommé Laveaux, les persifla en 1782 dans une brochure intitulée : *Leçons de langue française, données à quelques académiciens de Berlin* (39). Frédéric, qui lut cette brochure, crut que les négligences de style qui se trouvaient dans les mémoires de quelques académiciens, venaient de ce qu'on ne relevait point assez leurs fautes ; il forma lui-même le plan d'un nouvel ouvrage périodique destiné à cet usage, & chargea Laveaux de l'exécution. Cet ouvrage parut bientôt après sous le titre de *cours de langue & de littérature française.* L'auteur y rendait compte des mémoires des académiciens, & tournait en ridicule tout ce qu'il croyait contre les règles de la grammaire & du goût. Quoique l'ouvrage fût ordonné par le Roi, dédié au Roi, approuvé par le Roi (40), l'auteur eut beaucoup de persécutions à essuyer ; mais elles ne l'effrayèrent point, parce que le Roi l'encourageait & le fesait encourager secrettement. Frédéric louait ces critiques à ses soupers en présence de gens qu'il savait être des amis de l'auteur ; il affectait de lui faire demander son avis sur quelques manuscrits, & chargeait des académiciens de cette commission (41).

Quelques gazetiers allemands ont blâmé Laveaux d'avoir commencé ſes critiques par le mémoire d'un miniſtre d'état qui a rendu des ſervices à la Pruſſe ; mais ces gazetiers-là ne ſavent pas que le Roi lui avait ordonné expreſſément de ne faire aucune exception ; & puis tout homme qui fait imprimer, quelque mérite qu'il ait d'ailleurs, s'expoſe au jugement du public. On peut être un miniſtre d'état fort reſpectable & faire des fautes dans une langue étrangère ; il n'y a pas grand mal à cela. L'académie elle-même a mieux jugé de ces critiques, & elle a cru donner un exemple de modération & de juſtice en feſant corriger, dans ſes nouveaux mémoires, toutes les fautes que l'auteur avait relevées ; ce procédé ſuffit pour le juſtifier (42). Toutes ces critiques n'ôtent point le mérite intrinſéque des mémoires ſur leſquels elles ſont faites. Tout le monde ſait que l'académie de Berlin a toujours eu & a encore des ſavans fort reſpectables. On connaît par-tout les noms de la Grange, Bernoulli, Merian, Achard, Gleditſch, Walter, Gerard ; & les mémoires du Comte de Herzberg, dont nous avons fait beaucoup d'uſage en compoſant cette hiſtoire, feront toujours très-utiles pour ceux qui voudront connaître à fond pluſieurs détails relatifs

à

à l'hiſtoire de la Pruſſe pendant ſon adminiſtration.

CEPENDANT les ſavans allemands que Frédéric n'avait jamais voulu admettre dans ſon académie, & qui pourtant auraient bien mérité de l'être, ne furent pas fâchés de ces corrections; on riait par-tout du français de l'académie, depuis la table du Roi juſques dans les plus petites cotteries littéraires; & en 1784 un académicien qui était pourtant français de nation, ayant eu un procès d'injures avec un homme du peuple, fut condamné à réparation ſur une déciſion tirée du *Dictionnaire de l'académie françaiſe* (43). Il était plaiſant que les ſentences d'un tribunal allemand devinſſent des leçons de langue françaiſe pour des académiciens français.

AUTANT Frédéric était porté à mortifier ſon académie, autant il affectait de politeſſe pour les gens de lettres étrangers. On ſait avec quelle familiarité il écrivait à d'Alembert & à Voltaire; il ſuffiſait d'être perſécuté par les gouvernemens ou les prêtres, pour être ſûr de ſa protection & trouver un aſyle dans ſes états. L'abbé de Prades put à Berlin braver le courroux de ſes ennemis; & lorſque le ſenſible Jean-Jacques, proſcrit en France, banni de ſa patrie, perſécuté juſques dans les campagnes de la Suiſſe,

ſe trouva réduit à implorer comme une grâce, de la république de Berne, la triſte faveur de finir ſes jours dans une priſon, Frédéric impoſa ſilence au conſiſtoire de Neuchâtel qui le perſécutait, & offrit au philoſophe un aſyle, qu'il aurait accepté, s'il n'avait craint la rigueur du climat & ſi des amis moins ſincères ne l'euſſent déterminé à paſſer en Angleterre.

Nous n'omettrons point ici de parler de deux entrevues que Frédéric eut avec l'Empereur Joſeph II. La première eut lieu le 25 août 1769. Frédéric avait appris que Joſeph, à ſon retour d'Italie, avait deſſein de ſe rendre au camp de Neiſs pour le voir, & il avait fait faire des préparatifs pour le recevoir. Lorſque l'Empereur arriva, le Roi était déjà dans le palais épiſcopal; & il le vit deſcendre l'eſcalier pour venir au-devant de lui, au moment où il montait les premiers degrés. Joſeph ſe hâta de monter, & aborda Frédéric en diſant: *Enfin voilà mes vœux accomplis !* Le Roi répondit: *Ce jour eſt un des plus beaux de ma vie.* On ſupprima tout cérémonial de cour, pour ſe conformer à celui du militaire; & Frédéric eut la droite comme le plus ancien général (44). Les deux monarques s'aſſirent ſur un canapé & s'entretinrent pendant quelque tems, en préſence du Prince-royal de

Pruſſe & du Prince Henri; après cela ils paſſèrent tous deux dans un cabinet, où ils continuèrent la converſation pendant une heure; & lorſqu'ils en ſortirent, on remarqua que l'Empereur embraſſait le Roi. Après cette entrevue, on dépêcha un courier à M. Benoît, envoyé du Roi à Varſovie. Après cela, ils dînèrent enſemble avec les princes & quelques généraux de leur ſuite. Le général Laudon était invité à ce diner. Il voulut ſe placer au bas de la table ; mais le Roi le fit mettre de ſon côté, en diſant : *Venez vous mettre ici, Monſieur le général Laudon ; j'ai toujours mieux aimé vous voir à côté de moi, que vis-à-vis.* Après que le Roi eut rendu viſite à l'Empereur, ce dernier alla voir le Prince de Pruſſe, dans l'équipage du Roi. Le lendemain, il fut prendre le Roi à cheval, pour aller aux exercices militaires. Après cela il partit pour ſon camp de Colin, & Frédéric ſe rendit à Breslau.

L'ANNÉE ſuivante, Frédéric rendit à l'Empereur dans ſon camp de Neuſtadt la viſite qu'il en avait reçue à Neiſs. Il fut reçu avec beaucoup de reſpect; on manœuvra en ſa préſence.

ON a demandé pluſieurs fois ſi la preſſe était libre dans les états de Frédéric & juſqu'à quel point elle l'était. Il eſt aſſez difficile de décider exactement cette queſtion ; les mémoires que

l'on trouve ſur cette matière, ſe contrediſent & ſe détruiſent ſans ceſſe les uns les autres. Nous avons vu Frédéric brûler l'*Akakia* de ſa main royale, & faire brûler ce même Akakia & le *Tombeau de la Sorbonne.* Il établit en 1772 une cenſure pour les livres qui s'imprimaient dans ſes états, & cette ordonnance fut renouvellée pluſieurs fois pendant le cours de ſon règne. Mais d'un autre côté, il permettait la libre entrée de tous les livres étrangers indiſtinctement; il recevait tous les catalogues des libraires, chargés de toutes les ſatyres, & les libelles que l'on écrivait contre lui & ſon gouvernement; & il diſtribuait à pluſieurs gens, connus même pour ne fabriquer que des libelles, des exemptions entières de cenſure. Il exemptait toujours de l'amende les imprimeurs & les libraires, qui avaient contrevenu à ces ordonnances; il écrivait ſouvent, dans ces ſortes de cas: *j'entends que la preſſe ſoit libre;* & un libraire étranger lui ayant envoyé un jour une ſatyre contre lui, en manuſcrit, ſe feſant un mérite de la ſupprimer, Frédéric envoya chercher un libraire de Potzdam & lui fit préſent du manuſcrit, en diſant : *imprime cela; il y a un bon coup à faire.* Sur la fin de ſon règne, on ſentit le contraſte de cenſure intérieure & de liberté de librairie

étrangère, & on ordonna que tous les livres étrangers que les libraires mettraient en vente feraient examinés auparavant par le cenfeur. L'exécution de cette ordonnance était impoffible. Car comment deux ou trois cenfeurs auraient-ils pu lire 8 à 10 mille ouvrages nouveaux qui entrent annuellement en Pruffe ? & quelle patience n'auraient pas dû avoir les Pruffiens pour attendre le jugement & la permiffion de ces cenfeurs ? Frédéric n'était pas d'humeur à établir des chambres fyndicales, & les libraires, qui avaient prefque tous plufieurs lettres du Roi où il les foutenait contre les prohibitions, en difant, *j'entends que la preffe foit libre*, les libraires ne préfentaient pas un feul exemplaire étranger à la cenfure.

On trouve, je crois, l'explication de toutes ces contradictions dans le caractère de Frédéric, qui aimait à tout faire par lui-même, & qui fe plaifait, lorfque les chofes n'étaient pas de conféquence à fes yeux, tantôt à donner des ordonnances pour effrayer ceux qui étaient tentés de commettre des abus, tantôt à protéger ceux qui les commettaient pour arrêter les progrès de la tyrannie miniftérielle, & ne pas mettre des entraves à la feule branche de commerce à laquelle il voulait décidément laiffer une li-

berté entière. Cette liberté indéterminée de la presse, & le droit que Frédéric semblait se réserver par-là de décider arbitrairement dans ces sortes d'affaires, laissaient toujours les sujets dans une espèce de crainte; & cette crainte arrêtait en effet l'impression, ou fesait cacher le débit des ouvrages qu'on savait qu'il ne tolèreroit point publiquement: & il n'en voulait pas davantage.

De ce nombre étaient sur-tout ceux qui pouvaient offenser quelque puissance étrangère. Le gouvernement fit mettre en prison un libraire soupçonné d'avoir fait & vendu un ouvrage contre la cour de Russie. On voulait lui faire son procès. Frédéric se contenta de lui en avoir donné la peur, & il en fut quitte pour une légère amende.

Les ordonnances que Frédéric fit publier contre la liberté de la presse furent toujours sollicitées dans des instans où il paraissait quelques ouvrages de cette espèce; & c'était plutôt une satisfaction donnée aux cours intéressées, qu'une véritable loi dont il voulût exiger l'exécution. On fesait beaucoup de bruit, on saisissait quelques exemplaires pour la forme; mais il n'y avait point de libraire qui, quinze jours après, n'en vendît assez publiquement à tous ceux qui en voulaient avoir.

On a publié, dans des mémoires ramassés au hasard & sans critique, quelques ordres du Roi pour blâmer en apparence quelques ouvrages qu'il avait encouragés & qu'il excitait lui-même: mais le public, qui juge quelquefois d'après ces écrits, ne sait pas qu'ils n'étaient donnés que pour faire plaisir à quelques personnes dont Frédéric voulait ménager la sensibilité; il ne sait pas que les ouvrages qu'il semblait ainsi blâmer publiquement, étaient en même tems excités en secret; que ces ordres qui semblaient si sévères, n'ont jamais été suivis d'une défense réelle; qu'en les signifiant aux auteurs, on avait soin de leur en insinuer le motif, & qu'une signification de cette nature fut même accompagnée d'une bouteille de vin de Champagne que le Magistrat fit boire à l'auteur, pour lui faire mieux sentir les intentions du Roi, & pour répondre aux vives objections qu'il avait présentées à ce Prince.

Frédéric n'a pas été ou du moins n'a pas paru constant dans ses goûts pour la littérature. Il y avait longtems que Frédéric n'avait plus de gens de lettres français autour de lui : les tracasseries qu'il avait essuyées dans leur société, & l'ingratitude dont quelques-uns avaient payé ses bienfaits, lui avaient inspiré pour eux un

éloignement secret; & cet éloignement diminua bientôt son goût pour la littérature française & son estime pour les auteurs de cette nation. Peut-être aussi était-il un peu piqué que ses poésies n'eussent pas fait en France une fortune qui le payât assez des peines qu'il avait prises à les faire. Enfin, il affecta de moins estimer les Français. Les Allemands qui l'entouraient s'en apperçurent, & n'oublièrent rien pour le confirmer dans ces nouveaux sentimens.

FRÉDÉRIC avait eu à Paris un correspondant littéraire, nommé Thiriot, homme fort instruit, qu'on appellait *la mémoire de Voltaire*, parce qu'il était fort attaché à ce grand homme, & que sa mémoire était un répertoire de toutes les anecdotes, bons mots, vers & choses piquantes qui se disaient ou s'imprimaient dans le monde. Ce Thiriot, occupé près de trente ans à la correspondance du Roi de Prusse, serait mort de faim sans le secours de Voltaire. Il paraît par une lettre de Voltaire au Roi, de l'an 1773 (45), qu'après la mort de ce correspondant Frédéric n'en voulut point d'autre, & que les nouvelles littéraires de Paris ne l'amusaient plus. Il reçut encore pendant quelque tems celles que lui envoyait d'Alembert; mais on peut voir par une lettre qu'il lui écrivit après

une maladie, le cas qu'il en fesait (46). Il appelle quelques pièces nouvelles qu'il lui avait envoyées, *un mauvais fatras qui l'a dégoûté de la lecture.*

On était parvenu à le dégoûter des Français ; & on avait presque réussi à le tourner du côté des Allemands, comme on le voit par la même lettre. Il ne les avait jamais aimés ; & cela n'est pas étonnant, car de son tems la littérature allemande était encore au berceau, sur-tout pour la partie des belles-lettres ; & Voltaire avait mis l'Europe dans le goût de ce ton léger qu'il sut introduire dans tous les genres.

Lorsque Frédéric vit Wolf qu'il avait tant loué, il ne lui trouva point cette conversation aisée & brillante à laquelle l'avaient accoutumé ses autres amis, & encore moins ce ton de plaisanterie qu'il avait puisé chez les beaux-esprits français. Aussi se contenta-t-il de l'estimer sans l'admettre dans sa familiarité. Frédéric ne trouva guère plus de plaisir à la conversation de Gottsched. En effet, Gottsched était un grammairien profond & un érudit fort exact ; mais son style, plus pur que ceux de ses prédécesseurs, n'en était pas plus élégant, ni sa conversation plus agréable.

Frédéric affectait sur-tout de ne faire aucun

cas des juristes & des publicistes allemands, quoique les trois plus grands publicistes de l'Allemagne vécussent alors dans ses états; je veux dire : Ludwig, Schmaus & Moser. Mais Frédéric pouvait-il lire les longs & érudits traités, les éternelles compilations de ces savans? L'Allemagne n'avait pas encore Dohm, Pütter & tant d'autres, qui ont jetté un si grand ordre & tant de lumière sur le droit public d'Allemagne; & quand ils parurent, Frédéric avait contracté l'habitude de ne lire que des livres français.

» LA langue allemande, écrivait Frédéric, n'est qu'un jargon dépourvu d'agrément, que chacun manie selon son caprice. Ce sont des termes employés sans choix, les mots propres les plus expressifs négligés, & le sens des choses noyé dans des mers épisodiques. Cette langue à demi-barbare se divise en autant de dialectes différens que l'Allemagne contient de provinces. Chaque cercle se persuade que son patois est le meilleur; ce qu'on écrit en Souabe n'est pas intelligible à Hambourg; & le style d'Autriche paraît obscur en Saxe. Melpomène n'a été courtisée chez les Allemands que par des amans bourrus, les uns guindés sur des échasses, les autres rampans dans la boue, & qui tous, rebelles à ses loix, ne sachant ni intéresser ni toucher, ont été rejettés de ses autels. »

Il eſt certain que l'allemand était tel que le peint Frédéric, lorſqu'il monta ſur le trône; mais il écrivait ceci en 1780; l'allemand avait beaucoup changé dans cette période, c'eſt-à-dire, qu'il y a eu des gens qui ont écrit avec clarté, avec préciſion, avec élégance. Si les génies qui ont fait de tels efforts pour réformer l'allemand, n'ont pas réuſſi généralement, ce n'eſt pas leur faute; c'eſt celle de la nation, ou plutôt une ſuite de la conſtitution de l'Empire.

La plupart des Princes, ayant ſans ceſſe des affaires à démêler, ſoit avec l'Empereur, ſoit avec la diète, la chambre impériale ou le conſeil aulique, ont beſoin de gens inſtruits dans le droit public. Il arrive delà qu'ils ſont obligés d'entretenir dans leurs états des ſavans dans cette partie. De cette manière, la ſcience du droit public eſt devenue dans une grande partie de l'Allemagne la ſcience la plus conſidérée & la plus lucrative; & les ſavans qui s'y appliquent ne ſont pas à portée, par la nature de leurs études & des ſujets qu'ils traitent, de répandre beaucoup d'élégance & de perfection dans leur langue. Delà le peu d'encouragement pour l'éloquence & la poéſie; delà la différence ſenſible qui ſe trouve entre le nord & le midi de l'Allemagne pour la culture & les progrès des belles-lettres.

Il n'eſt donc pas étonnant que Leſſing, qui s'eſt formé ſur les Français & qui a tant injurié les Français, que Mendelſohn, que Wieland, Weiſſe, Engel, Ramler, Geſner, Zolikofer, Sulzer, Kant, Garve, Wezel, Bürger, Claudius & autres aient ſi peu influé ſur la langue en général. Il n'eſt pas étonnant que ſi peu d'Allemands aient ſuivi & parcouru la même carrière que ces grands écrivains. Pluſieurs de ces auteurs languiſſent ou ont langui dans l'obſcurité d'un collège ſubalterne, & ont eu à peine de quoi fournir aux beſoins les plus preſſans, tandis que la fortune & la conſidération, ſuivent, du moins dans le cercle qu'ils habitent, des juriſtes qui ne ſont ſouvent que très-médiocrement inſtruits. Frédéric lui-même, qui a écrit ſur les défauts de la langue allemande, a contribué plus qu'aucun autre à retarder ſes progrès, par le mépris qu'il a fait de ceux qui la cultivaient avec ſuccès. Sous ſon règne, jamais Ramler, Engel, Mendelſohn, Garve, Kant, n'ont pu être admis à l'académie de Berlin, tandis qu'il y admettait ſouvent des Français qui étaient bien éloignés du mérite de ces célèbres Allemands (47). Frédéric-Guillaume II a réparé cette faute; tous les gens de lettres allemands, dont le mérite était connu, ont été honorés à ſon avènement au trône, d'une

place à ſon académie ; & M. le Comte de Hertzberg en a été nommé curateur.

C'EST au Comte de Hertzberg, miniſtre d'état, que l'Allemagne doit ſur-tout le cas que Frédéric ſembla faire, ſur la fin de ſa vie, des auteurs allemands & de leur langue. Ce ſage miniſtre, dont la réputation eſt auſſi bien établie dans le monde politique que dans le monde littéraire, ſe trouvant à Breslau en 1779 pendant les négociations de la paix de Teſchen, ſoutint l'honneur de la langue de ſa nation dans des converſations familières qu'il eut avec Frédéric. Le Roi prétendait que Tacite ne pouvait être traduit en allemand. M. de Hertzberg lui envoya la traduction allemande de quelques morceaux de Tacite, & le Roi lui répondit : *Voilà du bon allemand, & un des meilleurs morceaux que j'aie lu.* Le miniſtre patriote ne s'en tint pas là. Quelque tems après, étant à Sans-Souci, il fit lire quelques livres allemands au Roi, qui s'en moqua (48). C'eſt à cette occaſion que Frédéric publia une diſſertation *ſur la littérature allemande, les défauts qu'on peut lui reprocher, les cauſes de ces défauts & les moyens de les corriger.*

M. de Hertzberg, qui eſt ſans doute un excellent juge dans cette partie, ne put s'empêcher, malgré tout ſon patriotiſme & ſon en-

thousiasme pour sa langue, d'avouer que *les remarques du Roi étaient aussi judicieuses que savantes ; que cet imprimé, petit, mais riche en observations, avait été applaudi de la saine partie de la nation allemande* (49). Il écrivit à Frédéric après avoir lu son ouvrage, » je prévois que les Allemands sensés & non prévenus seront enchantés de voir qu'un Roi, qui a porté la gloire de sa nation au plus haut degré, par son règne, par l'épée & par la plume, mais qui a passé jusqu'ici pour n'avoir pas fait grand cas de la langue allemande, est pourtant celui qui en approfondit le mieux le fort & le faible, & donne *les meilleures règles pour la perfectionner.* » Un des moyens que Frédéric proposait pour perfectionner la langue allemande, c'était d'ajouter des voyelles aux mots qui finissent par des consonnes. » Les voyelles, dit-il, plaisent aux oreilles; trop de consonnes rapprochées les choquent, parce qu'elles coûtent à prononcer, & n'ont rien de sonore. Nons avons de plus, quantité de verbes auxiliaires & actifs dont les dernières syllabes sont sourdes & désagréables, comme *sagen*, *geben*, *nehmen :* mettez un *a* au bout de ces terminaisons, & faites-en *sagena*, *gebena*, *nehmena*, & ces sons flatteront l'oreille. » Un autre moyen que propose Fré-

déric, c'eſt de traduire Tacite & quelques autres, dont le *ſtile ſententieux*, dit-il, obligera ceux qui les traduiront, à fuir les termes oiſeux & les paroles inutiles (50).

FRÉDÉRIC cite dans cet ouvrage ce paſſage du profeſſeur Heineccius dans une épître dédicatoire à une Reine : *Ihro Majeſtæt glænzen wie ein Karſunkel am Finger der jetzigen Zeit ;* c'eſt-à-dire, » Votre Majeſté brille comme une eſcarboucle au doigt du tems préſent : » & cet autre d'un poète qui diſait à ſon protecteur : *Schieſs, groſer Gœnner, ſchieſs deine Strahlen, armdick auf deinen Knecht hernieder ;* c'eſt-à-dire, » Répands, grand protecteur, répands tes rayons, gros comme le bras, ſur ton ſerviteur. » Mais il n'y a plus perſonne maintenant qui oſât en Allemagne faire imprimer des paſſages de cette nature, ou ſi la choſe arrivait, les journaliſtes les feraient bientôt repentir d'être reſtés en arrière de leur ſiècle. Il faut avouer auſſi que Frédéric vit quelquefois, même ſur la fin de ſa vie, des gens bien propres à lui faire croire que les ſavans de ſa nation n'avaient pas encore entièrement ſecoué cette pouſſière de pédanterie, dont ils étaient couverts au commencement de ſon règne. Dans ſes voyages de Siléſie, il s'était ſouvent amuſé aux dépends du recteur du

collège de Breslau, nommé Arletius, qu'il fesait appeller pour se divertir. Cet homme, qui est un répertoire vivant de titres, de livres rares, d'éditions, de dates, de faits & de noms de l'histoire ancienne & moderne, n'a d'ailleurs ni goût, ni connaissance du monde. La première fois que Frédéric le fit venir, il lui cita quelques noms de l'histoire obscure des anciens Slaves & Bohémiens; le Roi ayant avoué qu'il ne les connaissait pas, » cela m'étonne, répondit le savant, car Votre Majesté a pourtant écrit les mémoires de Brandebourg. » C'est une grande faute, disait-il une autre fois au Roi, que depuis le commencement du règne de Votre Majesté on ne mette plus sur les monnaies D. G. (dei gratia) : le Roi lui répondit, que ces deux lettres ne se trouvaient pas non plus sur les monnaies des anciens empereurs. Je le crois bien, répliqua Arletius, *tous ces empereurs-là étaient des payens.* Il soutenait aussi que le grec devait être l'étude principale des jeunes princes, & il était très-surpris qu'on la négligeât (51).

IL s'agissait de détruire peu à peu les préjugés que les gens de cette espèce avaient fait naître dans l'esprit du Roi, & on lui fit voir des gens de lettres allemands, que l'on crut moins pédans. Il vit Garve, savant de Breslau, qui,

qui, après Mendelſohn, paſſe pour un des plus grands philoſophes de l'Allemagne (52). A Berlin, on lui fit voir Nicolaï, libraire & auteur, qui a fait un joli roman, qui fait faire un journal ſous le titre de *Bibliothèque allemande*, où les Français ſont ſouvent maltraités, & qui a écrit des voyages qui ne ſont pas dans le ſtyle de Tacite; Meierotto, recteur d'un collège de Berlin, auteur de quelques bons livres élémentaires, & ſur la fin de ſa vie, Gleim, poète agréable.

LES Italiens qui étaient auprès du Roi favoriſaient les vues des Allemands, & on ne ceſſait de parler des progrès de la littérature allemande & de la décadence des lettres en France. *A force de répéter une choſe*, diſait Voltaire, *fût-elle fauſſe, on parvient à la faire croire.* Frédéric crut donc, ou feignit de croire, que les Français n'écrivaient plus que des fadaiſes, & qu'il n'y avait plus que les Allemands & les Anglais qui euſſent le ſens commun. C'eſt dans ce tems-là qu'il écrivit à d'Alembert : *Si je pouvais rajeunir, je ferais divorce avec les Français, pour me ranger du côté des Anglais & des Allemands.* Toutes les choſes étaient préparées, lorſqu'un Italien que les favoris du Roi avaient fait venir à Berlin, pour être aggrégé à l'académie, crut pouvoir frapper le dernier coup.

CET homme, l'abbé Denina, connu par un ouvrage italien ſur *les révolutions d'Italie*, que l'on dit être d'un ſavant prélat de ce pays, qui l'a fait publier ſous le nom de l'abbé ; cet homme, piqué contre les Français de ce que Voltaire l'avait autrefois traité de pédant dans *L'homme aux quarante écus* (53), de ce que les Français n'avaient pas parlé aſſez tôt de ſes ouvrages & que ſa réputation n'égalait pas celle de Raynal (54), exhala ſa haine dans un diſcours qui ſerait vraiment injurieux contre cette nation, ſi la partialité la plus outrée n'en avait évidemment inſpiré toutes les lignes. L'article *Eſpagne* de la nouvelle Encyclopédie par ordre de matières, fut le prétexte de cette ſingulière production (55). M. Maſſon de Morvilliers, auteur de cet article, avait dit : *Que doit-on à l'Eſpagne ? Et depuis deux ſiècles, depuis quatre, depuis dix, qu'a-t-elle fait pour l'Europe ?* L'abbé italien crut faire une réponſe à cette queſtion, dans un diſcours qu'il lut le 26 janvier 1786, dans une ſéance publique de l'académie (56). Le bon abbé prétend qu'on pourrait demander au contraire, qu'a *fait la France pour le genre humain depuis qu'elle exiſte ?* & c'eſt à peu près ſur cette belle thèſe que roule ſon éloquent diſcours. La manière dont il la

prouve eſt encore plus ridicule que la thèſe même. Il prétend que la France le cède beaucoup à l'Eſpagne dans la théologie, parce que *les Eſpagnols furent les inventeurs de la théologie ſcholaſtique;* il prétend que *l'inquiſition eſpagnole a contracté en Provence & en Languedoc la férocité qu'on lui reproche*, & il compare les lettres de cachet aux *Aûto-da-fé.* Il étale avec emphaſe les ſervices que l'Eſpagne a rendus à l'univers, *en établiſſant les ordres religieux;* & il ſe moque cruellement de la France, de ce qu'elle n'a fondé que les chartreux. Selon lui, l'Europe doit beaucoup à l'Eſpagne, parce que Ferdinand le Catholique *établit le ſyſtême de milice permanente.* Il inſinue que Monteſquieu s'eſt formé ſur les ouvrages des révérends pères *Suarez*, *Vaſquez*, &c.; que ſans les ouvrages d'un certain Eſpagnol, nommé *Couvarruvias*, les Français n'auraient jamais eu l'*eſprit des loix*; & il trouve plus d'érudition dans les actes des conciles d'Eſpagne que dans les ouvrages des immortels Pithous. Nous devons, dit-il, la médecine à l'Eſpagne; car la médecine vient des Arabes, & les Arabes ont habité l'Eſpagne. Il oublie que les Eſpagnols nous ont apporté les maladies vénériennes, pour nous exciter à la reconnaiſſance, de ce qu'ils ont les premiers

découvert l'efficacité du mercure dans cette maladie. Il dit que les Espagnols sont les restaurateurs de l'anatomie, & ne songe pas que sous le règne de Charles V l'université de Salamanque délibérait *si l'on pouvait disséquer des cadavres sans blesser sa conscience*, & que l'inquisition voulut faire brûler le Flamand Vesale, parce qu'il en avait disséqué. Il suffit qu'un savant ait fait un voyage en Espagne avant que de publier un ouvrage ou de faire une découverte ; c'est une preuve suffisante pour notre abbé : l'ouvrage ou la découverte ont été puisés chez les Espagnols. A l'entendre, Descartes a pris toutes ses idées chez les Espagnols ; c'est à eux que nous devons la musique, la peinture, l'architecture, la sculpture, la poésie, l'histoire, les romans & jusqu'au jeu de l'hombre. Il prétend que les premiers Troubadours étaient Espagnols, parce qu'ils fleurirent en Provence ; que les Espagnols ont trois ou quatre bons poëmes épiques, & que les Français n'en ont pas un. Il assure que l'art poétique de Boileau n'est qu'un recueil rimé ; la Henriade, le lutrin, &c. des ouvrages détestables, en comparaison de ces trois ou quatre poëmes espagnols qu'il ne nomme pas, & que personne ne saurait deviner. Selon lui, les Français n'auraient jamais eu les

Horaces, *Cinna*, *Rodogune*, *Polieucte*, *Iphigénie*, *Athalie*, *Zaïre*, *Mahomet*, *le Miſantrope*, *le Tartufe*, *l'Avare*, en un mot pas même le *mariage de Figaro*, ſans *le feſtin de Pierre*, *Jodelet & Don Japhet d'Arménie.*

VOILA une eſquiſſe des paradoxes littéraires dont ce diſcours eſt rempli. L'abbé dit dans un avertiſſement, que Frédéric était du même avis; & dans une épître dédicatoire à M. de Hertzberg, il annonce qu'il ſe propoſe par-là *d'empêcher que les Français ne prétendent au droit excluſif d'influer ſur les études, les ouvrages, les goûts de toutes les autres nations.*

QUELQUES perſonnes de mérite, telles que le Duc de Brunſwic, le Comte de Mirabeau & d'autres qui étaient à cette ſéance, ne purent retenir leur indignation; & les ſarcaſmes roulaient dans toute la ſalle. On s'imagine bien qu'un diſcours de cette eſpèce n'eſt pas reſté ſans critique. Il a été livré au ridicule, par les Allemands même qui n'aiment pas la littérature françaiſe. L'abbé Denina, ne ſachant que répondre à ſes adverſaires, leur dit des injures dans une brochure intitulée : *Lettres critiques*, &c. Cet ouvrage, que ſes amis voudraient bien qu'il n'eût pas fait, ferma la bouche à tous ſes adverſaires; car aucun d'eux ne crut qu'il était

décent d'y répondre ; & la plupart de ceux qui étaient nommés dans ces lettres ou auxquelles elles étaient adreſſées, s'empreſſèrent de les déſavouer (57).

DENINA était membre de l'académie de Berlin ; & l'abbé Raynal, qui paſſa près de deux ans à Berlin, & qui s'y ſerait fixé ſi le Roi eût fait mine de le deſirer dans ſon académie, ne fut point invité à reſter (58) : tant il y avait de différence entre le Frédéric de 1750 & le Frédéric de 1784. Cette brochure d'un membre de l'académie de Berlin ne fit pas honneur à cette ſociété ; ceux d'entre les confrères de l'abbé qui avaient le plus de bon ſens & de lumières, le blâmèrent hautement.

TANDIS que les Italiens & quelques Allemands travaillaient à dégoûter entièrement Frédéric de la littérature françaiſe, ce qu'il y avait encore de Français à l'académie crurent avoir trouvé une excellente occaſion de renverſer tous les argumens de leurs adverſaires de la manière la plus victorieuſe, & de parer le coup que l'on voulait porter à la littérature françaiſe.

L'ACADÉMIE avait propoſé un prix ſur l'univerſalité de la langue françaiſe, & parmi les mémoires envoyés les membres français en trouvèrent un qui leur parut un chef-d'œuvre d'é-

rudition & de goût. Dans les circonſtances où ils ſe trouvaient, ils ne purent cacher le plaiſir qu'ils éprouvaient de pouvoir enfin venger leur nation des injures que l'on ne ceſſait de lancer contre elle, & de triompher de la cabale qui voulait anéantir ſa littérature en Pruſſe. Ils parlèrent donc avec enthouſiaſme de ce mémoire. Leurs diſcours firent naître la curioſité, & la curioſité l'impatience. On ne pouvait attendre le jour où le mémoire devait être couronné & lu; on pria les académiciens d'en faire des lectures particulières; ils ſe prêtèrent aux deſirs de quelques perſonnes de diſtinction, & bientôt le mémoire fut connu de tous-ceux qui ſe piquaient à Berlin de littérature françaiſe. Les eſprits étaient animés par le deſir de ſoutenir la littérature françaiſe, & ce mémoire était plein de ces tournures extraordinaires qui paraiſſent charmantes à bien des gens, parce qu'elles ſont nouvelles, de ces bluettes à la mode formées par de jolies antithèſes de mots, qui flattent à la première lecture, & dont on ne s'aviſe pas toujours de chercher le ſens, ſur-tout lorſqu'on eſt prévenu par des gens que l'on croit bons juges. Enfin ce mémoire fut célébré par-tout comme un chef-d'œuvre admirable. On cherchait avec effort quel pouvait être l'homme ex-

traordinaire qui l'avait pu produire, & les académiciens français disaient hautement que nul homme connu en France, pas même l'immortel Buffon, le meilleur écrivain que cette nation ait jamais eu, n'était capable de cet effort de génie.

CEPENDANT les Allemands opposèrent à ce mémoire un mémoire allemand qu'ils prétendaient beaucoup meilleur que le français; & comme le Roi ne lisait point d'allemand, on en fit un extrait pour lui être présenté. Les membres français ne savaient point l'allemand; les membres allemands savaient le français : il était difficile d'en venir à un jugement unanime. On termina les contestations en convenant que l'on partagerait le prix. Enfin le jour de la distribution des prix arriva; on ouvrit les billets, & celui du mémoire français offrit à l'assemblée impatientée le nom du Comte de Rivarol.

MALHEUREUSEMENT le public ne jugea pas de ce mémoire, comme en avaient jugé les académiciens français de Berlin. Il fut critiqué à Paris, il le fut à Berlin, & on lui reprocha presque par-tout une affectation de phrases & d'expressions, qui n'offraient pas toujours un sens bien clair; on trouva son plan mal conçu, & ses preuves insuffisantes & superficielles (59):

de ſorte que loin de produire l'effet que s'en étaient promis les Français, il ſembla propre, au contraire, à confirmer le Roi dans les ſentimens que les Allemands & les Italiens voulaient lui inſpirer. Par malheur encore le Comte de Rivarol, qui ne connaiſſait peut-être pas la ſituation de ſes juges, ne ménagea point la littérature italienne dans ſon mémoire : l'abbé Denina en fut irrité; & c'eſt peut-être ce qui acheva de le déterminer à faire le mémoire paradoxal dont nous avons parlé, qui eſt poſtérieur à ce jugement.

TELS ſont les efforts que l'on fit pour dégoûter Frédéric des Français, auxquels il doit une partie de ſa gloire. En effet, ſans la langue françaiſe, ſans les chef-d'œuvres de cette nation, ſans les leçons de Voltaire, ſans le commerce intime & familier des gens de lettres français, ſans les louanges qu'on lui a prodiguées dans les ouvrages français qui volent d'un pôle à l'autre, Frédéric n'aurait guère été connu dans le monde que comme un conquérant heureux, dont la plus grande partie de l'hiſtoire aurait été écrite en traits de ſang. Sa gloire littéraire, s'il en eût acquis une dans ſa langue, aurait expiré triſtement, comme celle de la plupart des Allemands de ſon tems, ſur les bords

de l'Oder ou du Rhin; l'Europe ne le connaîtrait pas comme un poète agréable, comme un hiftorien élégant, comme un philofophe aimable; ou du moins fes ouvrages ne feraient pas lus comme ils le font, dans tous les pays où il y a de la littérature & du goût. Voilà furement ce que Frédéric fentit dès qu'il forma le projet de fe faire un nom; voilà ce qui lui fit rechercher avec tant d'ardeur les hommes célèbres qui pouvaient graver fon nom au temple de mémoire.

FRÉDÉRIC eut tort fur la fin de fes jours, de paraître dédaigner les productions littéraires d'une nation qui avait encore un Raynal, un Buffon, un Marmontel, un de l'Isle, un Diderot, un Necker. Si ce fut faibleffe, il faut s'en prendre à fon âge qui influait fur fon jugement : fi ce fut politique, comme quelques-uns l'ont prétendu, il fe trompa; fa gloire n'avait pas befoin de contrafte. Ceux qui ont conduit fa vieilleffe à ce changement ont fatisfait peut-être leur jaloufie contre la nation françaife; ils ont été féduits par les lueurs d'un patriotifme mal entendu : l'évènement prouvera s'ils ont vraiment travaillé pour la gloire du fouverain & de la patrie. Élifabeth, digne fille de Pierre I, crut que Voltaire était plus que tout autre pro-

pre à faire connaître dans l'univers tout le mérite du fondateur de la Russie ; & quoique cet illustre écrivain ne s'en soit peut-être pas acquitté au gré de cette princesse, Catherine II se fit gloire d'être son amie, & fut flattée des éloges qu'il fit de ses grandes qualités.

Il paraît difficile sans doute de porter un jugement sur les ouvrages de Frédéric. Voltaire a débité qu'il les avait corrigés; d'autres se sont vantés après sa mort, de lui avoir fourni les matériaux de son histoire : si on lui ôte les matériaux & le style, que lui restera-t-il ? Disons-le, des matériaux rassemblés par un étudiant d'université, ou les corrections d'un homme habile, ne suffisent point pour faire un bon ouvrage. A des extraits secs, décharnés & confus, il faut donner de la consistance, des couleurs, de l'ordre; il faut dessiner un plan, en proportionner les parties, les étendre, leur donner des formes agréables, les lier, les rendre propres à former un tout. Voilà l'ouvrage de Frédéric. Quant au style, ce qui est mauvais ne se corrige point. Un bon ouvrage doit être fait d'un seul jet, & il n'y a que le génie qui puisse le faire ainsi : l'ouvrier peut, lorsqu'il sort du moule, y trouver quelques parties à polir, quelques légers défauts à corriger; mais c'est à

l'artiste que l'on doit le chef-d'œuvre. Si une statue n'a point de grâces, si elle n'a point de proportion, quel est le Phydias qui pourra la corriger, au point d'en faire un chef-d'œuvre? Il faut la briser & en faire une autre. Et s'il n'y a que quelques défauts aux parties accessoires, celui qui les corrige peut-il s'attribuer la gloire de l'ouvrage ? *Les Mémoires de Brandebourg* tiendront toujours un rang distingué parmi les bons ouvrages historiques; on aime à y voir un Roi se dépouiller de sa qualité, pour se revêtir de celle d'historien, & parler de sa maison & de ses ancêtres avec une noblesse, une modestie, une sagesse, où l'on voit toujours le philosophe sans jamais appercevoir l'homme. *L'Art de la guerre* est un poème, où l'on trouve, je ne dis pas des vers, mais des tirades entières que Voltaire n'aurait pas désavouées, & qu'il n'aurait jamais pu, par ses corrections, porter au point de perfection où elles sont, si elles eussent été composées par un génie médiocre. Ces deux morceaux & son *Anti-Machiavel* auraient suffi pour immortaliser un Français, & ils sont l'ouvrage d'un Allemand & d'un Roi. Les *éloges* qu'il fit de quelques-uns de ses amis, font honneur à son cœur; & quoique puissent dire ses détracteurs, ils ne pourront nous em-

pêcher de les regarder comme des hommages publics, rendus par un Roi à l'amitié & à la reconnaiſſance; & c'eſt beaucoup que cela. Quelques-unes de ces épîtres familières ne dépareraient point les œuvres de la Fare & de Chaulieu; & il a écrit à la Comteſſe de Camas, à d'Alembert, & à pluſieurs autres, des lettres où l'on trouve autant de naïveté, de facilité & de grâces que dans pluſieurs de celles de Madame Deshoulières, ſans y trouver ces détails fades & ennuyans, qui rebutent ſi ſouvent dans cette dernière. Et quel eſt le Français qui écrivit, comme lui, ſur l'art militaire ? La plaiſanterie eſt le ſeul genre où Frédéric n'ait pas toujours réuſſi. Ce genre le plus difficile de tous peut-être, & que la nature ſemble avoir particulièrement affecté aux Français, ne peut, je crois, jamais être bien ſaiſi dans une langue étrangère. Il n'en eſt point qui exige une connaiſſance plus parfaite des tours, des expreſſions, des alluſions, des métaphores, & l'habitude de ce *je ne ſais quoi*, qui échappe preſque toujours à des étrangers, quelqu'étude qu'ils aient pu faire d'une langue. Son conte intitulé le *Miracle manqué*, n'a pas aſſurément la naïveté & les grâces de la Fontaine. En 1753, il voulut plaiſanter le public & les gazetiers par trois lettres en

prose qu'on ne lit pas sans plaisir, parce qu'il est plus aisé de plaisanter en prose qu'en vers. C'est au sujet de ces lettres que Voltaire écrivit dans un moment d'humeur :

Second Julien, grand Frédéric,
Vous fait pour éclairer & gouverner le monde,
Vous écrivez donc au public ;
Prenez garde qu'il ne réponde.

En effet, il était singulier que Frédéric, après avoir fait ces lettres & un poème héroï-comique sur la Pologne, dont quelques gens de lettres ont vu des morceaux piquans, & qu'on doit trouver dans ses œuvres posthumes, si on ne les supprime pas; il est singulier, dis-je, que Frédéric ait fait, au sujet de la brochure de Voltaire contre Maupertuis, le ridicule éclat dont nous avons parlé (60). Personne n'aimait plus que lui à faire des satyres, & Voltaire lui-même n'a pas été épargné. On sait que cet homme célèbre avait osé faire une déclaration d'amour à une sœur du Roi dans le joli madrigal que voici :

Souvent un air de vérité
Se mêle au plus grossier mensonge :
Cette nuit, dans l'erreur d'un songe,
Au rang des rois j'étais monté.
Je vous aimais alors, & j'osais vous le dire.
Les dieux à mon réveil, ne m'ont pas tout ôté;
Je n'ai perdu que mon empire.

FRÉDÉRIC fit la réponſe ſuivante au nom de la Princeſſe :

On remarque pour l'ordinaire,
Qu'un ſonge eſt analogue à notre caractère ;
Un héros peut rêver qu'il a paſſé le Rhin,
Un marchand qu'il a fait fortune,
Un chien qu'il aboie à la lune.
Mais que Voltaire en Pruſſe, à l'aide d'un menſonge,
S'imagine être roi, pour faire le faquin,
Ma foi, c'eſt abuſer du ſonge ?

IL fit ſur Candide d'autres vers que nous rapporterons auſſi, parce qu'ils ſont peu connus.

Candide eſt un petit vaurien,
Qui n'a ni pudeur ni cervelle;
A ces traits on le connaît bien
Frère cadet de la pucelle.
Leur vieux papa pour rajeunir
Donnerait une belle ſomme;
Sa jeuneſſe va revenir,
Il fait des œuvres de jeune homme.
Tout n'eſt pas bien : liſez l'écrit,
La preuve en eſt à chaque page ;
Vous verrez même en cet ouvrage
Que tout eſt mal, comme il le dit.

ON connaît pareillement les vers ſatyriques qu'il fit contre la nation françaiſe & Louis XV, qui la gouvernait alors. Ils ont été imprimés dans les mémoires pour ſervir à la vie de Vol-

taire; & nous nous diſpenſerons de les rapporter ici, ainſi que la réponſe plus mordante encore que lui fit faire le Duc de Choiſeul.

On a reproché à Frédéric II de mettre quelquefois les bons poëtes à contribution, & de copier ſans façon des hémiſtiches de Boileau, de Rouſſeau, de Voltaire & de quelques autres. Il faut avouer qu'on ne ſaurait tout-à-fait le diſculper de ce reproche. On a publié après ſa mort une pièce de vers qu'il avait compoſée depuis quelques années ſeulement. Elle annonce le couchant du poëte, & fait oublier l'élève de Voltaire (61). Ces vers n'ont ſurement été corrigés par perſonne; car aucun de ceux qui étaient autour de lui dans ce tems-là, n'étaient capables de corriger des vers français. S'ils n'euſſent pas été compoſés dans un âge ſi avancé, ils pourraient nous faire juger de ſon vrai talent poétique. Il y a apparence qu'on en trouvera pluſieurs dans ſes œuvres poſthumes, où le poëte paraîtra vraiment tel qu'il était.

Nous aurions encore beaucoup de choſes à dire ſur ſa vie privée; nous pourrions parler de ſa mémoire prodigieuſe, de ſon amour pour la ſolitude, pour les jardins, de ſon goût pour les fruits, de ſon attachement pour les animaux qui ſont le ſymbole de la fidélité, de ſa familiarité

liarité avec ceux qu'il voyait ordinairement & avec ſes domeſtiques : mais nous avons rejetté à la fin de ce volume un grand nombre d'anecdotes qui ſuppléeront à ce que nous ne diſons pas ici ; ces faits peignent mieux que les raiſonnemens. Paſſons aux détails de ſa maladie & de ſa mort.

DEPUIS quelques années le Roi était fort infirme ; la goutte le tourmentait, il avait de fréquentes indigeſtions, & ſes forces diminuaient de jour en jour. Cependant juſqu'en 1786 où il mourut, jamais ces infirmités ne l'avaient empêché de faire ſes revues comme à ſon ordinaire, & de parcourir pour cela les différentes provinces de ſes états. On l'a vu faire une revue avec un abcès qui portait ſur la ſelle & qui approchait de ſa maturité, & courir au galop dans tous les rangs, comme s'il n'eût ſenti aucune douleur.

EN 1785, il alla au mois d'août en Siléſie, pour y faire la revue; il feſait un très-mauvais tems ; & le 24 il y eut une pluie continuelle que le Roi reçut ſur le corps, pendant quatre ou cinq heures, ſans vouloir ſeulement ſe couvrir d'un manteau. Quand il revint, tous ſes habits étaient trempés juſqu'à la chemiſe, & l'on verſa l'eau de ſes bottes, comme d'un vaſe.

Ce voyage fit beaucoup de tort à sa santé. A son retour à Potzdam la fièvre le prit, & pour la première fois il manqua d'assister aux manœuvres de Potzdam. Il chargea le général de Rohdich de faire la revue des régimens étrangers, & le Prince-royal, actuellément régnant, de commander les manœuvres : mais sa maladie ne l'empêcha pas de faire lui-même la disposition de ces manœuvres pour les trois jours qu'elles durent; & il donna toujours le mot en présence de ses généraux & des étrangers de distinction qui se trouvaient à Potzdam.

VERS la fin de l'automne, la fièvre le quitta, une toux violente y succéda; & la goutte qui l'attaquait ordinairement dans cette saison, ne parut point cette année. La toux augmentait toujours & l'empêchait de dormir régulièrement. Cet état qui l'affaiblit beaucoup, n'influa point du tout sur son activité dans les affaires; il ne discontinua pas un seul jour de lire toutes les dépêches de ses ministres étrangers, les rapports des différens chefs de ses départemens, & la quantité immense de lettres & requêtes des particuliers qu'il recevait continuellement. Tous les matins à 4 ou 5 heures, il fesait entrer, à son ordinaire, les trois secrétaires du cabinet l'un après l'autre, & leur dictait les réponses à

tous ces papiers, depuis la dépêche la plus importante jusqu'à la lettre la plus inconsidérée & la demande la plus futile du dernier de ses sujets. Ce travail durait ordinairement jusqu'à 7 ou 8 heures. C'est dans ce tems qu'un de ses secrétaires du cabinet tomba un matin mort à ses pieds en lui présentant un papier : Frédéric, qui se sentait si près de la tombe, ne parut point affecté de cet accident; il dit froidement : *Qu'on ôte le corps*; fit venir un autre secrétaire, & continua son travail. Après ce travail, entrait le général Rohdich, commandant de Potzdam, puis ses aides de camp; & il leur donnait ses ordres pour la garnison. Ce n'est qu'après avoir expédié ainsi toutes ses affaires qu'il voyait un chirurgien, & quelquefois un médecin pour les consulter sur sa maladie. Vers les 11 heures, il fesait appeller quelques-unes des personnes qu'il avait toujours à Potzdam, ou qu'il fesait venir de Berlin pour lui tenir compagnie, & il s'entretenait avec eux jusqu'à midi. Après cela il dînait seul; & après dîné il signait toutes les lettres ou autres réponses qu'il avait dictées le matin. A 5 heures, il fesait rappeller quelques personnes de sa société & s'entretenait avec elles jusqu'à 8 heures. Après cela il se retirait & passait le reste de la soirée à se faire lire quelques

auteurs anciens ; & quelquefois aussi, lorsque les lettres qu'il recevait étaient en trop grande quantité, il en lisait quelques-unes avant que de se mettre au lit. Telles furent ses occupations jusqu'à la veille de sa mort.

DEPUIS plusieurs années il suait beaucoup pendant toutes les nuits, & il regardait cette sueur comme une des choses qui contribuait le plus à conserver sa santé. Au mois de décembre, cette sueur commença à diminuer sensiblement, & cessa même enfin tout-à-fait. Le Roi qui se piquait de connaître son tempérament, & qui mesurait sa santé sur la quantité de sueur qu'il rendait pendant la nuit, commença à douter lui-même de sa guérison. Il y a déjà plus de dix ans que Muzel, son médecin, avait dit que dès que la sueur s'arrêterait, le Roi serait dans le plus grand danger. Aussi Frédéric disait souvent : *Si ma sueur pouvait revenir !* Tout l'art des médecins ne put la rappeller ; ce qui le confirma de plus en plus dans la mauvaise opinion qu'il avait conçue depuis longtems de leur science.

Il survint une oppression qui alla toujours en augmentant, & il ne se rendit point à Berlin pendant le carnaval, comme il l'avait toujours fait. Cet état dura tout l'hiver, & on croyait

que le printems contribuerait plus que tous les remèdes à lui rendre la ſanté. Il comptait lui-même ſur ce changement, & attendait la belle ſaiſon. Aux premiers beaux jours du mois d'avril, il ſe feſait mettre un fauteuil ſur l'eſcalier (*l'eſcalier verd*), & y paſſait une partie de l'après-midi au ſoleil. Lorſque le tems fut entièrement au beau, il prit la réſolution de ſe faire tranſporter à Sans-Souci. Le 15 de ce mois, à 6 heures du matin, il monta en voiture, fit une promenade de quelques lieues, & ſe rendit le ſoir à Sans-Souci. Ce petit voyage lui fit du bien; il ſe trouva beaucoup mieux.

Cet état ne fut pas de longue durée; l'oppreſſion augmenta, les forces diminuèrent toujours, & il ne parlait plus qu'avec beaucoup de peine. Il ne put aſſiſter aux revues ordinaires du 17 au 18 mai; cependant il eſpérait encore pouvoir aller faire celles de Siléſie. Pluſieurs fois, il eſſaya de monter à cheval pour aller à la parade de Potzdam; mais il ſentait que les forces lui manquaient, & il retournait après avoir fait quelques pas. Il avança cependant une fois juſqu'au château-neuf de Potzdam, pour voir les vignes qu'il y avait fait planter l'année précédente. Une autrefois il vint juſqu'à la porte de la ville; mais la pouſſière qui s'éle-

vait du chemin & des bâtimens que l'on conſtruiſait, l'incommoda au point qu'il prit le parti de tourner bride. Pour éviter ce dernier inconvénient, il ordonnait que l'on jettât deux fois par jour de l'eau dans toutes les rues de Potzdam. Cependant le tems ſe refroidit & ſon état empira.

DANS ces circonſtances, le Roi ne ſe ménageait point aſſez ſur la nourriture; il aimait les fruits & la pâtiſſerie, & en mangeait ſouvent. Un jour qu'il ſe trouvait un peu mieux, il voulut manger un ragoût italien nommé *pollenta*, fait avec de la farine de bled de Turquie, du parmeſan & de l'huile. Un tel ragoût pouvait incommoder un homme en bonne ſanté; le Roi s'en trouva très-mal; il lui prit une colique violente qui penſa lui coûter la vie.

ENFIN, il fut attaqué de l'hydropiſie. Bientôt il ne lui fut plus poſſible de ſe coucher ſur un lit. Il reſtait jour & nuit dans un fauteuil à reſſorts que l'on tournait à ſa volonté. Peu à peu ſes jambes enflèrent & ſe roidirent au point qu'il ne pouvait plus les remuer. L'enflure monta toujours. L'appétit était bon, mais le ſommeil très-irrégulier. Quelquefois il s'endormait en mangeant & en buvant. Un jour ayant appellé ſon coureur pour lui donner un verre d'eau, celui-ci le ſouleva de ſon bras gauche

pour le mettre dans une attitude propre à lui porter le verre à la bouche; mais au moment où ses lèvres en approchaient, le Roi s'endormit; & le coureur, qui n'osait pas le reposer sur son fauteuil, le soutint ainsi pendant deux heures. A la fin il s'éveilla & demanda s'il avait bien dormi un quart-d'heure.

ENVIRON un mois avant sa mort, l'enflure de ses pieds lui causa une douleur violente. Il demanda un chirurgien, & lui ordonna de faire des incisions dans la peau des jambes, croyant par-là diminuer la douleur. Le chirurgien refusa, parce qu'il croyait que cette opération hâterait la mort du Roi. La nature seconda les desirs du malade, la jambe droite s'ouvrit, & il en sortit une grande quantité de matières. Cet évènement fit plaisir au Roi, & donna quelques espérances à ceux qui s'intéressaient à sa santé. Les médecins ne furent pas du même avis, & ils jugèrent dès-lors qu'il n'y avait plus de ressource. En effet, la faiblesse devenait extrême, & le malade, qui avait eu jusques-là un très-grand appétit, le perdit entièrement.

IL resta pendant trois semaines dans cet état; & pendant ce tems-là il fit, comme nous l'avons dit, ses affaires comme s'il eût joui d'une santé parfaite. Quelques jours avant sa mort, il dicta

à ses aides-de-camp le plan des manœuvres qu'ils devaient faire exécuter aux revues de Siléſie; & il y entrait dans tous les détails des mouvemens & des lieux. Il s'occupait encore avec le général d'Anhalt, de nouveaux arrangemens militaires, de la levée de quelques bataillons francs, & de pluſieurs autres choſes de cette eſpèce. Il dictait à ſon miniſtre Hertzberg ſes volontés pour les affaires du dehors; il arrangeait avec les miniſtres de Hoym, de Werder, & le conſeiller privé Schutz de Poméranie, de nouveaux projets de défrichement, d'améliorations & de fabriques; il ſongeait à faire bâtir un grand nombre de nouveaux villages & attendait 300 moutons d'Eſpagne, qu'il feſait venir pour améliorer les races des moutons de ſes états. Quelques jours avant ſa mort, ces moutons devaient paſſer à Potzdam; il les attendait avec impatience, & avait ordonné qu'on lui en amenât quelques-uns à Sans-Souci, *pour s'en faire rendre viſite*, comme il diſait. Le 15 du mois d'août, veille de ſa mort, il donna encore des ordres pour faire exercer la garniſon de Potzdam hors de la ville.

Le 16, la faibleſſe était ſi grande qu'il ne put ſe livrer à ſes occupations ordinaires. Dès le matin, il commença à râler fortement, & on s'attendait à chaque inſtant à lui voir ren-

dre le dernier ſoupir : il était dans cet état lorſque ſes trois ſecrétaires du cabinet ſe préſentèrent pour le travail de l'expédition. En les voyant, l'habitude de ſes devoirs & le deſir de les remplir ſembla lui faire recueillir tout ce qui lui reſtait de forces, & il leur fit ſigne d'attendre, comme s'il eût voulu les faire appeller bientôt. Cet effort fut le dernier; il perdit connaiſſance quelque tems après. A dix heures, le général de Rohdich vint pour chercher le mot; le Roi était encore dans cet état, & il y reſta juſqu'au ſoir. Vers ce tems, Engel, chirurgien-major du premier bataillon des gardes, toucha les jambes du malade; elles étaient froides juſqu'aux genoux. Pendant cette opération, il pouſſa un ſoupir, & porta le doigt à la bouche. Ceux qui étaient accoutumés à le ſervir, comprirent qu'il voulait de l'eau de fenouil dont il avait coutume de faire uſage quand il ſe trouvait faible. On lui en préſenta; il avança en tremblant ſes deux mains & prit le verre. Engel s'étant retiré derrière le Roi, vers la porte de l'antichambre, le malade dit d'une voix entrecoupée, *qu'eſt-ce qu'Engel penſe de mes jambes?* On lui répondit qu'il les avait trouvées comme auparavant. A cette réponſe, le Roi ſecoua la tête, comme pour dire qu'il n'irait pas loin; &

en même tems il murmura quelques mots que l'on ne put comprendre. Quelques momens après il demanda *quelle heure il était ;* quand on lui eut répondu qu'il était 9 heures, il dit : *eh bien, je vais me repoſer.* Sa voix & ſa reſpiration s'affaiblirent peu à peu, comme il arrive ordinairement dans le maraſme froid ou *ſenium Philippi ;* & le jeudi 17 août, à 2 heures 19 minutes du matin, ſa tête tomba ſur l'eſtomac du ſieur Strizky, ſon laquais, & il rendit ainſi le dernier ſoupir, ſans aucune convulſion ni autre ſigne de douleur.

LORSQUE ce grand Prince mourut, il n'y avait auprès de lui que deux houſards de ſa chambre, Neumann & Schœning, & quelques laquais. Dans l'antichambre etaient le Baron de Hertzberg, miniſtre du cabinet (62), le Lieutenant-général de Gœrtz, le Comte de Schwérin, grand écuyer. Pendant toute ſa maladie, jamais aucun médecin ne veilla auprès de lui ; deux laquais ſeulement paſſaient la nuit dans ſa chambre. Il les traitait avec la plus grande douceur, craignait de les fatiguer ; & jamais il ne lui échappa le moindre mot d'humeur ou d'impatience. Lorſque ſon oppreſſion était trop forte, il appellait celui qui veillait auprès de lui, à voix baſſe, de peur de réveiller ceux qui dor-

maient dans la chambre voiſine, & le priait de lui lever un peu la tête.

FRÉDÉRIC mourut dans les ſentimens de religion qu'il avait profeſſés pendant toute ſa vie; il reſta fidèle à ſes principes juſqu'à ſon dernier ſoupir, & ne fit appercevoir aucun mouvement de crainte ou d'inquiétude. Quelques jours avant ſa mort, il reçut une lettre allemande fort ſingulière, dont voici la traduction :

„ SIRE!

„ PLEIN de tremblement & de crainte pour le Tout-puiſſant, je ne puis m'empêcher plus longtems de préſenter humblement à Votre Majeſté le plus grand & le plus néceſſaire des tréſors, qui ſurpaſſe tous les autres, & qui peut ſeul vous rendre heureux : ce tréſor c'eſt la foi qui vient de Dieu. Le plus ſage lui-même ne ſaurait ſe la donner, Dieu ſeul le peut. Mais le grand eſprit de Votre Majeſté ſentira bien que s'il s'agiſſait d'avoir une choſe de cette importance, & qu'elle pût conduire avec certitude à la vie éternelle, il ferait néceſſaire de la demander à Dieu par la prière, les bonnes œuvres & la méditation de la parole de Dieu. O! cette certitude, Dieu le père des miſéricordes la donnera à Votre Majeſté, ſi elle veut reconnaî-

tre la médiation de son fils Jésus-Christ, cette médiation d'amour & de charité; si elle veut adopter les sentimens d'amour, de charité, de sainteté de ce divin Sauveur, & desirer sincèrement d'avoir son saint Esprit pour guide. Une *éternité entière!* la chose mérite bien qu'on y pense. On l'obtient de la grâce de Dieu en s'humiliant comme les petits. Si vous ne vous convertissez pas, dit Jésus, & que vous ne deveniez pas semblables à des petits enfans, vous n'entrerez point dans le royaume des cieux. Alors, quelle lumière céleste Votre Majesté ne verrait-elle pas briller dans les paroles de Jésus & de ses apôtres, & dans l'avenir qui l'attend! La chose serait-elle donc si difficile! Mais à Dieu tout est possible. *Jésus ayez pitié de nous!* Je suis avec le plus profond respect & une charité chrétienne, &c.

Le chrétien uni, *O. F.* »

LORSQUE Frédéric eut lu cette lettre, il la rendit, en disant, *que l'on réponde poliment à ces gens, leur intention est bonne.*

TELLE fut la fin de ce grand Roi dont la vie eut tant d'influence sur ses états, sur l'Allemagne, sur l'Europe entière.

FRÉDÉRIC aimait à être le maître en tout, & ne pouvait souffrir qu'on lui résistât; delà le gouvernement militaire qu'il travailla à établir

dans ſes états, depuis le commencement de ſon règne. Son père avait jetté les fondemens de ce gouvernement : Frédéric l'établit ſur une baſe ſolide, ſur une armée immenſe pour ſes états, dont la préſence ſemblait être pour le peuple une menace continuelle ; ſur la médiocrité dans laquelle il ſut tenir tous les ordres de ſes ſujets, & le ſoin qu'il eut que tout leur bien-être dépendît de lui. Les impôts étaient très-conſidérables. Une partie de l'argent qu'ils rapportaient, entrait dans le tréſor du Roi, pour n'en reſſortir jamais, & était par conſéquent perdue pour la circulation & le commerce : mais le Roi répandait une quantité de penſions & d'autres bienfaits, ſur de vieux ſoldats, ſur des pauvres, ſur des gens de lettres, ſur des artiſtes ; il réparait toutes les pertes cauſées par des malheurs ; il feſait bâtir des maiſons aux particuliers, & s'attachait par-là la partie la plus laborieuſe & la plus nombreuſe du peuple ; il élevait gratis les fils des nobles dans ſon école des cadets ou ſon école militaire. La nobleſſe qui était pauvre, & que les impôts empêchaient de devenir jamais fort riche, n'avait d'autre parti que le métier des armes ; & les gentilshommes végétaient paiſiblement pendant dix à quinze ans, dans le grade de lieutenant, qui leur rapportait 27 à 28 livres par mois, pour

attendre ce qu'ils appellaient leur fortune, c'eſt-à-dire, une compagnie qui leur valait dix à douze mille francs, en tems de paix.

Le Roi, en ôtant d'une main à ſes ſujets, verſait de l'autre ſur eux une partie de ce qu'il en avait tiré, & renouvellait ainſi la ſource où il devait puiſer encore. Par-là, il voilait la grandeur des impôts, ſe donnait une réputation de bienfaiſance, & la ſage diſtribution de ces bienfaits lui préparait des bénédictions & de l'amour dans toutes les provinces de ſes états, dans toutes les conditions, dans toutes les villes, dans tous les villages, dans tous les hameaux. Tout ce qui reſpirait en Pruſſe dépendait pour ainſi dire immédiatement de lui : le gentilhomme, par ſa ſubſiſtance qu'il tirait de l'armée & la fortune qu'il en eſpérait; par les ſecours qu'il attendait du Prince pour ſes terres, dans des tems de diſette ou de calamités : le payſan, par l'obligation de porter les armes, dont l'habitude lui avait dérobé la rigueur; par les reſſources qu'il attendait dans ſes malheurs; par la protection que le Roi lui accordait contre les ſeigneurs, les miniſtres & les tribunaux, qu'il ſe plaiſait à abaiſſer dans ces occaſions. Le ſoldat, qui ne recevait qu'une paie modique & qui était traité rudement, trouvait cependant dans la liberté d'exer-

cer toute ſorte de profeſſion, de métier & de commerce, mille motifs d'aimer le Roi & de lui être attaché. Le peuple trouvait ſans ceſſe de nouvelles reſſources dans les fabriques nouvelles que Frédéric établiſſait & ſoutenait par ſes bienfaits, dans les édifices qu'il feſait conſtruire. Si Frédéric était obligé de faire une plaie à ſon peuple, il ſavait lui fermer la bouche par quelques avantages qui ſemblaient devoir étouffer ſes plaintes.

CETTE ſoif d'être le maître en tout contribua beaucoup à le faire entrer lui-même dans tous les détails de l'adminiſtration. Il craignait de dépendre d'un miniſtre ; & ſes miniſtres furent ſouvent des gens médiocres, dont il ne fit que ſes commis. Perſuadé que la routine des affaires ſuffiſait pour les former, il ne les changeait guère que lorſqu'il s'y croyait obligé. On l'a vu choiſir des gens qui lui avouèrent qu'ils n'avaient aucun talent pour la place à laquelle on les deſtinait ; *il ſuffit de ſavoir obéir*, leur répondait-il, & ce mot peint parfaitement bien les rapports de lui à eux. L'uſage de lire toutes les lettres de ſes ſujets devait lui cauſer une peine & un dégoût infini ; mais par-là il s'inſtruiſait de tout ce qui ſe paſſait, il contenait tous ſes miniſtres & autres gens en place dans

une crainte plus forte que celle qu'inſpire le deſpotiſme aveugle qui fait ſauter les têtes par pur caprice ; il ſe ménageait mille occaſions de les punir par humeur, en paraiſſant ne les punir que par juſtice. Aucun homme en place n'oſait faire la moindre démarche, dire le moindre mot, ſans la permiſſion, ſans le conſentement, ſans l'ordre du Roi. Lorſqu'on jugeait une cauſe dans un tribunal, on ſongeait que le Roi pourrait être inſtruit du jugement; & cette idée feſait trembler & influait ſur la ſentence. Lorſqu'un miniſtre parlait trop haut à un payſan, le payſan mettait ſon chapeau ſur ſa tête & diſait fièrement, *je vais le dire au Roi;* & cette liberté de tout dire au Roi, ſemblait alléger le fardeau que l'on portait pour le Roi.

AFIN d'entretenir la crainte dans tous les tribunaux & les colléges, Frédéric caſſait de tems en tems des gens en place, ſans examen, ſans donner raiſon de ſa conduite, ſans qu'il y eût aucune apparence de faute. Dans l'affaire du meûnier Arnold, il caſſa le chancelier Fürſt ſans forme de procès ; le Baron de Borck, homme plein de mérite, qui était à la tête du département du commerce, reçut un beau matin ſon congé, ſans que l'on ait pu ſavoir la cauſe de cette diſgrâce. En 1785, le Roi ſe trouvant

trouvant à Magdebourg, demanda au préſident de la chambre, quelques détails relatifs à l'agriculture. Un certain Putkammer, qui était préſent, prit la parole, & parla avec beaucoup d'effronterie de ce qu'il ſavait & de ce qu'il ne ſavait pas. Le Roi, charmé de ce babil, caſſa le préſident, qui était un honnête vieillard, chargé d'une grande famille, & mit à ſa place ce Putkammer, bâtard du général de ce nom, & qui avait été laquais du chancelier Jarriges. On pourrait citer pluſieurs autres traits de cette eſpèce. Frédéric ſavait bien que cette conduite devait le faire accuſer de deſpotiſme; mais il avait l'art de couvrir tout cela. Quand il avait caſſé un homme de cette manière, l'affaire s'étouffait bientôt dans la province, & on n'oſait guère la critiquer dans les papiers publics. Pour détruire l'impreſſion que cela pouvait faire, Frédéric ſaiſiſſait ordinairement la première occaſion favorable de faire parade de modération & de juſtice. C'eſt ainſi qu'après avoir caſſé le chancelier Fürſt & envoyé ſur le champ à la fortereſſe les autres conſeillers compliqués dans cette affaire, il fit ſeulement arrêter dans ſa maiſon, Gœrn, ſon miniſtre d'état, accuſé d'avoir détourné les deniers de ſon département; & voulut qu'on obſervât rigoureuſement toutes

les formes avant que de l'envoyer à Spandau. Cette conduite fut louée dans toutes les gazettes: & c'eſt d'après les gazettes que pluſieurs écrivent l'hiſtoire.

C'EST ainſi que Frédéric tenait dans une crainte continuelle tous les gens qui étaient à ſon ſervice; c'eſt ainſi qu'il les humiliait à propos les uns par les autres, & qu'il reſtait ſeul maître. Il arrivait de là que le peuple jouiſſait, à certains égards, d'une liberté inconnue dans pluſieurs autres états dont la conſtitution eſt moins deſpotique. Dans des pays où l'on parle encore de liberté, il faut craindre les miniſtres, les commis, les valets, les maîtreſſes & leurs femmes-de-chambres. A Berlin, le peuple ne craignait que le Roi, & il regardait les miniſtres comme ſes gens d'affaire. Le plus honteux des eſclavages, c'eſt celui où l'on a des eſclaves pour maîtres. Si cette conduite ſatisfeſaït la paſſion du Roi, & favoriſait une eſpèce de liberté, inconnue ailleurs, elle avait d'un autre côté des inconvéniens inévitables. Les gens en place, la plupart ſans fortune, craignant continuellement d'être renvoyés ignominieuſement, quel que fût leur attachement à leur devoir, quel que fût leur âge & leurs années de ſervice; les gens en place n'avaient qu'un but, c'était

de s'enrichir, ou du moins d'amasser de quoi vivre en cas d'accident; ils prenaient toutes sortes de moyens pour parvenir à ce but : & il en est tant qui échappent aux yeux du prince le plus vigilant ! D'ailleurs, les appointemens de la plupart d'entr'eux n'étaient pas suffisans pour les nourrir, & la nécessité les obligeait à bien des choses. De cette manière, il y avait toujours une espèce de guerre entre ces gens & le peuple ; non une guerre ouverte, comme dans les pays où ils sont despotes & les peuples leurs esclaves, mais guerre de ruse & dfriponnerie, comme à Sparte, où il était permis de voler, pourvu que le vol restât caché. Ce mal en produisait d'autres plus pernicieux encore; il corrompait les corps des tribunaux & des collèges, avilissait les membres (63), & préparait des désordres irréparables, pour des tems où la Prusse ne serait plus gouvernée par un souverain aussi philosophe que Frédéric II. Heureusement Frédéric Guillaume II a senti ce vice fondamental, & il a travaillé à le déraciner en donnant plus de considération & d'aisance aux officiers de justice. Puissent ses nobles intentions avoir des suites heureuses !

CETTE conduite de Frédéric mettait entre tous les habitans de Berlin une égalité civile

qui rendait le commerce de la vie très-agréable. On ne trouvait point dans cette ville cette morgue des places qui eſt ſi ridicule aux yeux de l'homme de bon ſens. Les miniſtres, qui ſentaient dans le fond le peu de pouvoir dont ils jouiſſaient, tâchaient d'augmenter leur conſidération, en ſe rendant affables & populaires; & s'il s'en trouvait quelques-uns qui euſſent le donquichotiſme de l'importance, le ridicule, & quelquefois le mépris, les feſait bientôt rentrer dans les ſentiers de la raiſon. Les femmes, qui ne gouvernaient point, n'affectaient pas ce ton d'empire & de dédain qui enlaidit la beauté la plus parfaite. Elles cherchaient à plaire & ne ſe mêlaient ni d'intriguer, ni de commander. Le ton militaire régnait juſques dans l'amour; & la facilité de rejetter une épouſe aigre, coupable ou acariâtre, les rendait douces, affables, complaiſantes. Enfin il n'y a peut-être pas de pays au monde où les femmes ſoient plus propres à faire le bonheur d'un honnête homme. Tout ce qu'on a dit du dérèglement des femmes de Berlin ne doit s'entendre, comme dans preſque toutes les grandes villes, que de la première & de la dernière claſſe, & avec beaucoup d'exceptions. Il y a des mœurs à Berlin autant & plus que dans toute autre grande ville; la

bonne bourgeoiſie offre rarement des ſcènes de ſcandale, & elles ſont rares dans la colonie françaiſe, qui eſt compoſée de plus de dix mille ames. Il y a apparence que la publicité que l'on permettait aux filles de mauvaiſe vie, a induit bien des étrangers en erreur à cet égard; mais c'eſt cette publicité même qui était la ſauve-garde des mœurs des honnêtes femmes. Un officier qui avait la permiſſion d'entretenir une ou pluſieurs maîtreſſes, pourvu qu'il ne demeurât pas avec elles, & qui d'ailleurs était obligé d'employer pluſieurs heures de la journée à ſes devoirs militaires, n'avait guère envie d'aller filer le parfait amour dans les maiſons particulières; & le conſeiller, qui allait gravement en plein jour dans une maiſon de nymphes, aimait mieux jouir de ces plaiſirs faciles, que de perdre un tems indiſpenſable à ſes devoirs, dans des aſſiduités gênantes & ſouvent dangereuſes. En général, on ne file point l'amour à Berlin; on le fait : les filles & femmes d'un certain état fourniſſent tant de moyens divers, agréables & peu coûteux de le faire, que l'on ferait vraiment dupe de ſe charger d'un ſigisbéat que les mœurs du pays ont rendu ridicule, & qui ne peut dédommager que bien faiblement des peines qu'il coûte & des gênes qu'il impoſe. Auſſi ne

trouve-t-on point à Berlin ces différences inventées dans les autres villes, pour colorer des déréglemens réels ; il n'y a que deux claſſes, les honnêtes femmes & les proſtituées : mais ces dernières n'y ſont pas ſi mépriſées que par-tout ailleurs ; la nobleſſe ne rougit point de ſe trouver avec elles au ſpectacle dans le même rang de loges ; & le gouvernement les protégeait ouvertement (64).

FRÉDÉRIC s'entretenait familièrement avec des hommes de tous les états, & admettait des gens de lettres à ſa table, ſans s'informer de leur naiſſance. La nobleſſe du Brandebourg a imité cet uſage ; elle s'eſt défaite de cette croute d'orgueil qui la couvrait comme celle de tant d'autres contrées de l'Allemagne ; elle a oublié ſes quartiers, elle s'eſt rapprochée des gens de mérite ; ne pouvant en faire ſes protégés, elle en a fait ſes amis ; elle les a admis à ſa familiarité & à ſes plaiſirs : & elle y a gagné de l'inſtruction, de l'eſprit, du goût, des connaiſſances, de l'amabilité. On peut dire que la nobleſſe du Brandebourg eſt la plus aimable & la plus affable de l'Allemagne. La Reine douairière, le Prince Henri, le Prince Ferdinand, le Prince Frédéric de Brunſwic, & la plupart des miniſtres & ſeigneurs de la cour, admettent à leur table des

gens de lettres & d'autres gens de mérite, non comme des protégés dont ils veulent faire ostentation, mais comme des convives agréables & utiles dont ils savent apprécier la société & les lumières. L'abbé Raynal a passé plusieurs mois chez les Princes du sang, & les Princesses elles-mêmes ont accepté des déjeûners dans sa chambre. C'est ainsi que le goût des sciences & des arts a passé dans la première classe de la société, d'où il s'est bientôt répandu dans celles qui se font gloire de l'imiter.

L'AMOUR de Frédéric pour l'étude & ses principes sur la tolérance ont étendu les lumières dans ses états. L'habitude d'être contraint dans quelqu'objet accoutume l'esprit à se retenir dans des bornes étroites, & à rester attaché à ses anciennes opinions, sans examiner si elles sont utiles ou nuisibles, raisonnables ou fanatiques; & c'est un des plus grands obstacles aux progrès des lumières. Les changemens que fit à cet égard Frédéric au commencement de son règne, levèrent puissamment ces obstacles. Il donna à ses sujets la liberté de penser, de parler, de lire & d'écrire tout ce qu'ils voudraient : & les esprits osèrent essayer leurs forces, & on commença à lever le bandeau de la superstition.

QUAND on parle des progrès des lumières

dans un pays, on demande ſi les habitans ont des idées plus juſtes, plus claires, plus développées de pluſieurs objets importans pour la vie, & ſi ces idées ſont répandues dans un plus grand nombre d'individus qu'auparavant, à proportion de la population. Des lumières de cette eſpèce ne ſont pas ce qu'on appelle érudition proprement dite; il y a des érudits & des ſavans qui ne ſont point éclairés, & dont la ſcience eſt en pure perte pour la ſociété. La ſcience occupe plus la mémoire que l'eſprit, & telle qu'elle s'apprend dans les univerſités d'Allemagne, elle ne conſiſte guère que dans une certaine quantité d'idées, ſoumiſes à certaines formes. Elle remplit la tête de conſéquences ſpéculatives, mais elle forme peu le jugement; elle excite peu la volonté à ſe rendre utile dans les affaires de la ſociété & de la vie. Les univerſités, qui furent établies dans des tems où la barbarie régnait encore, conſervent toujours en Allemagne des traces de leur origine; elles ont à peu près la même conſtitution que les communautés des métiers; on y trouve des apprentifs ſous le nom d'écoliers, des compagnons ſous celui d'étudians, des maîtres ſous celui de *Magiſter*, de licenciés, de docteurs, &c. Dans tous ces grades, comme dans les communautés de cordonniers

ou de tailleurs, on obſerve des ſtatuts & des formes : on eſt reçu maître chez les uns lorſque la main a acquis une certaine facilité à tailler un habit ou monter un talon ; on eſt reçu docteur dans une univerſité lorſque la mémoire s'eſt remplie d'une certaine quantité d'idées dogmatiques, ſyſtématiques & académiques. Ainſi ſe font les docteurs en théologie, en droit, en médecine, & même ce qu'on appelle philoſophes dans l'école. Mais toutes ces ſciences, telles qu'on les enſeigne dans les univerſités, n'ont preſque point d'influence ſur les lumières d'une nation, & on ſemble les détacher exprès de tous les objets de la vie commune. Les hommes, pour ſe conduire dans les affaires importantes de la vie, ont moins beſoin d'idées ſpéculatives que de ce bon ſens exercé, qui fait prendre toujours le parti le meilleur & le plus ſûr.

QUAND je dis donc que les lumières ont fait de grands progrès dans les états pruſſiens ſous le règne de Frédéric, je ne dis pas qu'il y a eu un plus grand nombre d'univerſités ; car les progrès des lumières datent preſque toujours d'époques où l'on a ſecoué le joug qu'elles impoſent & les formes qu'elles preſcrivent ; je ne dis pas qu'il a paru dans le pays un plus grand

nombre d'ouvrages ſcholaſtiques, ſur la théologie, ſur la juriſprudence, ſur la médecine, ſur la métaphyſique : je dis au contraire que la preuve du progrès des lumières dans ces états, c'eſt que ces univerſités ſont tombées, que leurs formes ſont devenues ridicules, que les ouvrages de ſcholaſtique ont été mépriſés ainſi que les auteurs. Les hommes ont fait de grands progrès dans la raiſon & les lumières, lorſqu'ils ont ſenti que la différence d'uſages & d'opinions religieuſes ne doit point rompre les liens de la ſociété, & nous faire haïr nos ſemblables que la nature nous commande d'aimer. Avant Frédéric II, les prêtres des différentes croyances formaient des partis, multipliaient les diſputes, & avec elles l'aigreur & les haines, qui en ſont les ſuites inévitables. Frédéric a permis toutes les ſectes, toutes les opinions; & on ne penſe plus à ſe diſputer, à ſe haïr, à ſe perſécuter. Pendant que dans d'autres pays on était obligé d'impoſer par des loix un ſilence rigoureux aux théologiens, ce ſilence s'obſervait naturellement dans les états de ce Roi philoſophe, qui avait eu la prudence de ne jamais ſe mêler de diſpute de religion. La théologie polémique eſt tombée d'elle-même en Pruſſe dans un mépris d'où il eſt difficile qu'elle ſe relève jamais; &, ce qui

peut paffer pour une chofe bien extraordinaire, ce Roi philofophe eft parvenu à rendre raifonnable la plus grande partie des prêtres de fa nation.

LES efforts de Frédéric pour réformer les tribunaux, quelque peu de fuccès qu'ils aient eu, n'ont pas laiffé de donner dans cette partie une nouvelle direction aux efprits : on a ceffé d'eftimer & de cultiver cet art odieux de la chicane, un des fléaux les plus funeftes qui aient jamais affligé le genre humain; on a fait moins de cas des formes, pour s'attacher davantage au fond; les efprits fe font portés généralement fur la route de la vérité; on eft devenu moins érudit & plus raifonnable; il y a eu moins de juriftes pédans & plus de jurifconfultes philofophes, moins de commentaires & de traités fcholaftiques, & plus d'ouvrages dictés par l'amour de l'humanité & de la juftice. On a perdu fur-tout cet ufage barbare qui règne encore dans les autres contrées de l'Allemagne, d'écrire en latin fur des objets que le peuple a le plus intérêt de connaître, & d'où dépendent la vie, la liberté & la fûreté des citoyens.

IL en a été de même dans la médecine : l'érudition fyftématique a été bannie de cette fcience; & on s'eft plus attaché à l'obfervation, à l'étude du corps humain, à la pratique,

à l'anatomie. C'eſt dans ce deſſein que Frédéric avait fondé à Berlin, à Breslau & ailleurs des collèges de médecine, deſtinés particulièrement à faire des démonſtrations anatomiques, & à donner des inſtructions à toutes les ſage-femmes; & afin de répandre davantage les nouvelles lumières qui naîtraient de ces établiſſemens, on feſait publier dans les gazettes du pays toutes les obſervations, tous les remèdes, toutes les méthodes dont on avait éprouvé l'efficacité. Toutes ces publications ſe feſaient en allemand; & l'art de guérir, enveloppé auparavant dans le voile myſtérieux de la langue grecque, s'en eſt dépouillé inſenſiblement, & n'a plus préſenté d'énigmes aux gens obligés par état de l'exercer ſans avoir appris cette langue. On ne ſaurait nier cependant qu'il ne paraiſſe encore quelquefois à Berlin des empiriques qui ſe vantent de guérir avec des ſecrets. Mais ces gens ne s'enrichiſſent pas comme dans d'autres pays qui paſſent pour plus éclairés; ils n'ont qu'une réputation momentanée parmi quelques gens de la populace: & ſi les dames & les demoiſelles, qui ont été conſulter celui qui prétendait guérir par l'inſpection de la lune, voulaient nous dire la vérité, on verrait que le plaiſir de faire une promenade agréable & de voir leurs amans

chez le prétendu docteur, les a plus excités à ces démarches, que la confiance qu'elles avaient dans ce charlatan. Tandis que le magnétisme, le somnambulisme & d'autres nouvelles inventions de cette espèce, circulent dans toutes les autres contrées de l'Allemagne, elles sont à peine connues à Berlin, parce que les lumières y mettent en garde contre toute nouveauté extraordinaire dont l'utilité n'est pas bien constatée. Mais on a aussi opposé une digue à la crédulité de la populace & aux friponneries de ces charlatans; il leur est défendu maintenant de distribuer leurs médicamens sans les avoir fait examiner & approuver par les colléges de médecine, qui leur laissent un libre cours quand ils ne peuvent pas faire de mal.

CETTE direction des esprits vers les vérités d'expérience & d'utilité réelle, s'est communiquée à toutes les classes des citoyens, à tous les états & métiers. On a moins écrit dans les états prussiens sur des matières abstraites & spéculatives; mais on a plus écrit sur l'économie politique, sur la police, sur l'agriculture, sur les métiers & les fabriques, sur l'éducation, sur la tolérance civile & religieuse : en un mot, les Prussiens imitent maintenant les Anglais, qui ont su répandre les lumières de la philosophie

ſur toutes les choſes néceſſaires au commerce de la vie (65).

Le gentilhomme de campagne, le curé, le bailli, le payſan, le moine, tout étudie l'agriculture, fait des expériences; tous s'empreſſaient d'attirer ſur leurs champs les regards du Roi, & de mériter ſes éloges & ſes récompenſes.

Le goût de Frédéric pour la poéſie & la littérature françaiſe a fait naître, à la vérité, dans ſes états, une foule de miſérables productions françaiſes; mais auſſi il a attiré, parmi les gens aiſés, les bons livres que les Français ont produits dans tous les genres. La nobleſſe & les gens de lettres allemands ont pris l'habitude de cette pureté & de cette élégance qui fait un des principaux mérites des chef-d'œuvres français; ces qualités ont influé ſur la langue nationale; & les Allemands de bonne foi avouent eux-mêmes que c'eſt aux ouvrages français que leurs auteurs doivent en grande partie cette bonne manière d'écrire, adoptée ſur les bords de l'Elbe, de l'Oder & de la Sprée, & entièrement ignorée encore dans les contrées du Danube, du Necker & du Rhin, dont quelques-unes touchent à des provinces de France.

La ſimplicité régnait autour de Frédéric, dans les mœurs, dans la ſociété, dans les repas,

dans les habillemens ; cette ſimplicité paſſait de ſon palais à la ville, de la ville dans les provinces. On voit peu à Berlin de ces petits hommes chamarrés, dont l'accoutrement change tous les mois, comme les poupées des marchandes de mode; on y voit peu de ces femmes chargées de pompons, dont la parure empêche de remarquer la beauté. Les hommes ne s'y parent point; & les femmes, qui ſavent donner des tournures élégantes à l'étoffe la plus ſimple, ſaiſiſſent ce vrai point d'ajuſtement qui relève les attraits, ſans les étouffer ou les détruire. On eſt eſtimé non par ſes habits, mais par ſon mérite; & un honnête homme en fraque uni n'a point à craindre le dédain d'un fat brodé. Les repas n'y ſont point ſomptueux, la ſociété en fait le principal agrément; & à Berlin la ſociété eſt d'une douceur & d'une facilité délicieuſes. Tout le monde, à l'exemple de Frédéric, s'occupait d'une manière utile, & les plaiſirs n'étaient que des récréations & des délaſſemens. Quoique Frédéric aimât les arts & les belles-lettres, il ne croyait pas qu'il fût à propos de leur laiſſer faire trop de progrès dans un état nouveau, fondé par les armes & la diſcipline militaire, & qui pendant longtems ne peut ſe ſoutenir que par les mêmes moyens.

L'AMOUR des arts d'agrément ne peut régner utilement dans un état, que lorſqu'il a acquis ce degré de conſiſtance & de ſtabilité, qui le ſoutient par lui-même & le rend redoutable à ſes voiſins, loin d'avoir rien à craindre d'eux. Dans un gouvernement militaire, où l'état penche vers ſa ruine ſi le citoyen perd le goût des armes, il faut fermer tous les paſſages au luxe & à la molleſſe, qui énervent le courage & amolliſſent les corps. De là le ſoin de Frédéric à inſpirer l'amour de l'activité, de la ſobriété, du travail; de là ſon attention à ne point mettre dans ſon académie des gens d'un eſprit trop brillant; de là ſon indifférence affectée dans ſes états, pour ceux qui ne cultivaient que les belles-lettres ou les arts d'agrément. Jamais l'académie de Berlin n'a produit un poème ſupportable; on y compte pluſieurs grands hommes dans la claſſe de phyſique & de mathématique, mais aucun dans celle des belles-lettres, depuis que Frédéric s'était chargé de nommer lui-même les membres. S'il plaça des Allemands de mérite à l'académie, ce furent des phyſiciens, des naturaliſtes, des aſtronomes, des anatomiſtes, des botaniſtes, parce que ces ſciences ont des rapports avec les choſes utiles, & ſe lient à l'activité & à l'induſtrie générale des citoyens;

citoyens; tels furent Bode, Gleditſch, Walter, Schultze, Gerhard : mais il ne voulut jamais y recevoir Mendelſohn, dont les ouvrages ne conſiſtaient qu'en ſpéculations métaphyſiques; ni Ramler, qui ne feſait que des odes & d'autres ouvrages d'agrément; ni Engel, qui s'efforçait de perfectionner la langue & le théâtre national.

Il y eut à Berlin de bons artiſtes; mais ils ne jouirent jamais que médiocrement des bienfaits du Roi. Rode, dont les morceaux d'hiſtoire offrent des compoſitions pleines de nobleſſe & d'agrément; Madame Theerbouſch, dont les tableaux ont tant de vérité; Friſch, qui joint le brillant du coloris à la grâce du deſſin & de l'ordonnance, ont été peu occupés par Frédéric: & ſi le dernier jouit d'une penſion modique de 600 écus, il la dut moins à ſes talens qu'à l'amitié du Marquis d'Argens. Frédéric ſembla faire plus de cas de la ſculpture, parce qu'il voulait décorer ſes châteaux & ſes jardins, & récompenſer ſes guerriers célèbres par des ſtatues, qui coûtent moins que d'autres récompenſes, & qui flattent davantage. Cependant Balthaſar Adam qu'il fit venir de Paris, ſe retira mécontent avant que d'avoir achevé la ſtatue

du maréchal de Schwérin; & Taſſaert, ſculpteur plein de talens, qui vit encore actuellement à Berlin, n'a fait que deux ſtatues pendant dix à douze ans, quoique le Roi lui eût promis de lui en faire faire une chaque année. Si la nature a produit quelques bons artiſtes dans les états de Frédéric, ils ont été obligés d'aller chercher dans les pays étrangers, une conſidération & une fortune qu'ils ne pouvaient trouver dans leur patrie. Madame Caſc qui peignait bien le portrait, & Thienpondt, élève de Peſne, ſe ſont retirés à la cour de Dreſde; les deux célèbres Hackert ont été vivre en Italie; Harper, bon peintre de payſages, eſt au ſervice du Duc de Wirtemberg, & le graveur Laurenz a préféré Vienne à Berlin. Depuis le célèbre Schmidt, on n'a pas vu à Berlin un graveur du premier mérite. Chodowiecki, né avec un talent extraordinaire pour l'expreſſion de certains caractères, s'eſt formé de lui-même & ſans encouragement. Forcé par ſa ſituation & ſes vertus à travailler ſans relâche pour ſoutenir une famille nombreuſe, il n'a eu ni le tems ni les occaſions d'étudier ces belles formes, cette élégance, cette pureté, cette correction qui font le premier mérite des ouvrages de l'art. Meil, avec beaucoup de talens, a été borné à

des vignettes ; Berger, dont le burin pouvait devenir propre à de grands morceaux, n'a guère fait que des petits portraits ; & un artiste anglais, qui a peint un magnifique tableau des revues de Frédéric II, où toutes les figures sont portraits, a été obligé de faire venir des artistes d'Angleterre & d'Italie pour le faire graver sous ses yeux.

L'EXEMPLE de Frédéric influa bientôt aussi sur les autres états de l'Allemagne. La Renommée fesait retentir ses louanges d'un bout de l'Europe à l'autre ; ses voisins voyaient comment avec de l'activité, du courage & de la constance, on pouvait porter au plus haut degré de gloire & de puissance, un état que la nature semblait avoir destiné à la médiocrité : & on s'efforça à l'envi de l'imiter. Alors la plupart des cours de l'Allemagne ne connaissaient d'autre manière de se distinguer que de couvrir d'or des courtisans & des valets, d'entretenir des troupes de baladins & des meutes, de donner des spectacles pompeux, des fêtes ruineuses, & d'épuiser le cultivateur pour enrichir des ministres fripons & insolens. Le faste de Louis XIV, reste de la barbarie dont l'Espagne avait infecté l'Europe, exaltait les têtes de la plupart des

ſouverains de l'Empire. L'exemple de Frédéric leur apprit que la véritable grandeur conſiſte à remplir ſes devoirs; à travailler avec une ardeur infatigable à faire le bonheur de ſes ſujets; à porter l'œil de la vigilance & le bras du travail dans toutes les parties de l'adminiſtration. Bientôt on rejetta la vaine pompe qui détruit ſans rien produire; on s'occupa de ſoldats, de population, de légiſlation, de finances, d'agriculture; la tolérance qui unit les hommes, s'inſinua peu à peu dans des cœurs que le fanatiſme voulait corrompre; on préféra cette bonté, cette affabilité qui fait adorer les princes, à cet orgueil monſtrueux qui produit la haine des ſujets, le mépris des étrangers & la pitié des philoſophes. Depuis ce tems, les Allemands voient de tous côtés des princes ſans ceſſe occupés des grands objets de l'adminiſtration. En Autriche, l'armée profita des grandes leçons qu'elle a reçues de Frédéric; elle ſe forme, elle s'exerce & devient digne de ſa rivale. Par les ſoins d'un Prince infatigable, les finances ſortent de leurs ruines, la population augmente, l'agriculture eſt encouragée, le fanatiſme rend à la raiſon ce qu'il avait ravi à la ſtupidité. La Saxe rougit des vaines profuſions de ſes ſouverains & de leurs miniſtres, & fait des efforts pour réparer

les maux où l'ont plongée ces désordres. A Brunswic, un prince plein de talens & de vertus semble perpétuer parmi les Allemands l'image du grand Frédéric. A Dessau, un digne successeur du héros qui forma la cavalerie prussienne, devient le modèle de tous les bons souverains; il aurait des autels, si la philosophie n'avait substitué des récompenses plus flatteuses, à ces vaines démonstrations que l'esclavage prodigua si souvent à des tyrans. Il a plus, il a l'amour & l'admiration de tout ce qui respire dans sa patrie, de tous les étrangers qui ont entendu raconter ses vertus. Dans le Wirtemberg, le luxe fait place au goût de la simplicité, de l'agriculture, des établissemens utiles : une académie unique peut-être dans son genre, réunit à grands frais & de la manière la plus brillante, toutes les parties de l'éducation & de l'instruction; & le digne fondateur de cet établissement prend sur ses propres revenus de quoi former des citoyens éclairés & des hommes vraiment utiles.

Et de quelle influence n'a pas été le règne de Frédéric sur la constitution du corps germanique; & par-là sur la balance de toute l'Europe? La conquête de la Silésie fut inspirée

ſans doute par le deſir ardent de ſe faire un grand nom, & par l'image trop vive des torts de la maiſon d'Autriche envers celle de Brandebourg; le pas une fois fait, il fallait le ſoutenir; & Frédéric le ſoutint en héros. Le partage de la Pologne ne fut point un projet de ſon ambition : il ne put voir tranquillement des voiſins puiſſans ſe partager les provinces de ce royaume; la politique l'obligeait à ſe joindre à eux. Mais par-tout ailleurs il travailla ſans ceſſe à maintenir l'équilibre & la conſtitution de l'Empire. Il eut la plus grande influence dans les diètes, dans le collège des électeurs, dans le corps des proteſtans; & loin d'en profiter pour s'agrandir aux dépens de quelques faibles états, il ne dirigea les délibérations qu'au bien commun; il parut toujours l'ami de la patrie, le protecteur de la conſtitution, le défenſeur de la liberté des princes. La politique ſemble excuſer le deſir de s'agrandir; & les talens de Joſeph II, joints aux anciennes idées de l'ambition de la maiſon d'Autriche, firent trembler tous les états de l'Empire, lorſqu'ils virent ce prince prêt à joindre à ſes poſſeſſions, le vaſte électorat de Bavière. Frédéric, ſans autres vues que le bien de la patrie, ſans autre intérêt que celui de la juſtice, oppoſa

fon bouclier invincible à cette entreprife effrayante; & les craintes de l'Allemagne furent appaifées. Les batailles de Chotufitz, de Friedberg, de Rosbach, de Leuthen font plus brillantes; mais la campagne de 1778 lui a acquis l'amour & la reconnaiffance de toute l'Allemagne. Elle a tremblé pour fes jours à l'approche de fa mort, elle a verfé fur fa perte des larmes fincères. Les articles de la paix de Tefchen, qui affurent la liberté de l'Allemagne, font devenus par fes foins une loi de l'Empire; & la fucceffion de Bavière fondée fur l'ancien droit féodal, fur les pactes de famille, confirmée par la bulle d'or, affurée par la paix de Weftphalie, fe trouve établie par cette dernière paix fur des fondemens fi inébranlables, qu'on ne faurait maintenant y rien changer fans le confentement général des états, fans celui de la France & de la Ruffie; de même que par d'autres traités, les Pays-bas ne fauraient paffer à un autre maître, fans celui de la Hollande & de l'Angleterre.

Le projet de l'échange de la Bavière contre les Pays-bas avait été conçu cent ans auparavant & propofé à la cour de Madrid, par l'Empereur Léopold; Frédéric n'exiftait pas encore. Heureufement pour l'Allemagne, une puiffance

étrangère s'y opposa; Louis XIV sentit tous les dangers d'un tel arrondissement, & le projet n'eut pas lieu. Sous le règne de Frédéric, l'Allemagne trouva dans son propre sein un défenseur de sa sûreté, & l'Europe le trouve dans l'Allemagne. En effet, la Bavière est un mur de séparation entre la France & l'Autriche; c'est un rempart qui défend toute la haute Allemagne contre les projets ambitieux de la maison d'Autriche. S'il tombe, la France voit s'étendre vers ses frontières le voisin le plus dangereux, & les cercles antérieurs de l'Empire se trouvent à la merci de la maison d'Autriche. Lorsque dans ces derniers tems il fut question de ce projet, les puissances qui étaient soupçonnées de le projetter, nièrent qu'elles y eussent jamais pensé. Frédéric ne pouvait prendre les armes avec quelqu'apparence de justice; il songea à un autre moyen, & il forma la confédération germanique dont nous avons parlé. Cette ligue n'est dirigée contre personne; son unique but est la conservation légitime de la constitution de l'Empire; elle n'est relative à aucune entreprise déterminée, mais à tous les cas où cette constitution pourrait se trouver en danger. L'Autriche a tâché de peindre cette association des couleurs les plus noires & les plus odieuses; mais elle est assez justifiée par les loix

ſacrées de l'Empire, & ſur-tout par la paix de Weſtphalie & la capitulation impériale : elle l'eſt aſſez par l'uſage conſtant de l'Empire dont l'hiſtoire offre un grand nombre de confédérations de cette eſpèce, & d'une eſpèce bien différente encore ; car il eſt arrivé 47 fois que les princes d'Allemagne ſe ſont ligués avec la France contre des entrepriſes ambitieuſes, qui feſaient craindre pour la conſtitution de l'Empire. Ce dernier ouvrage de Frédéric, opéré ſur la fin de ſes jours, pour la ſûreté de l'Allemagne & de l'Europe, lui vaudra ſans doute la reconnaiſſance de la poſtérité, comme il lui mérita l'amour de ſes contemporains. Puiſſent ſeulement les membres de cette ligue ne pas ſe repoſer entièrement ſur la ſûreté qu'elle leur procure, & ſonger en même tems, qu'il faut, pour la ſoutenir, de l'activité & de la vigilance ! Puiſſent-ils ſe convaincre par la multitude d'exemples que leur offre l'hiſtoire, que la force des armes peut rarement rompre une telle union, mais que la négligence & l'inactivité en ont bientôt affaibli les reſſorts !

CE ne fut pas la ſeule influence que Frédéric eut ſur l'Europe. La modicité de ſes moyens & l'audace de ſes entrepriſes, l'extrêmité de quelques ſituations & les miracles de ſes reſſources,

apprirent aux ſouverains que nul ennemi n'eſt mépriſable lorſqu'il joint l'intrépidité aux lumières; lorſqu'il fait, pendant la paix, fondre toutes les parties de ſes moyens, dans la maſſe de ſes forces militaires. Les ſommes immenſes, les fleuves de ſang qu'il en coûta pour s'oppoſer aux entrepriſes de ce Prince, dont les premières propoſitions avaient été rejettées avec mépris & arrogance, apprirent à calculer, avant que d'entreprendre des guerres; les maux déſaſtreux qu'elles cauſent, apprirent à prévoir l'énormité des plaies qu'elles font aux états mêmes qui ſe réjouiſſent de quelques ſuccès. Cette armée immenſe qu'il ſut entretenir en tems de paix, dans un pays qu'elle ſemblait devoir abſorber, fit naître chez les autres puiſſances d'autres armées immenſes. Les moyens d'attaque & de défenſe ſe ſont augmentés. Ces maſſes de forces qui s'obſervent & ſe redoutent mutuellement, en préſentant de toutes parts des moyens égaux, de choc & de réſiſtance, ſe contiennent réciproquement dans le repos, & ſemblent conduire l'Europe à cet état de paix ſi déſiré, qui effacerait enfin la honte que la fureur des guerres répand ſur l'humanité depuis tant de ſiècles. Les états qui n'ont pas ſu ſe former les mêmes moyens par faibleſſe ou par négligence, ſeront ſans doute engloutis un jour

par ces premières puiſſances, ou plutôt, elles paſſeront paiſiblement ſous leur domination; l'Europe ne ſera qu'une république compoſée de quelques grands états dont les haines & les jalouſies ne pourront plus produire que des chocs légers & momentanés, & les nations commenceront enfin à reſpirer.

On a dit que les armées immenſes tendaient à détruire la liberté des peuples : mais Frédéric a fait ſentir qu'on ne ſaurait les entretenir ſans protéger les cultivateurs & les ouvriers, qui ſont la partie la plus précieuſe du peuple; ſans travailler ſans ceſſe à augmenter tous les moyens d'induſtrie & de ſubſiſtance. D'ailleurs la paix tourne les eſprits à des idées de réformes ; les lumières qui ſe répandent de plus en plus, éclairent les ſouverains ſur leurs véritables intérêts ; & les opinions,plus fortes que les armes,ruinent inſenſiblement l'édifice monſtrueux que le deſpotiſme s'était élevé au milieu des ténèbres.

C'est encore à Frédéric que l'on doit une partie des progrès heureux que les lumières ont faites dans notre ſiècle. La philoſophie, forcée ſouvent de ramper dans l'obſcurité, porta enfin ſes opinions bienfaiſantes juſques ſur un

trône; & de là on a vu paraître le règne le plus brillant & le plus glorieux. On a senti que certaines opinions auxquelles il semblait dangereux de toucher, quoiqu'elles fissent le malheur du genre humain, pouvaient céder à des moyens simples & naturels; le sceptre du fanatisme s'est brisé sans efforts dans des contrées où il s'était le plus appesanti depuis plusieurs siècles; & des nations entières ont secoué du moins la partie la plus honteuse de leurs fers.

Les efforts de Frédéric pour donner à ses peuples une jurisprudence dictée par l'humanité & la raison, ont porté leurs influences heureuses jusques dans les climats du midi. Par-tout on travaille avec ardeur à réformer des codes, des loix & des constitutions odieuses & barbares; la torture disparaît de tous les tribunaux, le sang coule moins sur les échafauds; dans quelques contrées il ne coule plus. On travaille plus à corriger, à réformer, qu'à punir & à venger. On connaît mieux le prix des hommes, on sent que l'avilissement & l'abandon produisent la plus grande partie des crimes, & on veille davantage à l'éducation, à la subsistance, au bien-être des citoyens. Ces efforts, à la vérité, n'ont point produit encore l'heureuse révolution qu'on pou-

vait en attendre : mais ils ont donné l'essor aux esprits ; on cherche la vérité, la droiture, la justice; & à force de tâtonner il y a tout lieu de croire qu'on viendra à bout de les trouver.

TELLE fut l'influence heureuse de Frédéric II sur ses états, sur l'Allemagne, sur l'Europe entière; telle est l'impulsion que son exemple a donnée à toutes les sociétés politiques. Après sa mort ces exemples vivent encore; la gloire de sa nation nous rappelle sans cesse ses succès & ses talens ; & en parcourant la liste des différens états de l'Europe, on s'arrête au nom de la Prusse, pour remarquer que celui que créa Frédéric, est le seul où il n'existe point de dette nationale; & où, au contraire, un trésor immense offre des moyens toujours présens de résister à des ennemis jaloux, & de tenter les entreprises les plus brillantes. L'Europe qui a retenti des actions éclatantes de Frédéric lui a donné le surnom de GRAND ; les Allemands plus à portée d'apprécier toutes ses qualités & d'en sentir immédiatement les influences heureuses, lui ont décerné celui d'UNIQUE & il mérite l'un & l'autre.

JE n'ajouterai à ces réflexions qu'une seule idée

qui doit être comme le résultat de toute cette histoire : Frédéric vécut & mourut le plus heureux & le plus glorieux des rois. En faut - il davantage pour engager tous les souverains à l'imiter ?

REMARQUES,
ANECDOTES,
PIÈCES JUSTIFICATIVES
ET
AUTRES PARTICULARITÉS.

REMARQUES,

ANECDOTES,

PIÈCES JUSTIFICATIVES

ET AUTRES PARTICULARITÉS.

NOTE I. page 7.

Première lettre du Prince royal de Pruſſe à Voltaire.

Du 8 Août 1736.

MONSIEUR,

QUOIQUE je n'aie pas la ſatisfaction de vous connaître perſonnellement, vous ne m'en êtes pas moins connu par vos ouvrages. Ce ſont des tréſors d'eſprit, ſi l'on peut s'exprimer ainſi, & des pièces travaillées avec tant de goût, que les beautés en paraiſſent nouvelles chaque fois qu'on les relit. Je crois y avoir reconnu le caractère de leur ingénieux auteur, qui fait honneur à notre ſiècle & à l'eſprit humain. Les grands hommes modernes vous auront un jour l'obligation, & à vous uniquement, en cas que la diſpute, à qui d'eux ou des anciens la préférence eſt due, vienne à renaître; que vous ferez pencher la balance de leur côté.

Vous ajoutez à la qualité d'excellent poete, une infinité d'autres connaiſſances, qui, à la vérité, ont quelqu'affinité avec la poéſie; mais qui ne lui ont été appropriées que par votre plume. Jamais poète ne cadença des penſées métaphyſiques; l'honneur vous en était réſervé le premier. C'eſt ce goût que vous marquez dans

Les ſentiments y ſont tous magnifiques & grands, & l'on ſent que Brutus eſt ou Romain ou Anglais. Alzire ajoute aux grâces de la nouveauté cet heureux contraſte des mœurs des ſauvages & des Européens. Vous faites voir, par le caractère de Guſman, qu'un chriſtianiſme mal entendu, & guidé par le faux zèle, rend plus barbare & plus cruel que le paganiſme même.

Corneille, le grand Corneille, lui qui s'attirait l'admiration de tout ſon ſiècle; s'il reſſuſcitait de nos jours, il verrait avec étonnement, & peut-être avec envie, que la tragique déeſſe vous prodigue avec profuſion les grâces dont elle était avare envers lui. A quoi n'a-t-on pas lieu de s'attendre de l'auteur de tant de chefs-d'œuvres? Quelles nouvelles merveilles ne vont pas ſortir de la plume, qui jadis traça ſi ſpirituellement & ſi élégamment le *Temple du goût*.

C'eſt ce qui me fait déſirer ſi ardemment d'avoir tous vos ouvrages. Je vous prie, monſieur, de me les envoyer, & de me les communiquer tous ſans réſerve. Si parmi les manuſcrits, il y en a quelqu'un que par une circonſpection néceſſaire, vous trouviez à propos de cacher aux yeux du public, je vous promets de les conſerver dans le ſein du ſecret, & de me contenter d'y applaudir dans mon particulier. Je ſais malheureuſement, que la foi des princes eſt un objet peu reſpectable de nos jours; mais j'eſpère néanmoins, que vous ne vous laiſſerez pas préoccuper par des préjugés généraux, & que vous ferez une exception à la règle en ma faveur.

Je me croirai plus riche en poſſédant vos ouvrages, que je ne le ferais par la poſſeſſion de tous les biens paſſagers & mépriſables de la fortune qu'un même haſard fait acquérir & perdre. L'on peut ſe rendre propres les

premiers, s'entend vos ouvrages, moyennant le ſecours de la mémoire, & ils nous durent autant qu'elle. Connaiſſant le peu d'étendue de la mienne, je balance longtems avant de me déterminer ſur le choix des choſes que je juge dignes d'y placer.

Si la poéſie était encore ſur le pied où elle fut autrefois, ſavoir que les poètes ne ſavaient frédonner que des idylles *ennuyeux*, des églogues faites ſur une même moule, des ſtances inſipides, ou que tout au plus, ils ſavaient monter leur lyre ſur le ton d'élégie, j'y renoncerais à jamais: mais vous annobliſſez cet art, vous nous montrez des chemins nouveaux & des routes inconnues aux * * & aux * *.

Vos poéſies ont des qualités qui les rendent reſpectables & dignes de l'admiration & de l'étude des honnêtes gens. Elles ſont un cours de morale, où l'on apprend à penſer & à agir. La vertu y eſt peinte des plus belles couleurs. L'idée de la véritable gloire y eſt déterminée, & nous inſinue le goût des ſciences d'une manière ſi fine & ſi délicate, que quiconque a lu vos ouvrages, reſpire l'ambition de ſuivre vos traces. Combien de fois ne me ſuis-je pas dit: „ malheureux! laiſſe-là un fardeau dont le poids ſurpaſſe tes forces; l'on ne peut imiter Voltaire, à moins que d'être Voltaire même. „ C'eſt dans ces moments que j'ai ſenti, que les avantages de la naiſſance ſervent à peu de choſe, ou pour mieux dire, à rien. Ce ſont des diſtinctions étrangères de nous-mêmes, & qui ne décorent que la figure. De combien les talents de l'eſprit ne leur ſont-ils pas préférables!

Que ne doit-on pas aux gens que la nature a diſtingués parce qu'elle les a fait naître? Elle ſe plait à former des ſujets qu'elle doue de toute capacité néceſſaire pour

faire des progrès dans les arts & dans les ſciences ; & c'eſt aux princes à récompenſer leurs veilles. Eh ! que la gloire ne ſe ſert-elle de moi pour couronner vos ſuccès ? Je ne craindrais autre choſe, ſi non que le pays, peu fertile en lauriers, n'en fournirait pas autant que vos ouvrages en méritent. Si mon deſtin ne me favoriſe pas juſqu'au point de pouvoir vous poſſéder, au moins puis-je eſpérer de voir un jour celui, que depuis longtems j'admire de loin, & de vous aſſurer de vive voix, que je ſuis avec toute l'eſtime & la conſidération due à ceux qui, ſuivant pour guide le flambeau de la vérité, conſacrent leurs travaux au bien public

MONSIEUR

Votre affectionné ami
FRÉDÉRIC, P. R. de Pruſſe.

NOTE II. page 9.

La préface que Voltaire fit à l'Anti-Machiavel, eſt pleine de louanges ſur cet ouvrage & ſon auteur ; on ne ſait trop comment concilier ces louanges, avec ce que Voltaire a écrit depuis contre ce grand roi ; ſi Frédéric a eu des torts envers Voltaire, cela le rend-il plus mauvais poete, plus mauvais écrivain qu'il ne l'était lorſqu'il le comblait de biens & de faveurs ?

NOTE III. page 9.

Il eſt faux, comme le dit Voltaire, que Frédéric n'eût pas un but, en publiant l'Anti-Machiavel. Ce grand homme s'occupa dans ſa retraite de Rheinsberg à former un plan général de gouvernement, & il a été fidèle à ce plan juſqu'à la fin de ſes jours.

NOTE IV. page 9.

L'Abbé de St. Pierre, ſi connu par ſes projets que l'on a tournés en ridicule, quoiqu'ils tendiſſent au bonheur de l'humanité, & qu'ils offriſſent les ſeuls moyens d'adoucir la férocité de l'eſpèce humaine, l'abbé de St. Pierre fit voir dans un de ſes ouvrages le contraſte qu'il y avait entre la conduite du roi envers la maiſon d'Autriche, & les principes qu'il affecte dans l'Anti-Machiavel. Formey répondit à l'abbé de St. Pierre dans un ouvrage intitulé: *Anti-St. Pierre.*

NOTE V. page 9.

Frédéric, dans ſes poéſies, ſe propoſe ſouvent pour modèle Titus, Marc-Antonin, & tous les autres ſouverains qui ont fait le bonheur du genre humain. Il peint avec chaleur dans une de ſes Odes ſur la guerre, les devoirs des rois envers leurs ſujets; en voici quelques ſtrophes;

Vous, juges des humains, vous nés dieux de la
terre,
Oppreſſeurs orgueilleux de ce triſte univers;
Si vos bras menaçants ſont armés du tonnere;
Si vous tenez captifs ces peuples dans vos fers;
Modérez la rigueur d'un pouvoir arbitraire.
Ces humains ſont vos fils & vous êtes leurs pères:
Ces glaives enfoncés dans leur malheureux flanc,
Sont teints de votre ſang.
Tel qu'un paſteur prudent à ſon devoir fidèle,
Défend & garantit ſon troupeau bien-aimé,
Contre la dent du loup & la griffe cruelle

Du lion par la faim au carnage animé;
Quand le tyran des bois s'échappe & prend la fuite,
Son troupeau fe repofe & paît fous fa conduite:
Et s'il traît fes brebis, s'il les tond dans fes bras,
Sa main ne les égorge pas.

Tel eft pour fes fujets un tendre & bon monarque;
Humain dans fes confeils, humain dans fes projets,
Il allonge pour eux la trame de la Parque;
Il compte tous fes jours par autant de bienfaits.
Ce n'eft point de leur fang qu'il achète la gloire;
Il laiffe à fes vertus à faire fon hiftoire.
Et tels furent jadis Titus, Marc-Antonin;
Les délices du genre humain.

Abhorrez à jamais ces guerres inteftines;
L'ambition fatale allume leur flambeau;
De l'univers entier vous faites des ruines
Et la terre fe change en un vafte tombeau.'
Quelle fcène tragique étale ce théâtre?
L'Europe à fes enfants trop cruelle marâtre,
Arme de l'étranger le fanguinaire bras,
Pour les dévouer au trépas.

NOTE VI. pag. 10.

En 1723, lorfque Frédéric fit avec fon père un voyage à Hanovre & Herrenhaufen, où fe trouvait le Roi d'Angleterre George I, il vit la princeffe Anne petite-fille du Roi de la Grande-Bretagne, & fille ainée du prince de Galles qui fut depuis roi d'Angleterre fous le nom de George II. Cette princeffe était belle & aimait les fciences; elle avait de l'efprit, de la vivacité, du jugement & des connaiffances. Le jeune Frédéric fut

fenfible à fes charmes : les premières impreffions de l'enfance s'effacent difficilement ; il avait juré dans fon jeune cœur, qu'il n'aurait jamais d'autre époufe, & il a tenu parole en tout ce qui a dépendu de lui.

Peut-être que ce mariage aurait eu lieu fans quelques différends qui s'élevèrent bientôt après entre les cours de Pruffe & de Hanovre, au fujet de quelques arpents de prés, & de deux ou trois payfans hanovriens que les enrôleurs pruffiens avaient engagés.

On avait voulu auffi, dit-on, le marier avec Marie-Thérèfe d'Autriche ; mais il fallait changer de religion, & Frédéric ne manqua pas de fonder fes refus fur ce prétexte.

NOTE VII. pag. 12.

Voici comme Frédéric peint la Reine fa mère dans une épitre qu'il lui a adreffée :

O Reine ! que mon cœur révère,
Femme héroïque, & tendre mère,
Ta bonté, toutes tes vertus,
Les faibles par toi défendus,
Ta grande ame compatiffante,
Et fecourable & bienfaifante ;
Ta douceur, ta fermeté,
Et cette magnanimité,
Qui te fait pardonner l'offenfe ;
Ta juftice & ton équité,
Ces limites de ta puiffance ;
Tes vertus, dont l'éclat divin
A les imiter nous invite,
Et qui font, lorfqu'on les médite,

Mieux préſumer du genre humain;
Ce ſont elles qui du ſilence,
Auquel je m'étais condamné,
Ayant rompu la violence,
A te chanter m'ont deſtiné.

Veuille le Ciel que ta carrière,
Brillante & couverte de fleurs,
N'offre jamais à ta paupière
Que des jours remplis de douceurs;
Que la trame trop peu durable
De jours ſi beaux, ſi précieux,
Par Atropos inexorable,
Jamais ne ſoit tranchée en deux.

Plutôt tranchez mes deſtinées,
Dieu du Styx, Dieu de l'Achéron;
Nouez-les au fil des années,
Dont vos mains lui feront le don.
Heureuſe, mille fois heureuſe,
L'ame bien née & généreuſe,
Qui, dans les ombres du trépas,
Pouſſe & précipite ſes pas,
Pour conſerver les jours inſignes
Des héros, de nos vœux ſeuls dignes,
Et qui méritent nos amours!

Plus noble, & plus digne d'envie
Eſt l'homme qui donne ſes jours,
Afin de conſerver le cours
De ceux des auteurs de ſa vie.

Ces vers ſont bien mauvais; mais il faut leur faire grace en faveur du ſentiment ou du motif qui les a inſpirés.

NOTE VIII. page 12.

Premiers vers de Voltaire au Roi de Pruſſe, à ſon avènement au trône. (*)

Enfin voici le jour le plus beau de ma vie,
Que le monde attendait, & que vous ſeul craignez ;
Le grand jour où la terre eſt pour vous embellie,
Le jour où vous régnez.

Fuyez, diſparaiſſez, révérends fanatiques,
Sous le nom de dévôts, lâches perſécuteurs
Séducteurs inſolents, dont les mains frénétiques
Ont tramé tant d'horreurs.

J'entends, je vois trembler la ſombre hypocriſie,
C'eſt toi, monſtre inhumain, c'eſt toi qui pourſuivis
Et Deſcartes & Bayle, & ce puiſſant génie
Succeſſeur de Leibnitz.

Tu prenais ſur l'autel un glaive qu'on révère
Pour frapper ſaintement les plus ſages humains.
Mon roi va te percer du fer que le vulgaire
Adorait dans tes mains.

Il te frappe, tu meurs, il venge notre injure,
La vérité renaît, l'erreur s'évanouit ;
La terre élève au ciel une voix libre & pure
Et le ciel applaudit.

Et vous de Borgia déteſtables maximes,
Science d'être injuſte à la faveur des loix,

(*) Ces vers ont été changés & corrigés dans quelques éditions des œuvres de Voltaire, nous les donnons ici, tels qu'ils ont été envoyés au Roi.

Art d'opprimer la terre, art malheureux des crimes
Qui fefiez l'art des rois ;

Politique imprudente, autant que tyrannique
De votre faux éclat, cachez le jour affreux,
Redoutez un héros, de qui la politique
Eft d'être vertueux.

Ouvrons du monde entier les annales fidèles,
Voyons-y les tyrans, ils font tous malheureux,
Les foudres qui portaient en leurs mains criminelles,
Ont retombé fur eux.

Ils font morts dans l'opprobre, ils font morts dans la rage,
Mais Antonin, Trajan, Marc-Aurèle & Titus
Ont eu des jours fereins fans nuit & fans orages
Purs comme leurs vertus.

Ils renaiffent en vous, ces vrais héros de Rome
A les remplacer tous vous êtes deftiné,
Régnez, vivez heureux, que le plus honnête homme
Soit le plus fortuné !

Un philofophe règne. Ah ! le fiècle où nous fommes,
Le defirait fans doute, & n'ofait l'efpérer.
Mon prince a mérité de gouverner les hommes
Il fait les éclairer.

Laiffons tant d'autres rois croupir dans l'ignorance,
Idoles fans vertus, fans oreilles, fans yeux,
Que fur l'autel du vice un flatteur les encenfe
Image des faux dieux.

Quelle eft du Dieu vivant la véritable image?
Vous, des talents, des arts & des vertus l'appui;

Vous, Salomon du Nord, plus ſavant & plus ſage
Et moins faible que lui.

NOTE IX. page 13.

On était occupé alors dans toute l'Europe de la réformation du calendrier. Elle avait été ordonnée dans l'Empire par un décret de la diète de Ratisbonne.

NOTE X. page 14.

Voici une traduction de ce diſcours, telle qu'elle eſt imprimée dans l'hiſtoire de l'académie. Ce diſcours a du moins l'avantage d'être plaiſant, & par conſéquent moins ennuyeux.

MESSIEURS,

„ Entre tant de ſi grands & preſque innombrables monuments de ce ſoin ſingulier, vraiment paternel & très-gracieux que l'auguſte & très-puiſſant Roi, notre Seigneur très-clément, ne ſe laſſe jamais de prendre pour la ſplendeur & l'accroiſſement de tous les états, provinces & contrées, qui par la grace divine jouiſſent actuellement d'un ſi grand bonheur; ſous ſon ſceptre très-fortuné & dont on peut regarder comme autant de témoins éternels, tant de temples & autres lieux conſacrés au culte divin, bâtis ou embellis; tant d'univerſités, écoles de nobleſſe, & autres, fondées & dotées, pour former & polir l'eſprit de la jeuneſſe; tant de loix & de conſtitutions ſalutaires établies; & en particulier ces ſuperbes édifices, conſtruits avec des frais immenſes, en tant de lieux, non moins pour le bien public que pour le plus grand luſtre du pays : ouvrages qui rempliſſent les étrangers & les voyageurs d'une extrême ad-

miration; entre tous ces témoignages, dis-je, ſi immenſes, ſi étonnants, & infiniment agréables de l'affection paternelle la plus tendre & de la piété la plus rare, qui engagent cet excellent prince à ne s'occuper que du ſalut de ſes ſujets; j'eſtime qu'on ne doit aſſurément pas mettre au dernier rang, l'attention qu'il a eue, auſſitôt que la guerre précédente a pris fin, comme elle vient de la prendre, & qu'une heureuſe paix a été rendue à nos contrées, de tourner tous ſes ſoins & toutes ſes penſées, d'ailleurs ſans ceſſe dirigées au bien de ſes peuples, à faire principalement enſorte, qu'avec la bénédiction de l'Etre-ſupréme, & ſous ſa glorieuſe protection, il ſe raſſemblât & ſe formât dans cette capitale une ſociété des plus belles ſciences, qui s'appliquât à étendre les connoiſſances humaines pour le bien public, à cultiver de plus en plus les arts, & ſur-tout *à avancer la gloire de Dieu & à répandre les vérités ſalutaires de la doctrine chrétienne.* Ce prince très-ſage a jugé, que malgré la multitude d'académies, d'univerſités & d'écoles, qui, comme autant de demeures des muſes & de la ſageſſe, & ſont abondamment pourvues de tous les ſecours néceſſaires dans les divers états ſoumis à Sa Majeſté, il manquait encore, pour mettre le comble à ſa gloire, de fonder une académie pareille à celle-ci, dans laquelle, tant par la contemplation des œuvres brillantes & admirables de Dieu dans le règne de la nature; que par le ſoin, la culture & même l'invention des choſes les plus excellentes dans les lettres, les arts, & tous les genres d'études d'honnêtes, dignes de louange & conformes à la vertu, la gloire de ſon royaume & de ſes états, auſſi bien que celle de l'Allemagne notre commune patrie l'élevât de plus en plus à

un état plus lumineux, & s'y foutint perpétuellement; & qu'en même tems, en inftituant des *miffions*, non-feulement chez les chrétiens, nos voifins, mais chez les barbares les plus éloignés, la connoiffance des vérités évangéliques, & le nom glorieux de notre fauveur Jéfus-Chrift, pénétrât infenfiblement chez ces nations. Mais ayant plu à l'Etre-fuprême, qui l'avait ainfi arrêté dans le confeil éternel de fa fageffe, que la guerre fe rallumât de nouveau, & qu'elle étendit fes voyages plus loin encore qu'elle n'avait fait auparavant: les provinces de notre augufte Roi s'étant trouvé entourées de toutes parts du défordre des armes, & ce monarque lui-même étant engagé dans la guerre, à laquelle il n'a pu s'empêcher de prendre part, & dans laquelle contre toute efpérance & toute attente il fe trouve encore actuellement enveloppé; cependant il n'a pas fouffert que fon excellent deffein en fouffrit aucun retardement, de manière que non-feulement il a enrichi à tems cette fociété, par lui raffemblée, d'habiles gens, dignes d'en être membres, auffi bien que d'un fond fuffifant pour les dépenfes, & de toutes les autres largeffes qui peuvent exciter l'émulation; mais encore il s'en eft déclaré le fouverain protecteur, & a voulu que dans ce jour qui fuit immédiatement la fête de fon couronnement, cette fociété des fciences qui lui eft fi chère, & qui eft véritablement appuyée fur fon augufte protection, fût folemnellement établie, m'ayant gracieufement chargé de préfider aux fonctions de cette folennité. Nous ne faurions reconnaître ces graces fignalées de notre très-clément Roi par des fentiments de zèle, d'affection & de refpect, qui y foient proportionnés, ni les célébrer dignement par nos louanges. Et comme, vu cette faibleffe

bleſſe & cette impuiſſance, la principale partie de notre vive reconnoiſſance, & de notre zèle ardent, doit conſiſter, en ce qu'étant inſtruits des intentions & de la volonté de ce Salomon de nos jours, nous employerons toute notre induſtrie, & toutes nos forces à en procurer l'exécution; chacun de nous travaillant, autant qu'il en ſera capable, à contribuer aux ſalutaires vues de ce gracieux ſouverain, & à en hâter l'accompliſſement, en s'acquittant avec exactitude de la tâche qui lui ſera échue en partage; nous devons en même tems, & pour la même fin, tout d'un cœur & tout d'une voix, redoubler, &, pour ainſi dire, accumuler les prières ferventes, & les tendres vœux que tous les ſujets du ſceptre pruſſien pouſſent jour & nuit, & ſans aucune relâche, pour la conſervation tant déſirée de notre auguſte monarque; afin qu'il plaiſe au Dieu très-bon & très grand, de nous conſerver très-longtems le gage précieux de ſon amour, qu'il nous a donné du ciel, ce *palladium* ſacré, auquel eſt attachée la durée de notre félicité, en le feſant régner pendant une longue ſuite d'années, au milieu de cette ſplendeur & de cette abondance, qui rendent ce royaume un des plus heureux, en le comblant de toutes les faveurs qu'il mérite par toutes ſes vertus; mais ſur-tout par ſa piété & ſon zèle pour la gloire du nom divin, en lui accordant, en un mot, avec la dernière largeſſe, même quand nous ne le demanderions pas, tout ce que l'on peut déſirer ou imaginer de plus agréable & de plus heureux. Veuille l'Etre-ſuprême ſeconder & favoriſer par ſa bienveillance toutes les entrepriſes que lui inſpirent ſa ſageſſe & ſa piété; mais d'une façon toute particulière, l'illuſtre ſociété qu'il vient de fonder, afin qu'aſſiſtée de ſon aide & de ſon ſecours,

elle ferve, fuivant le défir & l'intention perpétuelle de notre augufte monarque, *à propager jufqu'aux extrêmités de la terre, la gloire de la très-fainte divinité, à étendre les bornes étroites de l'églife chrétienne, à arborer l'étendart de la croix, dans ces lieux qui font encore couverts des ténèbres épaiffes de l'ignorance & de l'incrédulité;* auffi bien qu'à enflammer l'efprit des hommes pour l'étude des fciences & des arts, en les rempliffant du défir de connaître & d'exalter de plus en plus les œuvres merveilleufes de Dieu; enfin à augmenter la renommée & la célébrité de tous les états & provinces, qui font fous la domination de notre augufte Roi, & à confacrer d'éternels monuments à la gloire du nom illuftre de l'Allemagne. Pour moi, je fuis en partie épouvanté par la connaiffance du défaut de mes forces, en partie accablé du poids des autres affaires de la dernière importance qui repofe fur moi, & que par conféquent j'euffe pu chercher à être difpenfé d'accepter la préfidence de cette fociété fi recommandable, à l'avancement des travaux de laquelle mes foins ne pourront que peu ou point contribuer. Cependant j'ai mieux aimé ne pas m'arrêter à pefer fcrupuleufement ces difficultés, que de déroger en quoi que ce foit à cette aveugle & très-humble obéiffance, que j'ai pour toutes les gracieufes volontés & intentions de mon très-clément Roi, & que je veux témoigner en mon particulier dans cette belle occafion; me fondant principalement fur cette confiance, c'eft que vous, illuftres perfonnages, qui avez été choifis pour entrer dans cette fociété royale, & qui tous en général, & chacun en particulier, m'avez toujours donné des marques évidentes, & des preuves manifeftes de notre

zèle & de votre attachement pour moi, vous ne refuserez pas de m'accorder des fecours réciproques & efficaces, que je vous demande avec toutes les inftances poffibles ; afin que par le moyen, l'ardeur & l'empreffement qui font en quelque forte des impulfions naturelles en moi, & dont je ne me dépouillerai jamais; l'ardeur, dis-je, & l'empreffement que j'ai pour procurer les avantages de cette illuftre académie des fciences, à laquelle la cérémonie folennelle de ce jour, & cette inauguration donnent en quelque forte une nouvelle naiffance, me rendent capables, affifté de votre fidèle fecours, de vous être utile en quelque chofe; à quoi je rapporterai toujours toute mon induftrie & mes travaux. Je vais donc, ce que Dieu veuille accompagner du fuccès le plus heureux, fuivant l'ordre très-gracieux de notre très-clément Roi, vous remettre folennellement à vous, très-révérend & très-docte vice-préfident, & par vous à toute l'illuftre fociété royale des fciences, le fceau que Sa Majefté vous a accordé, dont vous pourrez vous fervir duement, en tout tems & quand vous le voudrez, pour l'adminiftration & expédition de toutes les affaires de la fociété, & en même tems ces clefs de l'obfervatoire & de la cour accordée à la fociété. Je confacre, fuivant l'intention & la volonté très-gracieufe de notre fuprême protecteur & augufte Roi, ce lieu, pour être le domicile de cette illuftre fociété, je l'en mets en poffeffion, & lui donne droit d'y tenir fes affemblées & d'y vaquer à fes affaires ; fouhaitant de tout mon cœur que ces clefs que je lui remets foient un gage heureux & un préfage affuré du fuccès de fon adminiftration, & des profondes découvertes qu'elle fera par fon induftrie dans les chofes les plus cachées; afin que fous des aufpices auffi favora-

bles, & avec le bon augure du jour d'hier consacré à la fête du couronnement, la société présente fondée & inaugurée, passe à la postérité la plus reculée, fleurisse & se perpétue, avec tous les grands & riches fruits que nous nous en promettons, à la gloire immortelle de son glorieux fondateur.

NOTE XI. page 21.

Voici comme la chose est racontée dans la vie de Voltaire qui a paru depuis peu :

„ La cour de Versailles envoya le marquis de Beauvau, pour complimenter Frédéric II sur son avénement au trône ; mais il s'agissait d'avoir son secret sur son armée en Silésie. Voltaire fut chargé de cette négociation. Le moment où il parut en Prusse était favorable. Le jeune monarque négociait lui même secrètement avec la cour de Vienne, offrant, si on voulait lui céder la Silésie, son armée & de l'argent pour faire couronner Marie-Thérèse. Cette jeune souveraine qui n'avait encore ni trésor, ni troupes, rejette une amitié qui lui est offerte les armes à la main. Le Roi de Prusse, piqué de ce refus se décide à la guerre. *Voltaire ne reste que trois jours auprès de lui; & dès qu'il fut assuré du parti qu'il prenait, il le quitta aussitôt & vint en donner la nouvelle à Versailles.*

„ Valori, chargé des affaires de France en Prusse, qui n'était point encore dans le secret, crut que Voltaire se retirait mécontent, quoiqu'il emportât un petit sac de médailles d'or, dont Frédéric II lui avait fait présent. Il en écrivit en conséquence à Versailles, pour donner avis de l'apparition de Voltaire en Prusse, & de sa prétendue disgrace.

„ La lettre de Valori, dont la minute nous a été communiquée, eſt encore au dépôt des affaires étrangères; & le ſilence de Voltaire trompèrent le public à ſon ſujet; & c'eſt-là la ſource des bruits qui coururent alors, qu'il n'avait paru en Pruſſe que pour y eſſuyer les froideurs du jeune monarque. Ses ennemis ſaiſirent cette occaſion pour envoyer des vers & des épîtres dédicatoires à ce Roi, qui ne répondit ni aux vers ni aux dédicaces.

NOTE XII. page 21.

Voici ce qu'il dit à ce ſujet dans une épître à Stil.

Illuſtres fils d'Albert! l'ennemi de ſon foudre,
Tous les deux, juſte ciel! vous a réduit en poudre;
Mais ſi vous périſſez, c'eſt ſur le champ d'honneur,
Trop dignes rejettons de ce grand Electeur,
Qui jadis, comme vous, riſqua cent fois ſa vie
En vengeant ſon état, ou ſauvant la patrie!
Cher Finck! Ah! Schoulenbourg, que je plains votre ſort!
Toi, brave Fitzgherold, tu te livres à la mort!
Tous ces vaillants guerriers au trépas ſe dévouent,
Les Anglais ſont ſurpris, & les Hongrois les louent,
Dans ce fameux combat, ſi longtems diſputé,
L'amour de la patrie & l'intrépidité
Les firent triompher à force de vaillance,
Des vieilles légions pleines d'expérience,
Qu'Eugène avait ſu rendre invincibles ſous lui!
Et l'Autriche contre eux en vain cherche un appui.

. . . .

Hélas! cher Rotenbourg, eſt-ce vous que je vois?
Victime de la mort! Dieu! quel ſanglant ſpectacle!
Eſculape à mes vœux opérant un miracle,
Où Mars vous rappella des rives du trépas,

L'Autrichien ſentit le poids de votre bras,
Et vos regards mourants jouirent de ſa fuite,
Werdeck & Buddenbrock ardens à la pourſuite,
Dans ces funèbres champs terminèrent leurs jours . . .
. . . .
Schwérin, Truchſes, Doring, vous perdites la vie!
Votre ſort glorieux eſt digne qu'on l'envie.
. . . .
. . . .
O Wedel! notre Achille; & vous Goltz, notre Ulyſſe;
A vos bras généreux nous dûmes nos ſuccès,
Oui, des larmes de ſang arroſent vos cyprès.
. . . .
La mort fond ſur Bredow, par des coups imprévus,
Tu le bleſſes, cruelle! épargne ſes vertus.
. . . .
Ah Polentz, Kleiſt, Rindorf! quels coups vous ont percés?
Vous nous rendez vainqueurs, & vous ſeuls périſſez, &c.

NOTE XIII. page 22.

Epître de Voltaire au Roi de Pruſſe.

A Cirey le 21 décembre 1741.

Soleil, pâle flambeau de nos triſtes hivers,
Toi qui de ce monde ès le père,
Et qu'on a cru longtems le père des bons vers,
Malgré tous les mauvais que chaque jour voit faire;
Soleil par quel cruel deſtin,
Faut-il que dans ce mois où l'on touche à ſa fin,
Tant de vaſtes degrés t'éloignent de Berlin?
C'eſt-là qu'eſt mon héros, dont le cœur & la tête
Raſſemble tout le feu qui manque à ſes états;

Mon héros qui de Neifs achevait la conquête ;
Quand tu fuyais de nos climats.
Pourquoi vas-tu, dis moi, vers le pole antarctique ?
Quels charmes ont pour toi les nègres de l'Afrique ?
Revole fur tes pas, loin de ce trifte bord,
Imite mon héros, viens éclairer le Nord.

C'eft ce que je difais, Sire, ce matin au foleil votre confrère, qui eft auffi l'ame d'une partie de ce monde. Je lui en dirais bien davantage fur le compte de V. M., fi j'avais cette facilité de faire des vers que je n'ai plus & que vous avez. J'en ai reçu ici que vous avez faits dans Neifs tout auffi aifément que vous avez pris cette ville. Cette petite anecdote, jointe aux vers que votre humanité m'envoya immédiatement après la victoire de Molwitz, fournit de bien finguliers mémoires pour fervir un jour à l'hiftoire. Louis XIV prit en hiver la Franche-Comté ; mais il ne donna point de bataille, & ne fit point de vers au camp devant Dole, ou devant Befançon ; auffi j'ai pris la liberté de mander à V. M. que l'hiftoire de Louis XIV me paraiffait un cercle trop étroit, je trouve que Frédéric élargit la fphère de mes idées. Les vers que V. M. a faits dans Neifs reffemblent à ceux que *Salomon* fefait dans fa gloire, quand il difait, après avoir tâté de tout, *tout n'eft que vanité.* Il eft vrai que le bon homme parlait ainfi au milieu de trois cents femmes & de fept cents concubines; le tout fans avoir donné de bataille, ni fait de fiège. Mais n'en déplaife, Sire, à Salomon & à vous, ou bien à vous & à Salomon, il ne laiffe pas d'y avoir quelque réalité dans ce monde.

Conquérir cette Siléfie
Revenir couvert de lauriers,

Dans les bras de la poésie,
Donner aux belles, aux guerriers,
Opéra, bal & comédie;
Se voir craint, chéri, respecté,
Et connaître au sein de la gloire
L'esprit de la société,
Bonheur si rarement goûté
Des favoris de la victoire;
Savourer avec volupté,
Dans des moments libres d'affaire,
Les bons vers de l'antiquité,
Et quelquefois en daigner faire
Dignes de la postérité,
Semblable vie a de quoi plaire;
Elle a de la réalité,
Et le plaisir n'est point chimère.

V. M. a fait bien des choses en peu de tems. Je suis persuadé, qu'il n'y a personne sur la terre plus occupé qu'elle, & plus entraîné dans la variété des affaires de toute espèce. Mais avec ce génie dévorant, qui met tant de choses dans sa sphère d'activité, vous conservez toujours cette supériorité de raison qui vous élève au-dessus de ce que vous êtes & de ce que vous faites.

Tout ce que je crains, c'est que vous ne veniez à trop mépriser les hommes. Des millions d'animaux sans plumes, à deux pieds, qui peuplent la terre, sont à une distance immense de votre personne, par leur ame comme par leur état. Il y a un beau vers de Milton:

Amongst unequals no society.

Il y a encore un autre malheur, c'est que V. M. peint si bien les nobles friponneries des politiques, les soins intéressés des courtisans &c., qu'elle finira par se défier

de l'affection des hommes de toute espèce, & qu'elle croira, qu'il est démontré en morale, qu'on n'aime point un Roi pour lui-même. Sire, que je prenne la liberté de faire aussi ma démonstration. N'est-il pas vrai, qu'on ne peut pas s'empêcher d'aimer pour lui-même un homme d'un esprit supérieur, qui a bien de talens, & qui joint à tous ces talens-là, celui de plaire? Or, s'il arrive, que par malheur, ce génie supérieur soit Roi, son état en doit-il empirer? Et l'aimerait-on moins parce qu'il porte une couronne? Pour moi, je sens que la couronne ne me refroidit point du tout. Je suis, &c.

Note XIV. page 22.

Epître de Voltaire au Roi de Prusse.

Du 20 avril 1741.

Eh bien! mauvais plaisans, critiques obstinés,
Prétendus beaux-esprits à médire acharnés,
Qui parlant sans penser, fiers avec ignorance,
Mettez légèrement les rois dans la balance.
Qui d'un ton décisif, aussi hardi que faux,
Assurez qu'un savant ne peut être un héros;
Ennemis de la gloire & de la poésie,
Grands critiques des rois, allez en Silésie:
Voyez cent bataillons près de Neiss écrasés:
C'est-là qu'est mon héros, venez, si vous l'osez.
Le voilà ce savant que la gloire environne,
Qui préside aux combats, qui commande à Bellone,
Qui du fier Charles XII égalant le grand cœur,
Le surpasse en prudence, en esprit, en douceur.
C'est lui-même, c'est lui, dont l'ame universelle
Courut de tous les arts la carrière immortelle;

Lui qui de la nature a vu les profondeurs,
Des charlatans dévôts confondit les erreurs;
Lui qui dans un repas, ſans ſoins & ſans affaire,
Paſſait les ignorants dans l'art heureux de plaire;
Qui ſait tout, qui fait tout, qui s'élance à grands pas,
Du Parnaſſe à l'Olympe, & des jeux aux combats,
Je ſais que Charles XII & Guſtave & Turenne,
N'ont point bu dans les eaux qu'épanche l'Hypocrène:
Mais enfin, ces guerriers, illuſtres ignorans,
En étant moins polis, n'en étaient pas moins grands.
Mon prince eſt au deſſus de leur gloire vulgaire;
Quand il n'eſt point Achille, il ſait être un Homère.
Tour à tour la terreur de l'Autriche & des ſots,
Fertile en grands projets, auſſi bien qu'en bons mots,
Et riant à la fois de Genève & de Rome,
Il parle, agit, combat, écrit, règne en grand homme.
O vous qui prodiguez l'eſprit & les vertus!
Repoſez-vous mon prince & ne m'effrayez plus;
Et quoique vous ſachiez tout penſer & tout faire,
Songez que les boulets ne vous reſpectent guère,
Et qu'un plomb dans un tube encaſſé par des ſots,
Peut caſſer d'un ſeul coup, la tête d'un héros,
Lorſque multipliant ſon poids par ſa viteſſe,
Il fend l'air qui réſiſte & pouſſe autant qu'il preſſe.
Alors privé de vie & chargé d'un grand nom,
Sur un lit de parade étendu tout du long,
Vous irez triſtement revoir votre patrie.
O ciel! que ferait-on dans votre académie?
Un dur anatomiſte, élève d'Atropos,
Viendrait, ſcalpel en main, diſſéquer mon héros;
La voilà, dirait-il, cette cervelle unique,
Si belle, ſi féconde & ſi philoſophique.

Il montrerait aux yeux les fibres de ce cœur
Généreux, bienfaifant, jufte, plein de grandeur.
Il couperait . . . Mais non, ces horribles images
Ne doivent point fouiller les lignes de nos pages.
Confervez, ô mes dieux ! l'aimable Frédéric,
Pour fon bonheur, pour moi, pour le bien du public.
Vivez, prince, & paffez dans la paix, dans la guerre,
Sur-tout dans les plaifirs, tous les *ics* de la terre;
Thédoric, *Ulric*, *Jenferic*, *Alaric*,
Dont aucun ne vous vaut, felon mon pronoftic.
Mais lorfque vous aurez de victoire en victoire
Arrondi vos états, ainfi que votre gloire,
Daignez vous fouvenir que ma tremblante voix,
En chantant vos vertus, préfagea vos exploits.
Songez bien qu'en dépit de la grandeur fuprême,
Votre main mille fois m'écrivait je vous aime.
Adieu, grand politique, & rapide vainqueur,
Trente états fubjugués ne valent point un cœur.

NOTE XV. page 26.

Lettre de Voltaire au Roi de Pruffe, en 1742.

SIRE,

Pendant que j'étais malade, votre Majefté a fait plus de belles actions, que je n'ai eu d'accès de fièvre. Je ne pouvais répondre aux dernières bontés de votre Majefté. Où aurais-je d'ailleurs adreffé ma lettre? à Vienne? à Presbourg ? à Temeswar ? Vous pouviez être dans quelqu'une de ces villes; & même, s'il eft un être qui puiffe fe trouver en plufieurs lieux à la fois, c'eft affurément votre perfonne, en qualité d'image de la divinité, ainfi que le font tous les princes, & d'ima-

ge très-penſante & agiſſante. Enfin, Sire, je n'ai point écrit, parce que j'étais dans mon lit quand votre Majeſté courait à cheval au milieu des neiges & des ſuccès.

D'Eſculape les favoris
Semblaient même me faire accroire
Que j'irais dans le ſeul pays
Où n'arrive point votre gloire;
Dans ce pays dont par malheur
On ne voit point de voyageur
Venir nous dire des nouvelles;
Dans ce pays, où tous les jours
Les ames lourdes & cruelles,
Et des hongrois & des pandours,
Vont au diable au ſon des tambours,
Par votre ordre & pour vos querelles;
Dans ce pays dont tout chrétien,
Tout juif, tout muſulman raiſonne;
Dont on parle en chaire, en Sorbonne;
Sans jamais en deviner rien;
Ainſi que le Pariſien,
Badaut crédule & ſatyrique
Fait des romans de politique,
Parle tantôt mal, tantôt bien,
De Belle-Iſle & de vous peut-être;
Et dans ſon léger entretien;
Vous juge à fond ſans vous connaître.

Je n'ai mis qu'un pied ſur le bord du Styx; mais je ſuis très-fâché, Sire, du nombre des pauvres malheureux que j'ai vu paſſer. Les uns arrivaient de Scharding, les autres de Prague, ou d'Iglau. Ne ceſſerez-vous point, vous & les rois vos confrères, de ravager

cette terre, que vous avez, dites-vous, tant d'envie de rendre heureuse ?

Au lieu de cette horrible guerre ;
Dont chacun sent les contre-coups,
Que ne vous en rapportez-vous
A ce bon abbé de Saint-Pierre ?

Il vous accorderait tout aussi aisément, que Lycurgue partagea les terres de Sparte, & qu'on donne des portions égales aux moines. Il établirait les quinze dominations de Henri IV. Il est vrai pourtant, que Henri IV n'a jamais songé à un tel projet. Les commis du duc de Sulli, qui ont fait ses mémoires, en ont parlé ; mais le secrétaire d'état Villeroi, ministre des affaires étrangères, n'en parle point. Il est plaisant, qu'on ait attribué à Henri IV le projet de déranger tant de trônes, quand il venait à peine de s'affermir sur le sien. En attendant, Sire, que la diète européane, ou européaine, s'assemble pour rendre tous les monarques modérés & contens, votre Majesté m'ordonne de lui envoyer ce que j'ai fait depuis peu du Siècle de Louis XIV ; car elle a le tems de lire quand les autres hommes n'ont point de tems. Je fais venir mes papiers de Bruxelles ; je les ferai transcrire, pour obéir aux ordres de votre Majesté. Elle verra peut-être que j'embrasse un trop grand terrain : mais je travaillais principalement pour elle, & j'ai jugé que la sphère du monde n'était pas trop grande. J'aurai donc l'honneur, Sire, d'envoyer dans un mois à votre Majesté un énorme paquet, qui la trouvera au milieu de quelque bataille, ou dans une tranchée. Je ne sais si vous êtes plus heureux dans tout ce fracas de gloire, que vous l'étiez dans cette douce retraite de Remusberg.

Cependant, grand Roi, je vous aime,
Tout autant que je vous aimai,
Lorſque vous étiez renfermé
Dans Remusberg & dans vous-même;
Lorſque vous borniez vos exploits,
A combattre avec éloquence
L'erreur, les vices, l'ignorance
Avant de combattre des rois.

Recevez, Sire, avec votre bonté ordinaire, mon profond reſpect, & l'aſſurance de cette vénération qui ne finira jamais, & de cette tendreſſe qui ne finira que quand vous ne m'aimerez plus.

NOTE XVI. page 27.

Epître de Voltaire au Roi de Pruſſe.

Du 15 mai 1742.

Quand vous aviez un père, & dans ce père un maître,
Vous étiez philoſophe, & viviez ſous vos loix.
Aujourd'hui mis au rang des rois,
Et plus qu'eux tous digne de l'être;
Vous ſervez cependant vingt maîtres à la fois.
Ces maîtres ſont tyrans. Le premier c'eſt la gloire,
Tyran dont vous aimez les fers,
Et qui met au bout de vos vers,
Ainſi qu'en vos exploits la brillante victoire.
La politique à ſon côté
Moins éblouiſſante, auſſi forte,
Méditant, rédigeant, ou rompant un traité,
Vient meſurer vos pas que cette gloire emporte.
L'intérêt, la fidélité
Quelquefois s'uniſſant, & trop ſouvent contraires,
Des amis dangereux, de ſecrets adverſaires:
Chaque jour des deſſeins & des dangers nouveaux:

Tout écouter, tout voir, & tout faire à propos:
Payer les uns en espérance,
Les autres en raisons, quelques-uns en bons mots:
Aux peuples subjugués faire aimer sa puissance:
Que d'embarras! que de travaux!
Régner n'est pas un sort aussi doux qu'on le pense.
Qu'il en coûte d'être un héros!

Il ne vous en coûte rien, à vous, Sire, tout cela vous est naturel: vous faites de grandes, de sages actions, avec cette même facilité, que vous faites de la musique & des vers, & que vous écrivez de ces lettres, qui donneraient à un bel-esprit de France une place distingué parmi les beaux-esprits jaloux de lui.

Je conçois quelque espérance, que Votre Majesté raffermira l'Europe comme elle l'a ébranlée; & que mes confrères les humains vous béniront, après vous avoir admiré. Mon espoir n'est pas uniquement fondé sur le projet que l'abbé de Saint Pierre (*) a envoyé à Votre Majesté; je présume qu'elle voit les choses que veut voir le pacificateur trop mal écouté de ce monde, & que le roi-philosophe fait parfaitement ce que le philosophe qui n'est pas roi, s'efforce en vain de deviner. Je présume encore beaucoup de vos charitables intentions. Mais ce qui me donne une sécurité parfaite, c'est une douzaine de faiseurs & de faiseuses de cabrioles, que Votre Majesté fait venir de France dans ses états. On ne danse guères que dans la paix. Il est vrai, que

(*) L'abbé de Saint Pierre a écrit une vingtaine de volumes sur la politique. Il envoyait souvent au roi de Prusse, & à d'autres princes, des projets d'une pacification générale. Le cardinal Dubois appellait ses ouvrages, les rêves d'un homme de bien.

vous avez fait payer les violons à quelques puiſſances voiſines ; mais c'eſt pour le bien commun, & pour le vôtre. Vous avez rétabli la dignité & les prérogatives des électeurs. Vous êtes devenu tout-d'un-coup l'arbitre de l'Allemagne ; & quand vous avez fait un empereur, il ne vous en manque que le titre. Vous avez avec cela cent vingt mille hommes bien faits, bien armés, bien vétus, bien nourris, bien affectionnés. Vous avez gagné des batailles & des villes à leur tête : c'eſt à vous à danſer, Sire ! Voiture vous aurait dit, que vous avez l'air à la danſe, mais je ne ſuis pas auſſi familier que lui avec les grands-hommes & avec les rois ; & il ne m'appartient pas de jouer aux proverbes avec eux.

Au lieu de douze bons académiciens, vous avez donc, Sire, douze bons danſeurs. Cela eſt plus aiſé à trouver, & beaucoup plus gai. On a vu quelquefois des académiciens ennuyer un héros & des acteurs de l'opéra le divertir.

Cet opéra dont Votre Majeſté décore Berlin, ne l'empêche pas de ſonger aux belles lettres. Chez vous un goût ne fait pas tort à l'autre. Il y a des ames, qui n'ont pas un ſeul goût, votre ame les a tous ; & ſi Dieu aimait un peu le genre humain, il accorderait cette univerſalité à tous les princes, afin qu'ils puiſſent diſcerner le bon en tout genre, & le protéger. C'eſt pour cela que je m'imagine qu'ils ſont faits originairement.

Je connais quelques acteurs pour la tragédie, qui ne ſont pas ſans talents, & qui pourraient convenir à Votre Majeſté ; car je me flatte qu'elle ne ſe bornera pas à des galimathias italiens & à des gambades françaiſes. Le héros aimera toujours le théâtre, qui repréſente les héros. Puiſſiez-vous, Sire, jouir bientôt de toutes ſortes de plaiſirs,

plaisirs, comme vous avez acquis toute sorte de gloire! C'est le vœu sincère de votre admirateur, de votre sujet par le cœur, qui malheureusement ne vit point dans vos états; d'un esprit pénétré de la grandeur du vôtre, & d'un cœur qui s'intéresse à votre bonheur autant que vous-même.

Recevez, Sire, avec votre bonté ordinaire mes très-profonds respects.

NOTE XVII. page 31.

Lettre du Roi de Prusse à Voltaire.

Si les histoires de l'univers avaient été écrites comme celle que vous m'avez confiée, nous serions plus instruits des mœurs de tous les siècles, & moins trompés par les historiens. Plus je vous connais, & plus je trouve que vous êtes un homme unique. Jamais je n'ai lu de plus beau stile que celui de l'histoire de Louis XIV. Je relis chaque paragraphe deux ou trois fois, tant j'en suis enchanté: toutes les lignes portent coup: tout est nourri de réflexions excellentes: aucune fausse pensée, rien de puéril, & avec cela une impartialité parfaite. Dès que j'aurai lu tout l'ouvrage, je vous enverrai quelques petites remarques, entre autres sur les noms allemands qui sont un peu mal-traités; ce qui peut répandre de l'obscurité sur cet ouvrage, puisqu'il y a des noms qui sont si défigurés, qu'il faut les deviner.

Je souhaiterais que votre plume eût composé tous les ouvrages qui sont faits, & qui peuvent être de quelque instruction. Ce serait le moyen de profiter, & de tirer utilité de la lecture.

Je m'impatiente quelquefois des inutilités, des pauvres réflexions, ou de la sécheresse qui régnent dans de

certains livres. C'eſt au lecteur à diriger de pareilles lectures. Vous épargnez cette peine à vos lecteurs. Qu'un homme ait du jugement ou non, il profite également de vos ouvrages: il ne lui faut que de la mémoire.

Je vous conjure, mon cher ami, de me mander tout ce que vous faites à Cirey que j'envie.

NOTE XVIII. page 38.

Voici les vers de Frédéric à d'Arnaud.

D'Arnaud, par votre beau génie,
Venez réchauffer nos cantons;
Par les ſons de votre harmonie,
Réveiller ma Muſe aſſoupie,
Et diviniſer nos *Manons*.
L'amour préſide à vos chanſons,
Et dans vos hymnes que j'admire,
La tendre volupté reſpire,
Et ſemble dicter ſes leçons.
Déjà ſans être téméraire,
Prenant votre vol juſqu'aux cieux;
Vous pouvez égaler Voltaire,
Et près de Virgile & d'Homère
Jouir de vos ſuccès heureux.
Déjà l'Apollon de la France
S'achemine à ſa décadence;
Venez briller à votre tour.
Elevez-vous, s'il brille encore,
Ainſi le couchant d'un beau jour
Promet une plus belle Aurore.

NOTE XIX. page 40.

Lorsque Frédéric priait Voltaire d'examiner ses manuscrits, ce dernier se défendait quelquefois agréablement, pour avoir occasion de flatter son royal élève. Il lui dit un jour en cédant à ses instances : *Sire, je vais prendre le manteau & le rabat de l'abbé d'Olivet, & j'examinerai ensuite le devoir de mon maître.*

Quelquefois le Roi disputait; mais enfin il avouait ses fautes, & adoptait les corrections. Le poème de la guerre occasionna une discussion entre ces deux grands hommes. Voltaire pensait qu'un ouvrage didactique dont l'uniformité produit ordinairement l'ennui, devait contenir peu d'exemples, parce que les exemples sont toujours froids. Il voulait qu'il fût orné d'épisodes agréables, qui, en variant la marche du poème, réveillent l'imagination du lecteur. Frédéric prétendait au contraire qu'un poème de la nature du sien, devait avoir moins d'épisodes que d'exemples; parce que les exemples font naître l'enthousiasme & le courage.

NOTE XX. page 40.

En 1736, M. de Maupertuis avait été envoyé par le gouvernement au cercle polaire avec M. Clairaut, Camus, le Monnier & Cuthier, pour mesurer un degré, & vérifier la véritable figure de la terre. Les mesures qu'ils prirent & les conséquences qu'on en tira, prouvèrent que la terre était telle que Newton l'avait deviné dans son cabinet. Voltaire & tous les Newtoniens célébrèrent le retour des académiciens. Maupertuis se fit peindre en habit de Lapon, occupé à applatir la terre. Ce tableau fut gravé, & Voltaire fit ces vers pour mettre au bas de l'estampe.

Ce globe mal connu, qu'il a ſu meſurer,
Devient un monument où ſa gloire ſe fonde,
Son ſort eſt de fixer la figure du monde,
De lui plaire & de l'éclairer.

Pendant dix ans, Voltaire avait été en commerce de lettres avec Maupertuis. Il l'avait toujours flatté parce qu'il connaiſſait ſon faible ; & il le ménageait comme on ménage une maîtreſſe haute & bizarre. Lorſqu'en 1733, Maupertuis donna ſon Eſſai ſur la figure des aſtres, Voltaire lui écrivit: *je l'ai lu avec autant de plaiſir qu'une jeune demoiſelle lit un roman, & qu'un dévot lit l'évangile.*

Preſque toutes les lettres de Voltaire à Maupertuis étaient de ce ſtyle. Il avait été de la ſociété de Madame du Chatelet & s'était brouillé avec elle. On voulait les reconcilier, mais les hauteurs de Maupertuis rendirent inutiles toutes les démarches que l'on fit à ce ſujet.

Cette brouillerie durait encore lorſque Voltaire fut reçu à l'académie françaiſe. Il ne le cita point dans ſon diſcours au nombre des grands-hommes vivants. L'eſprit de Maupertuis en reſta longtems ulcéré.

Voltaire rachetait les torts de la faveur où il était auprès de Frédéric II, en redoublant d'attention & de politeſſe à ſon égard, ainſi qu'à l'égard des autres Français. Il ne leur parlait que pour leur dire des choſes honnêtes & flatteuſes. Il les avait ſouvent à diner avec lui, & les invitations étaient toujours faites *pour manger le rôt du Roi*; c'eſt ainſi qu'il appellait la table que le roi lui donnait.

NOTE XXI. page 42.

Des gens qui étaient alors auprès du Roi, ont aſſuré que le deſſein de Frédéric n'avait pas été de faire pa-

yer à ſes ſujets au de-là de ce qui leur était dû, & qu'il dit à cette occaſion: *Mon couſin Auguſte a fait une faute ; mais ce n'eſt pas à moi d'en profiter.*

NOTE XXII. page 44.

A la ſuite d'une viſite à Maupertuis, le Roi furieux contre Voltaire, dit à d'Arget ſon ſecrétaire: *Ecrivez à Voltaire que je veux qu'il ſorte dans vingt-quatre heures de mes états.*

D'Arget tremblant ſe fit répéter l'ordre deux fois. Le Roi ſe calme un peu & lui demande ce qu'il en penſe. Le ſecrétaire répond: „Sire, vous l'avez appellé auprès de vous, la commiſſion eſt ſur le point de le juger: ſi elle le trouve coupable, vous ſerez à tems de le renvoyer.„ Le Roi garde le ſilence un moment, *Vous avez raiſon*, dit-il enſuite à d'Arget, *vous êtes un honnête homme.*

On dit que ce qui avait ſi fort irrité Frédéric contre Voltaire, c'eſt que Maupertuis lui avoit raconté l'anecdote ſuivante. Un jour que le général Manſtein était dans la chambre de Voltaire, où celui-ci mettait en français les mémoires de la Ruſſie, compoſés par cet officier, le Roi lui envoya une pièce de vers de ſa façon à examiner. Voltaire renvoya Manſtein en lui diſant: *Mon ami, à une autrefois ; voilà le Roi qui m'envoie ſon linge ſale à blanchir, je blanchirai le vôtre après.*

En rendant ces plaiſanteries au Roi, on l'excitait à en faire auſſi contre le poète, & dès qu'il en partait quelqu'une de la bouche de Frédéric, on s'empreſſait d'aller la rendre à Voltaire. La Métrie ayant dit au Roi qu'on était bien jaloux de la faveur & de la fortune de

Voltaire, il répondit: *laiſſez faire; on preſſe l'orange, & on la jette quand on a avalé le jus.* Cette anecdote peint aſſez bien, je crois, les deſſeins de Frédéric ſur Voltaire. Il n'eut jamais d'autre deſſein que de faire corriger & publier ſes ouvrages, par cet auteur à la mode. Il n'était guère poſſible que deux eſprits de cette trempe & deux hommes de cet état s'aimaſſent de bonne foi, & vécuſſent longtems enſemble.

Note XXIII. page 47.

L'abbé de Prades qui avait été obligé de quitter la France, pour une fameuſe thèſe dont il n'était pas l'auteur, avait trouvé un aſyle chez le roi de Pruſſe, qui ſe feſait un plaiſir de faire tout ce qui pouvait humilier les prêtres. Cet abbé fut ſoupçonné pendant la guerre de quelques correſpondances ſuſpectes & enfermé à Magdebourg.

Note XXIV. page 52.

Le marquis d'Argens nous apprend dans ſes *mémoires ſecrets de la république des lettres*, qu'aucun homme de mérite n'aſſiſta à ce jugement. Maupertuis l'avait préparé par toutes les intrigues de la cabale, & il s'était aſſuré du ſuffrage de tous ceux qui attendaient de lui leur fortune, ou qui redoutaient ſon reſſentiment.

Note XXV. page 57.

Lorſque Voltaire eut quitté Potzdam, il écrivit au Roi:

Sire!

„ J'oublie en Suiſſe toutes mes fautes de Berlin; je ſuis bien fâché pour votre Majeſté que celles des prin-

ces ſoient de nature à ne pouvoir être oubliées ; ſans cela, je lui donnerais ma recette, préſent, qui vaudrait peut-être tous ceux qu'elle avait daigné projetter en ma faveur. „

NOTE XXVI. pag. 59.

On s'imagine bien comment tant d'affaires devaient être expédiées en ſi peu de tems. Mettons deux heures pour répondre à toutes ces lettres ; il paraîtrait encore impoſſible que l'on pût en venir à bout. Que l'on ſonge auſſi que la plupart des ſecrétaires du cabinet furent des gens qui avaient été laquais de Frédéric. Auſſi excepté les affaires de politique, auxquelles le Roi répondait lui-même ou feſait répondre par un ſecrétaire particulier, & quelques réponſes à des gens de lettres étrangers ; le reſte offrait ſouvent des bévues & des contradictions inconcevables. Ce ferait une choſe plaiſante qu'une collection des réponſes les plus biſarres de ces ſecrétaires. Quand on demandait quelque grâce ou faveur, le Roi diſait ſouvent : *refuſez poliment*, ou *accordez*, ou bien il témoignait de l'humeur ; alors le ſecrétaire retournait les propres paroles de la lettre qu'on avait écrite, & y ajoutait quelques expreſſions de ſa façon, ſelon qu'il était ami ou ennemi de celui auquel il répondait, ſelon qu'il était bien ou mal payé de lui ou de ſes ennemis. J'ai connu un homme qui lorſqu'il écrivait au Roi, ſe divertiſſait à faire la réponſe d'avance, & il ſe trompait rarement. Le Roi qui en ſignant ces lettres, ne les relifait point, à moins qu'il ne s'agît d'affaires importantes, laiſſait par-là un libre cours à la ſottiſe ou à la méchanceté des ſecrétaires ; & de-là tant de réponſes ridicules

que l'on a mises sur le compte de Frédéric, & qu'on ne devait mettre que sur celui de ces espèces de secrétaires.

Il est arrivé souvent dans des contestations ou des plaintes, que les réponses du Roi, semblables aux oracles de Delphes, étaient tellement équivoques que chaque partie les interprétait en sa faveur, & que le magistrat chargé d'exécuter les ordres du cabinet, ne savait quel parti prendre, ou opprimait selon son caprice ou ses passions. Le Roi avait coutume d'appeller ses conseillers du cabinet *mes scribes*, & il les nommait bien.

NOTE XXVII. pag. 59.

En revenant de la parade, il entrait dans une salle pour voir s'il n'y avait point quelqu'un à lui présenter, ou quelques personnes qui voulaient lui parler; il y demeurait cinq ou six minutes, & fesait des révérences; même quand il n'y avait que ses valets de chambre.

NOTE XXVIII. pag. 59.

Il faut que les choses aient changé depuis ce tems-là; car les frères du Roi n'allaient presque jamais à Potsdam, & ne mangeaient guère avec lui qu'à Berlin pendant le carnaval. Il admettait ordinairement à sa table ses généraux, & les officiers de son premier bataillon. Elle était au commencement de 24 couverts, & couverte de seize plats, y compris potage, hors d'œuvres, entrées, rôtis, entremêts; tout était servi à la fois. Il donnait à son maître d'hôtel un écu par tête, & c'était assez; car il payait à part la marée, le gibier, & tous les mets extraordinaires qu'il fesait venir de pays étrangers. Il aimait beaucoup les pâtés d'Amiens, & en fesait venir

ſouvent. Chaque pâté lui coûtait ordinairement quarante ou cinquante écus de port. Il aimait beaucoup les fruits, & il dépenſait 100000 écus par an, pour en avoir de beaux en hiver comme en été. Sur la fin de ſa vie, ſa table n'était plus que de huit couverts, il ne ſoupait plus; mais il invitait ordinairement à ſouper quand il était à Berlin, le baron de Prittwitz, général du corps des gens-d'armes; l'abbé Baſtiani, Italien; le marquis de Luccheſini, & le comte de Schwérin, ſon grand écuyer. Le Roi aſſiſtait à leur ſouper & cauſait avec eux. Ce ſouper ne devait coûter en tout qu'un écu du pays, c'eſt-à-dire, quatre livres dix ſous environ. On ne leur ſervait qu'un plat de poiſſon. Le Roi diſait en badinant, que rien n'était ſi mauvais pour la ſanté que de trop ſouper; & ces meſſieurs, en quittant la table royale, allaient ordinairement faire chez eux un ſouper plus réel. On ne ſait ce que veut dire Voltaire avec ces chambellans; il n'admettait point à ſa table ceux que l'on connaît dans les autres cours ſous ce nom, & jamais ils n'en feſaient les fonctions auprès de lui, mais il donnait ce titre à quelques uns de ceux qu'il aimait à voir familièrement; & les chambellans avec lesquels il mangeait étaient de l'eſpèce de Voltaire, du marquis d'Argens, & dans la ſuite du marquis de Luccheſini.

NOTE XXIX. page 59.

Son dîner durait une heure. En ſe levant de table il prenait ordinairement un de ceux avec qui il avait dîné & cauſait avec lui dans l'embraſure d'une fenêtre ou en ſe promenant, ou il le menait dans un corridor ou même ſur un eſcalier, quand il ne voulait pas être entendu de ceux qui étaient dans la chambre.

Après dîner il fignait ordinairement les réponfes qu'il avait fait faire aux papiers qu'il avait lus le matin.

NOTE XXX. page 59.

Lorfque le Roi était à Berlin, il fefait ordinairement venir dans fa chambre quelques académiciens ou autres gens de lettres ou foi-difant tels, & caufait familièrement avec eux. Un homme célèbre difait à ce fujet, le Roi fait venir auprès de lui tant de gens de mérite & de gens fans mérite, qu'on ne fait fi l'on doit s'en trouver honoré, parce qu'on rifque d'être confondu dans ces deux claffes.

Sur les dernières années de fa vie, ceux qui l'entouraient, l'avaient tourné du côté de la littérature allemande, qu'il ne connaiffait pas; ou plutôt, on prétend qu'il fit femblant de s'y tourner par politique, & que défirant que le règne de fon fucceffeur ne reffemblât point au fien; il voulait infpirer l'idée de fubftituer à Berlin les Mufes allemandes aux Mufes françaifes. Si cela eft, fes défirs ont été remplis.

A d'Arget a fuccédé Catt, que le Roi avait connu & pris à fon fervice dans un voyage de Hollande; ce dernier ayant été difgracié après avoir fervi pendant une vingtaine d'années; on mit à fa place l'abbé Duval Pirau, qui ne fut pas longtems en faveur; il fut renvoyé, & Frédéric demanda un nouveau lecteur à d'Alembert. Il en vint un qui réuffit plus mal encore, on raconte que les premiers jours qu'il fut à Potzdam, le Roi lui fit voir quelques-uns de fes appartements, dans lefquels étaient plufieurs portraits de Jofeph II. Le lecteur témoigna fa furprife de voir fi fouvent l'image de cet antagonifte de Frédéric; celui-ci lui répondit: *c'eft un*

jeune homme qu'il ne faut pas perdre de vue. Le lecteur rendit à ce qu'on prétend, ce propos dans quelques compagnies de Berlin. Le Roi l'apprit & transféra l'indiſcret de ſon cabinet dans un bureau de la régie. Frédéric dégoûté des Français que les Italiens lui peignaient tous ſemblables à ce dernier, ne voulut point en faire venir un autre. Le fils d'un pauvre tailleur de la colonie françaiſe de Berlin, donnait alors des leçons de latin à Potzdam, pour vivre & ſoulager ſon père; Frédéric le fit venir, pour eſſayer. Dans une des premières lectures, il ſe rencontra un mot grec, dont le Roi lui demanda l'explication, & le jeune homme la lui donna. Le Roi qui n'avait point encore eu de lecteur qui ſût le grec, fut enchanté de ſon érudition, & le prit à ſon ſervice. Il y eſt reſté juſqu'à ſa mort.

NOTE XXXI. pag. 60.

Depuis huit à dix ans, il n'avait plus de concert & ne jouait plus de la flûte. Ce concert était preſque tout compoſé d'inſtruments à vent. Il fallait être dans la plus grande faveur pour y être admis.

Le Roi aimait paſſionnément la muſique, payait magnifiquement tous ſes chanteurs & ceux qui excellaient dans quelqu'inſtrument, excepté ceux qui jouaient de la flûte; de même qu'il ne pouvait ſouffrir longtems ceux qui feſaient de bons vers. Il eſtimait une belle voix & un bon violon, par la même raiſon, qu'il eſtima toujours plus Maupertuis & d'Alembert, que Voltaire & l'abbé Delisle. Un virtuoſe qui paſſait pour une des meilleurs flûtes de l'Europe, ſe préſenta un jour à Potsdam, dans l'eſpérance d'être accueilli du Roi, & demanda à jouer en ſa préſence. Frédéric le reçut dans ſon cabinet, lui

fit jouer un concert de sa composition très-difficile, que le virtuose ne pouvait connaître; & lorsqu'il l'eut joué, avec tout le goût possible; vous jouez fort bien, lui dit le Roi, je suis bien aise d'avoir entendu un virtuose comme vous; il faut que je vous en témoigne ma satisfaction. Le musicien s'attendait à un présent considérable. Frédéric va chercher sa flûte, & lui dit; il faut aussi que vous m'entendiez. Il joue le concert, puis congédie le joueur de flûte, avec son petit salut ordinaire.

NOTE XXXII. pag. 69.

Ce baron de Pœlnitz avait changé deux ou trois fois de religion. S'étant fait une fois catholique, & ayant demandé son congé au Roi pour épouser une femme riche; il se trouva trompé dans ses espérances, & le mariage n'eut pas lieu. Alors se voyant sans argent, sans place & accablé de dettes; il écrivit au Roi de Nuremberg, où il se trouvait, & lui proposa de rentrer dans l'église réformée s'il voulait le reprendre à son service. Frédéric lui répondit:

„Que vous soyez réformé, catholique ou luthérien, cela m'est égal. Mais si vous voulez vous faire circoncire je vous reprendrai à mon service."

Voici encore quelques pièces originales, qui donneront une idée du personnage & de la manière dont le Roi le traitait.

Lettre de Frédéric II au Baron de Pœlnitz, sans date, de la propre main du Roi. (*)

„J'ai lu votre ouvrage, cher baron, avec beaucoup

(*) Le baron de Pœlnitz a écrit des mémoires & quelques autres ouvrages.

d'attention; & comme je ſais que vous ne voulez point être flatté, je vous dirai mon ſentiment avec beaucoup de franchiſe. Il me ſemble que vous n'avez pas été d'accord avec vous-même lorſque vous avez commencé à écrire; car vous devez obſerver que ce que vous m'envoyez eſt l'hiſtoire de la vie de mon grand-père, où il n'y a jamais eu d'hiſtoire écrite en ſtyle épiſtolaire, & même vous ne le ſuivez pas tout-à-fait. Les lettres doivent avoir des libertés & des réflexions plus familières que le ſtyle de l'hiſtoire qui demande de la gravité. Si donc vous voulez écrire l'hiſtoire des deux derniers règnes, réduiſez tout en chapitres, tirez plus de lumières des archives. Pour ce qui regarde les négociations, abrégez les deſcriptions, les cérémonies qui ſentent la gazette; ne parlez tout au plus qu'une fois de 24 trompettes & de deux timballiers; étendez-vous plus ſur les grandes affaires, & rejettez toutes les puérilités; ne mettex d'anecdotes que l'eſpèce qui caractériſent la façon de penſer de la cour & du ſouverain, & ajoutez-y de tems en tems des réflexions courtes & en ſtyle d'épigramme. Si vous voulez écrire des lettres, prenez un ſtyle moins grave, parlez-y davantage vous-méme, & ſuivez le ſtyle de vos anciens mémoires qui me parait plus aiſé & plus divertiſſant que ceux-ci. Il me ſemble, quant au gros de l'ouvrage que vous ne devriez pas toujours comparer les miniſtres de mon grand-père avec ceux de Louis XIV, & principalement Dankelmann à Colbert; il y a une eſpèce d'affectation à ces comparaiſons toutes priſes de la cour de France, qui ne feraient pas un bon effet. Enſuite vous dites de Meinders qu'il avait de la fineſſe, ce qui ferait extraordinaire chez un Allemand; & par-ci, par-là, vous donnez dans le diffus

fur les matieres de cérémonies & fur des détails de petits particuliers qui n'intéreffent perfonne, comme j'ai auffi pris la liberté de le marquer en marginale avec du crayon, pour que vous puiffiez l'effacer. En un mot, ou écrivez gravement, & mettez plus d'étoffe dans votre ouvrage, ou tenez-vous-en aux anecdotes que vous ornerez par votre ftyle qui eft badin & enjoué. Toutes fois ne vous-en tenez point à mon jugement, & confultez vos amis qui pourront vous dire leurs fentiments.

Adieu, baron, je vous fouhaite fanté & vie, & tout le refte fera facile à redreffer & à faire.

FRÉDÉRIC.

Autre lettre de Frédéric II au baron de Pælnitz.

Du 14 juillet 1744.

„ Pour répondre à votre lettre du 11 de ce mois, remplie des marques de votre repentir: je vous dirai, que vous avouerez vous-même, que votre conduite envers moi a été ridicule, irrégulière, & même indigne. Après vous avoir fait fentir à diverfes reprifes mes bontés & ma protection; vous ayant entre autres bienfaits donné la valeur de 6000 écus pour vous tirer de l'abime de vos dettes, vous vous êtes avifé légèrement de quitter mon fervice fans rime & fans raifon, & avec une imprudence dont il y a peu d'exemples.

„ Une ingratitude fi marquée me devrait empêcher de faire grace à un homme qui a affez fait connaître que fes prétendues lumières ne fauraient jamais être accompagnées de droiture, de fidélité & de reconnoiffance; ce qui me rappelle le fouvenir d'une certaine lettre que j'ai trouvée parmi les papiers de feu mon père de glorieufe

mémoire, où l'épiphonème était conçu dans ces termes: *Quand deviendrez-vous ſage . . . mon Dieu!*

„ On doit conclure de tout cela, que ſi je voulais agir ſelon les règles ordinaires de la juſtice & de la raiſon, je ſerais obligé de vous abandonner entièrement, en vous laiſſant vous tirer vous-même des triſtes ſuites de votre ſottiſe. Mais comme je veux bien prendre en conſidération que nonobſtant votre eſprit, la nature vous a refuſé le jugement requis, pour mener une vie ſans reproche; ce qu'elle ne vous accordera peut-être jamais; j'ai pris la réſolution de vous accorder encore une fois votre grace, le pardon & l'oubli de tout ce que vous avez commis, pourvu que vous vous ſoumettiez cordialement aux conditions ſuivantes:

1) Que je prétends faire publier par toute la ville de Berlin, que perſonne ne doit s'émanciper de vous prêter, quoique ce ſoit, ni en argent, ni en marchandiſes, ſous peine de 100 ducats.

2) Que je vous défends abſolument de mettre le pied dans la maiſon d'aucun miniſtre étranger, ou d'avoir un commerce avec eux dans les autres maiſons, ou de leur faire des rapports de ce qui pourra être dit à la table ou dans la converſation.

3) Que toutes les fois que vous ſerez admis à ma table; trouvant les autres convives en belle humeur, vous éviterez avec ſoin de prendre mal à propos le viſage d'un cocu, & que vous chercherez plutôt de contribuer à ſoutenir & à augmenter leur joie.

„ Voilà les points eſſentiels que j'ai à vous preſcrire. Si vous êtes aſſez ſage que de vouloir & pouvoir remplir ces conditions, je ſuis prêt de vouloir vous accorder une amniſtie entiere, & un oubli de vos fautes.

Sur ce je prie Dieu, qu'il vous ait en sa sainte garde. Fait à Berlin ce 24 juillet 1744.„

Au-dessous il y avait de la propre main du Roi:

„Si vous aimez mieux servir les cochons que les grands princes, comme vous l'avez dit, vous ne pouvez manquer de condition, & vous trouverez en Westphalie de l'emploi, sans que vous ayez besoin de moi.„

„Allez, vous êtes un indigne: & si je vous tire de la misère, où vos folies & vos impertinences vous ont réduit, ce n'est que par pitié; car votre conduite mériteroit que l'on vous enferme entre quatre murailles à jamais.

FRÉDÉRIC.

Lettre au Ministre d'état Comte de Podewils, au sujet du Baron de Pœlnitz.

„J'ai reçu avec votre billet du 28me de ce mois, la lettre apologétique, par laquelle le baron de Pœlnitz tâche à donner quelque tour à la vilaine pièce qu'il a jouée au marchand Martini à Paris. Je sais ce que j'en dois croire. Mais ayant pardonné au-dit Pœlnitz les sottises passées qu'il a faites; je lui passerai encore celle-là, à condition qu'il tâche de satisfaire ce marchand, & qu'il se garde bien de commettre plus de pareils forfaits & avances, que je ne lui pardonnerai plus, si jamais il y revient, & dont il sentira alors tout le poids de mon indignation. Et sur cela je prie Dieu qu'il vous ait en sa sainte garde.„

A Berlin ce 30 de janvier 1745.

FRÉDÉRIC.

Après

Après la guerre de ſept ans, le baron de Pœlnitz fut fait directeur des ſpectacles de la cour. Le Roi le voyait encore ſouvent, & aimait à s'entretenir avec lui, parce qu'il était bouffon. Un jour le baron ayant demandé une augmentation d'appointements, le Roi lui envoya un boiſſeau d'avoine qu'il fit répandre dans ſa chambre.

Congé expédié au Baron de Pœlnitz à ſa retraite de Berlin.

„ Nous . . . . ſavoir feſons par les préſentes, que le baron de Pœlnitz, natif de Berlin, & autant qu'il nous eſt connu né de parents honnêtes; gentilhomme de la chambre de feu notre grand-père de glorieuſe mémoire; comme auſſi au ſervice de la ducheſſe d'Orléans dans la même qualité, colonel à celui d'Eſpagne, capitaine de cavalerie dans l'armée du feu Empereur, camérier du Pape, chambellan du duc de Brunſwik, enſeigne au ſervice du duc de Weimar, chambellan à celui de feu notre père de bienheureuſe mémoire; & en dernier lieu, grand-maître de cérémonies au nôtre: ſe voyant comme inondé & emporté par le torrent des emplois militaires les plus honorables, & des plus éminentes charges de la cour, qui ſucceſſivement ont plu ſur ſa perſonne; las du monde & entraîné par les mauvais exemples du nouveau chambellan Montaulieu, qui peu de tems avant lui, a déſerté de la cour: ledit baron de Pœlnitz nous a recherché & très-humblement ſupplié de lui accorder en grace un congé honnête pour le maintien de ſa bonne réputation & renommée.

Déférant donc à ſa demande & ne jugeant pas à propos de refuſer à ſa bonne conduite, le témoignage dont il nous a requis, vu les importants ſervices qu'il a rendus à notre cour royale *par ſes plaiſanteries*, & les

amusements qu'il a procurés à notre père défunt, l'espace de neuf ans. Nous n'avons pu nous empêcher de déclarer à la gloire du dit baron, & déclarons que pendant tout le tems qu'il a passé à notre service, il n'a été *ni voleur de grand chemin*, *ni coupeur de bourse*, *ni empoisonneur*, *qu'il n'a point ravi & violé de jeunes filles*, *calomnié grossièrement*, ou porté la moindre atteinte à l'honneur de qui que ce soit à notre cour; mais qu'il s'est toujours conduit en galant homme & convenablement à son origine; n'ayant jamais fait qu'un usage honnête des talents que le ciel lui a accordés, pour atteindre au but du théâtre qui est de représenter agréablement & plaisamment le ridicule des hommes, afin de les en corriger par-là.

De même, il a toujours suivi très-sincèrement le conseil de Bacchus, quant à la modération & à la sobriété, & poussé la charité chrétienne jusqu'à faire pratiquer aux paysans cette maxime de l'évangile: *mieux vaut donner que recevoir*. Il possédait encore parfaitement les anecdotes de nos châteaux & maisons de plaisance, & particulièrement les listes de nos vieux meubles; & savait du reste, par ses mérites, se rendre utile & serviable, auprès de ceux *qui connaissaient la méchanceté de son esprit*, *& le peu de bonté de son cœur*.

Nous rendons de plus témoignage au dit baron, qu'il ne nous a jamais fait mettre en colère, si ce n'est lorsque son importunité passant toutes les bornes du respect, essayait de profaner & de déshonorer les cendres de nos glorieux ancêtres d'une manière indigne & insupportable.

Mais comme dans les plus belles contrées, on rencontre des lieux incultes & stériles, que les plus beaux corps ont leurs difformités, & les tableaux des plus grands

peintres leurs défauts; nous voulons bien aussi pardonner au dit baron, ses fautes & défauts; & nous lui accordons, par la présente, quoiqu'à regret, le congé qu'il a sollicité; voulons au surplus abolir & abolissons entièrement la charge, qui lui avait été confiée, afin que la mémoire en soit pour jamais effacée parmi les hommes; ne croyant pas que personne soit digne de remplir la dite charge après le susdit baron.

Donné à Potzdam le 1 d'avril 1744.

NOTE XXXIII. page 70.

Lettres de Frédéric II à Madame la Comtesse de Camas, ancienne grande-maîtresse de la cour de la feue Reine douairière.

à Neustadt le 11 novembre 1760.

Je suis exact à vous répondre, & empressé à vous satisfaire. Il est singulier, comme l'âge se rencontre. Depuis 4 ans, j'ai renoncé aux soupers, comme incompatibles avec le métier que je suis obligé de faire; & les jours de marche, mon dîné consiste dans une tasse de chocolat. Nous avons couru, comme des fous, tout enflés de notre victoire, essayant si nous pouvions chasser les Autrichiens de Dresde; ils se sont moqués de nous du haut de leurs montagnes; je suis revenu sur mes pas comme un petit garçon, me cacher de dépit dans un des plus maudits villages de la Saxe. A présent, il faut chasser de Freyberg & de Chemnitz messieurs les cercles, pour avoir de quoi vivre & nous placer.

C'est, je vous jure, une chienne de vie, qu'excepté Don Quichotte, personne n'a menée que moi. Tout ce train, tout ce désordre qui ne finit point, m'a si fort

vieilli que vous aurez peine à me reconnaitre. Du côté droit de la tête, les cheveux me font devenus tout gris; mes dents se cassent & tombent. J'ai le visage ridé comme les falbalas d'une jupe, le dos vouté comme un moine de la Trappe. Je vous préviens sur tout cela, afin qu'en cas que nous nous voyons encore en chair & en os, vous ne vous trouviez pas trop choquée de ma figure. Il ne me reste que le cœur qui n'est point changé, & qui conservera autant que je respirerai, les sentiments d'estime & d'une tendre amitié. Adieu.

Le 27 Novembre.

Vous voyez, ma bonne maman, avec quelle activité vous êtes servie. Voici le tabac. Nous arrangeons ici nos quartiers d'hiver, j'ai encore une petite tournée à faire, & ensuite j'irai chercher la tranquillité à Leipzig, si elle s'y trouve. Mais pour moi, ce n'est qu'un mot métaphysique qui n'a point de réalité. Entre nous soit dit, c'est une chienne de vie, ma bonne maman, que celle que nous menons; mais il faut faire bonne mine à mauvais jeu.

Adieu ma toute bonne, ne m'oubliez point, vous auriez grand tort; car personne ne vous aime & ne vous considère plus que je le fais.

Le 3 Décembre.

En vérité, ma bonne maman, vous êtes bien experte, & je vous félicite de vous connaitre si bien en hydropisie. L'aventure qui vient d'arriver est toute ordinaire. Il n'y a point de couvent même, où cela n'arrive. Moi qui suis fort indulgent pour les faiblesses de notre espèce, je ne lapide point les filles d'honneur qui font des en-

fants. Elles perpétuent l'espèce, au lieu que ces farouches politiques la détruisent par leurs guerres funestes. Je vous avoue que j'aime mieux les tempéraments trop tendres, que ces dragons de chasteté qui déchirent leurs semblables, ou ces femmes tracassières, foncièrement méchantes & malfaisantes. Qu'on élève bien cet enfant; qu'on ne prostitue point une famille; & qu'on fasse sans scandale sortir cette pauvre fille de la cour, en menageant sa réputation autant que possible.

Nous avons la paix, ma bonne maman, & je me propose bien de rire entre quatre yeux, quand j'aurai le plaisir de vous revoir. Adieu, ma bonne maman, je vous embrasse.

à Meissen le 20 décembre.

Je vous envoie, ma bonne maman, une bagatelle pour vous faire un souvenir de moi. Vous pouvez vous servir de cette tabatière, pour y mettre du rouge, ou des mouches, ou du tabac, ou des dragées, ou des pillules; mais à quelqu'emploi que vous la destiniez, pensez au moins, en voyant ce chien, cet emblême de la fidélité, que celui qui vous l'envoie, passe en attachement pour vous, la fidélité de tous les chiens de l'univers; & que son dévouement pour votre personne, n'a rien de commun avec la fragilité de la matière qu'on fabrique ici. J'ai commandé ici de la porcelaine pour tout le monde; pour Schœnhausen, pour mes belles sœurs, en un mot, je ne suis riche à présent qu'en cette matière fragile. J'espère que ceux qui la recevront la prendront pour bon argent. Car nous sommes des gueux, ma bonne maman, il ne nous reste que l'honneur, la cape & l'épée, & de la porcelaine.

Adieu, ma chère & bonne maman; s'il plait au ciel, je vous verrai encore face à face, & je réitérerai de vive voix ce que j'ai dit; mais quoique je faſſe, je n'exprimerai que très-imparfaitement tout ce que mon cœur penſe ſur votre ſujet.

Au quartier de Retlem le 8 juin 1762.

Je ſuis bien perſuadé, ma bonne maman, de la part ſincère que vous prenez aux bons évènements qui nous arrivent, Le mal eſt que nous avons été ſi bas, qu'il nous faut à préſent toutes ſortes d'évènements fortunés pour nous relever; & deux grandes paix, qui pourraient rétablir le calme par-tout ailleurs, ne ſont en ce moment-ci, qu'un acheminement pour finir la guerre moins malheureuſement.

Je ſouhaite de tout mon cœur que le ciel vous conſerve juſqu'à ce que je vous puiſſe voir, vous entendre & vous embraſſer. Selon toutes apparences, vous pourrez redevenir dans peu les tranquilles & pacifiques habitants de Berlin. Pour nous autres, il faudra guerroyer juſqu'à l'extinction de la chaleur naturelle. Il faut pourtant que tout ceci finiſſe, & la ſeule perſpective agréable qui me reſte à la paix, eſt de vous aſſurer de vive voix de toute la conſidération & de l'eſtime avec leſquelles je ſuis, ma bonne maman, vorre fidèle ami.

Le 27 Juin.

Je me réjouis, ma bonne maman, de ce que vous avez ſi bon courage; & je vous exhorte fort d'en redoubler encore. Tout finit; ainſi il faut eſpérer que cette maudite guerre ne ſera pas la ſeule choſe éternelle dans ce monde. Depuis que la mort a trouſſé une cer-

taine e.... des pays hyperboréens, notre ſituation a avantageuſement changé, & devient beaucoup plus ſupportable, qu'elle ne l'était. Il faut eſpérer que quelques bons évènements arriveront encore dont on pourra profiter, pour parvenir à une bonne paix.

Vous me parlez de Berlin. Je ſouhaite beaucoup de vous y ſavoir tous enſemble. Mais je voudrais que, ſi vous y alliez, ce ne ſoit point comme des oiſeaux perchés ſur une branche, & que vous y puiſſiez reſter avec la dignité convenable. Cela fait que j'attends le moment où je croirai cette ſûreté établie ſur des bons fondements, pour vous écrire d'y retourner. Si tout ceci finit bien & honnêtement, que je bénirai le ciel de vous revoir, ma bonne maman, & de vous embraſſer! Oui, je dis embraſſer; car vous n'avez plus d'autre amant dans le monde que moi; vous ne pouvez me donner de la jalouſie, & je ſuis en droit d'exiger un baiſer pour prix de ma conſtance & de l'attachement que j'ai pour vous. Vous pouvez vous y préparer. Finette (*) en dira ce qu'elle voudra, elle en pourra ſécher de dépit; car depuis ſon défunt duc, elle n'a plus de baiſeur.

Adieu, ma bonne maman; pardon des pauvretés que je vous écris, c'eſt que je ſuis ſeul, que j'oublie quelquefois mes embarras, que je vous aime & que je profite du plaiſir de m'entretenir avec vous.

(*) petite chienne.

à Peterswalde ce 29 Octobre 1762.

Je voudrais pouvoir prendre tous les jours une forteresse, ma bonne maman, pour recevoir de vos aimables lettres. Mais des imbécilles de commandants m'en perdent souvent d'une façon honteuse, & quand j'ai des empereurs qui me veulent du bien . . . . . jugez après cela de la jolie situation où je me trouve. Si notre empereur vivait encore, nous aurions la paix cet hiver, & vous pourriez retourner de plein saut dans votre paradis sablonneux de Berlin. Mais le public qui se flatte, a cru sans raison que la paix suivrait la prise de Schweidnitz. Vous avez peut-être espéré que cela pourrait être; mais je vous assure, autant que j'y puisse comprendre, que nos ennemis n'ont encore aucune envie de s'accommoder. Jugez après cela, s'il serait prudent de retourner à Berlin, au risque de s'enfuir à Spandau à la première alarme.

Vous me parlez de la pauvre Finette; hélas! ma bonne maman, depuis six ans, je ne plains plus les morts; mais bien les vivants. C'est une chienne de vie que celle que nous menons; & il n'y a aucun regret à y donner. Je vous souhaite beaucoup de patience, ma bonne maman, & toutes les prospérités dont ces tems calamiteux sont susceptibles; sur-tout que vous conserviez vôtre bonne humeur, le plus grand & le plus réel trésor que la nature puisse nous donner. Pour moi, ma vieille amitié & l'estime que je vous ai vouée, ne se démentiront jamais. Je suis sûr que vous en êtes persuadée. Adieu, ma bonne maman.

Leipzig le 22 janvier 1763.

Cinquante & un an, ma bonne maman, ne font pas une bagatelle. C'eſt preſque toute l'étendue du fuſeau de Madame Clotho, qui file nos deſtinées. Je vous rends graces de ce que vous prenez part que j'en ſois là. Vous vous intéreſſez à un vieil ami, à un ſerviteur que ni l'âge ni l'abſence ne font jamais changer de ſentimens, & qui à préſent eſpère avec une eſpèce de perſuaſion de vous revoir encore & de vous embraſſer, ſi vous voulez bien le permettre. Oui, ma bonne maman, je crois que vous ſerez à Berlin, avant que Flore ait embelli la terre de ſes dons, pour m'exprimer poétiquement; & ſi je me réjouis ſincèrement de revoir quelqu'un dans la capitale, c'eſt bien vous; mais n'en dites rien. Ceci n'eſt pas poétique & doit s'entendre au pied de la lettre. Que le ciel veille ſur vos jours, & vous comble d'autant de bénédictions que votre vertu en mérite. Que je vous revoie en ſanté, contente & ſatisfaite, & que vous me conſerviez toujours votre amitié; je ne la mérite, ma bonne maman, que par l'attachement inviolable que j'ai pour vous; & que je vous conſerverai juſqu'au moment que la Parque ennemie coupera ma trame.

à Dahlen le 6 mars 1763.

Je vous reverrai donc, ma bonne maman, & j'eſpère que ce ſera ſur la fin de ce mois, ou au commencement d'avril; & j'eſpère de vous trouver auſſi bien que je vous ai quittée. Pour moi, vous me trouverez vieilli & preſque radoteur, gris comme mes ânes, perdant tous les jours une dent, & à demi éclopé par la goutte.

Mais votre indulgence ſupportera les infirmités de l'âge, & nous parlerons du vieux tems.

Voilà notre bon Margrave de Bareuth qui vient de mourir; cela me cauſe une véritable peine. Nous perdons des amis, & les ennemis paraiſſent vouloir durer une éternité. Ah! ma bonne maman, que je crains Berlin, & les vuides que je trouverai! mais je ne penſerai qu'à vous, & je me ferai illuſion ſur le reſte. Soyez perſuadée du plaiſir que je me fais de vous aſſurer de vive voix de la véritable eſtime & de l'amitié, que je vous conſerverai juſqu'au tombeau.

Le 2 juin 1763.

Ma bonne maman, votre lettre & votre ſouvenir m'ont fait un véritable plaiſir, parce qu'ils ſont des marques que votre ſanté va mieux. On m'aſſure qu'il n'y a aucun danger, & que vous vous remettrez tout-à-fait. Ma ſœur va arriver dans une heure d'ici. Je vous avoue que cela me fait grand plaiſir. Tâchez, ma bonne maman, de mettre le nez à l'air. Le grand air eſt la ſouveraine médecine, il vous remettra du baume dans le ſang, & vous guérira tout-à-fait. Pour moi, je m'y intéreſſe ſincèrement. Vous connaiſſez mon vieux cœur, qui eſt toujours le même & qui eſt fait pour vous aimer tant qu'il exiſtera. Adieu, ma bonne maman. Ayez bien ſoin de vous remettre & ne m'oubliez pas.

Je montrerai votre lettre, ma bonne maman, à ma ſœur, qui ſera charmée de ce que vous penſez à elle. Je regrette, à la vérité, de ne point jouir ici de votre perſonne. Je trouve que vous avez grande raiſon de vous ménager; & dans le fond, je pourrais fort peu profiter ici de votre aimable compagnie; car nous ſom-

mes comme dans une diète générale du Saint-Empire Romain, environnés de trente princes & princeſſes, & d'ailleurs mes infirmités m'empêchent d'aſſiſter à tous les banquets. Je me trouve aux grandes ſolennités, & je tâche de prendre quelque repos entre deux. Le vieux baron inſulte à mes jambes eſtropiées. Il a couru avec le prince Frédéric à qui ſe dévancera. Pour moi qui me traîne à cloche-pied, à-peu-près comme une tortue; je vois la rapidité de leur courſe, ainſi qu'un paralytique qui aſſiſterait à un ballet de Denis.

Bon ſoir, ma bonne maman, j'eſpère de vous revoir quand mes jambes me reviendront, & que je pourrai grimper les eſcaliers du château qui mènent à votre paradis. Je ſuis à jamais le plus ancien de vos adorateurs.

FRÉDÉRIC.

NOTE XXXIV. page 70.

Converſation de Frédéric II avec Gellert.

LE ROI.

Vous êtes le profeſſeur Gellert?

GELLERT.

Oui, Sire.

LE ROI.

L'envoyé d'Angleterre m'a dit beaucoup de bien de vous. D'où êtes-vous?

GELLERT.

De Hainichen près de Freiberg.

LE ROI.

N'avez-vous pas encore un frère à Freibe g?

GELLERT.

Oui, Sire.

LE ROI.

Dites-moi donc, pourquoi n'avons-nous pas de bons écrivains allemands ?

LE MAJOR QUINTUS.

Votre Majesté en voit un ici. Les François mêmes l'ont traduit. Ils l'appellent le La Fontaine des Allemands.

LE ROI.

C'est beaucoup. Avez-vous lu La Fontaine ?

GELLERT.

Oui, Sire; mais je ne l'ai pas imité. Je suis original.

LE ROI.

Bon, en voilà un. Mais pourquoi n'en avons-nous pas usieurs ?

GELLERT.

Votre Majesté est prévenue contre les Allemands.

LE ROI.

Oh ! non pas précisément.

GELLERT.

Du moins contre les écrivains.

LE ROI.

C'est vrai. Pourquoi n'avons-nous pas de bons historiens ?

GELLERT.

Nous n'en manquons pas. Nous avons Mascov, Cramer, qui a continué Bossuet.

LE ROI.

Un Allemand a continué Bossuet ! est-il possible ?

GELLERT.

Oui, & même avec ſuccès. Un des plus ſavants profeſſeurs de V. M. a prétendu, qu'il l'avait continué avec autant d'éloquence & avec plus d'exactitude hiſtorique.

LE ROI.

Etait-il en état d'en juger?

GELLERT.

On le croit du moins.

LE ROI.

Mais pourquoi ne traduit-on pas Tacite? Voilà ce qu'il faudrait faire.

GELLERT.

Tacite eſt difficile à traduire. Les traductions françaiſes de cet auteur ſont mauvaiſes auſſi.

LE ROI.

Oui, c'eſt vrai.

GELLERT.

D'ailleurs il y a pluſieurs cauſes qui ſont que les Allemands ne ſe ſont pas encore diſtingués dans tous les genres de littérature: les arts & les ſciences fleurirent chez les Grecs, lorſque les Romains feſaient encore la guerre. Voilà peut-être ce qui arrive aujourd'hui en Allemagne. Il ne nous a manqué peut-être qu'un Auguſte & un Louis quatorze.

LE ROI.

Mais vous avez eu deux Auguſtes en Saxe.

GELLERT.

Auſſi la Saxe a-t-elle commencé à faire des progrès.

LE ROI.

Voudriez-vous donc avoir un Auguſte pour toute l'Allemagne? N'êtes-vous jamais ſorti de la Saxe?

GELLERT.

J'ai été une fois à Berlin.

LE ROI.

Vous devriez voyager.

GELLERT.

Il faut pour cela de la ſanté & du bien.

LE ROI.

Quelle maladie avez-vous donc? Celle des ſavants peut-être ?

GELLERT.

Oui, Sire.

LE ROI.

Je l'ai eue auſſi. Je vous guérirai. Il faut faire de l'exercice, monter tous les jours à cheval & prendre toutes les ſemaines de la rhubarbe.

GELLERT.

Ces remèdes pourraient me rendre plus malade encore. Si le cheval était trop vif, je ne pourrais pas le monter ; s'il était malade, je ne pourrais pas le faire aller non plus.

LE ROI.

Eh bien ! allez en voiture.

GELLERT.

Il faut avoir le moyen.

LE ROI.

C'eſt vrai. Voilà ce qui manque toujours aux ſavants allemands. Les tems ſont mauvais, n'eſt-ce pas?

GELLERT.

Oh oui, Sire ! Si votre Majeſté rendait la paix en Allemagne.

LE ROI.

Comment faire? Ne favez-vous pas, qu'ils font trois contre moi?

GELLERT.

Je connais mieux l'hiftoire ancienne que la moderne.

LE ROI.

Lequel préférez-vous d'Homère ou de Virgile?

GELLERT.

Homère eft original.

LE ROI.

Mais Virgile eft plus poli.

GELLERT.

Nous fommes trop éloignés du fiècle d'Homère, pour pouvoir juger fainement de fon langage & de fes mœurs. Je m'en rapporte à Quinctilien, qui préfère Homère.

LE ROI.

Il ne faut pas être efclave du jugement des anciens.

GELLERT.

Je ne le fuis pas. Je ne m'en rapporte à eux, que quand l'éloignement m'empêche de juger par moi-même.

LE MAJOR QUINTUS.

Monfieur a auffi écrit des lettres allemandes.

LE ROI.

Avez-vous auffi écrit contre le ftyle du barreau?

GELLERT.

Oh oui, Sire!

LE ROI.

Mais pourquoi ne le change-t-on pas? C'eft le diable, ils m'apportent des feuilles entières, où je ne comprends pas un mot.

GELLERT.

Comment le changerais-je, ſi votre Majeſté ne peut le faire? Vous pouvez donner des ordres & moi des conſeils ſeulement.

LE ROI.

Ne ſavez-vous une de vos fables par cœur?

GELLERT.

J'en doute.

LE ROI.

Penſez-y un peu. Je ferai quelques tours en attendant. —Eh bien! en avez-vous une?

GELLERT.

Oui, Sire.

LE PEINTRE.

Fable.

„Un peintre d'Athènes, qui travaillait moins pour l'argent que pour l'honneur, montra un jour un tableau de Mars à un connaiſſeur, en lui demandant ſon ſentiment. Je vous avouerai franchement, dit le connaiſſeur, que j'y trouve un défaut: l'art y perce trop. Le peintre apporte pluſieurs raiſons. On ſe diſpute & l'artiſte s'obſtine. Sur ces entrefaites entre un jeune fat. Il regarde le tableau. Dieux! s'écrie-t-il au premier aſpect, quel chef-d'œuvre! que ce pied eſt bien fait! avec quel art les ongles ſont exprimés! le caſque, le bouclier, l'armure, comme tout cela eſt rendu! C'eſt Mars lui-même, il reſpire. A ces mots, le peintre honteux & confus, ſe tourne vers le connaiſſeur: maintenant, dit-il, je vois que vous aviez raiſon. Dès que le fat fut ſorti, il effaça ſon tableau."

LE ROI.

Et la morale ?

GELLERT.

La voici !

„ Si le connaiſſeur blâme tes écrits, c'eſt mauvais ſigne ; mais ſi le fat les loue, efface-les bien vite."

LE ROI.

C'eſt beau, très-beau. Vous avez une certaine élégance, je la comprens tout-à-fait ; mais Gottſched m'a montré une traduction d'Iphigénie, où je ne comprens pas le mot. On m'a montré encore les poéſies d'un M. Pietſch, mais je les ai jettées de côté.

GELLERT.

J'en ai fait autant.

LE ROI.

Si je reſte ici, venez ſouvent chez moi, & apportez vos fables ; vous m'en lirez quelques-unes.

GELLERT.

Je ne ſais ſi je lis bien ; j'ai un ton ſi chantant, ſi provincial.

LE ROI.

Oui, comme les Siléſiens ; mais il faut que vous les liſiez vous-même ; elles perdent ſans cela. — Allons revenez bientôt.

Cependant Gellert n'eſt plus retourné chez le Roi, & celui-ci ne l'a plus fait appeller. Lorſque Gellert fut ſorti, le Roi dit à ſes officiers : voilà un autre homme que Gottſched. Le lendemain il dit à table : c'eſt le plus raiſonnable de tous les ſavants allemands.

NOTE XXXV. page 72.

Voici une lettre que Frédéric écrivit à Jordan en 1743; elle pourra faire juger de la manière dont ce prince plaisantait ceux qu'il voyait familièrement. Un tourneur avait imaginé qu'il épargnerait beaucoup d'argent au Roi en substituant des canons de bois à ceux dont on se sert; il avait prié Jordan de présenter son projet au Roi, & Jordan avait eu la bonhomie de le faire. Frédéric lui répondit:

„ Lorsque tu parles de canons,
Colin doit parler d'astrolabes,
Lise des courbes des Newtons,
Et moi je ferai des chansons
En langues grecques & arabes.
Qu'un chacun garde ses oisons;
Crois moi, c'est le seul parti sage;
Trop heureux si nous remplissons,
Comme il faut, un seul personnage!

„ Je ne dis point que tu ne sois pas un excellent scribe, un atlas de bibliothèque, un savant jovial, un terrible grec, un galant doué de tous les talents que possédait défunt l'âne de Lucien; je me renferme modestement à soutenir que tu n'ès point un Mélidor en artillerie. J'ai pensé étouffer de rire en lisant ta lettre. Un tourneur s'offre à faire des canons, & s'adresse à Jordan. Crois moi, mon ami, ne communique point ce secret, & fais travailler cet artiste pour ton arsenal, à la première dispute littéraire qui te surviendra; braque ta grosse artillerie contre ton adversaire & crie lui: *ultima ratio Jordani.*

„ Je fuis ici depuis quelques jours; je ne vois que des remparts, je n'entends que des fufils, je ne me promène que dans des mines, & je ne refpire que du foufre. Que peux-tu attendre de moi, fi non une lettre bien martiale? Cependant je compte de te retrouver à Berlin, des plaifirs plus doux, & d'y fouper gaiement entre Mécène-Jordan & Pollion-Céfarion. Adieu mon ami, profite du tems, car il s'envole."

On pourrait citer auffi plufieurs lettres qu'il écrivit à Voltaire & à quelques autres. Voici quelques anecdotes qui donneront une idée de fes plaifanteries.

Une chanteufe de fon opéra qu'il aimait beaucoup, prit la fuite, pour retourner en Italie. Frédéric fit courir après elle; on la joignit fur les frontières du Tyrol; & Marie-Thérèfe qui vivait alors, la rendit fans difficulté. Des houfards la ramenèrent à Potzdam; on la conduifit dans la chambre du Roi, qui lui dit: *Madame, pourquoi m'avez-vous quitté?* La pauvre femme à demi-morte de frayeur, ne put répondre une feule parole, & fe jetta aux génoux du Roi. *Ne craignez rien*, lui dit Frédéric, *je voulais feulement vous dire adieu. Maintenant vous pouvez aller où vous voudrez.*

* * *

Un jour les juifs demandèrent au Roi la permiffion de porter l'épée. Volontiers, répondit-il, *à condition qu'ils la porteront à droite.*

* * *

Un jeune candidat en théologie tout frais émoulu de l'univerfité, fe préfenta au Roi pour lui demander une place importante qui fe trouvait vacante. Frédéric

écrivit au bas de sa requête le verset 5 du II livre de Samuel, chap. II: *Tenez-vous à Jéricho, jusqu'à ce que votre barbe soit venue, & alors vous reviendrez.*

* * *

Un riche ecclésiastique demanda au Roi un terrain assez considérable pour y établir des colons, qu'il s'offrait de faire travailler sous ses yeux. Frédéric écrivit au bas de sa requête:

Paul prêcha les nations,
Mais n'établit point de colons.

On trouvera plusieurs autres traits de plaisanterie de Frédéric dans les anecdotes que nous avons réunies à la fin de ce volume.

NOTE XXXVI. page 75.

Nous verrons dans la suite qu'il encouragea les plaisanteries que l'on fit contre eux, & qu'il donna même le plan d'un ouvrage critique sur leurs mémoires. Quand il les fesait venir, c'était souvent pour se moquer d'eux. Il appellait l'un son Montesquieu, un autre son d'Alembert, un troisième son Fontenelle; les bons académiciens fesaient de profondes révérences, & allaient conter ces beaux compliments à leur retour à Berlin, pendant que Frédéric riait tout seul de leur crédulité & s'applaudissait de son persifflage.

NOTE XXXVII. page 76.

Frédéric savait tout ce qui se passait jusque chez les particuliers. Ses généraux lui rendaient compte de ce qui se passait parmi les officiers, ses amis beaux-esprits le fesaient rire aux dépends des ministres, des conseil-

lers & des académiciens ; ſes laquais, ſes valets de chambre & ſes académiciens aux dépends des particuliers, & la plupart avaient des gens en ſous-ordre, chargés de ramaſſer les anecdotes & les aventures dont ils voulaient amuſer le Roi.

NOTE XXXVIII. page 76.

L'abbé Pernetti était un ex-bénédictin. Il avait écrit un ouvrage ſur les phyſionomies, qui engagea Frédéric à l'appeller à ſon ſervice. Il a traduit en français les rêveries de Swédenborg.

A page 77.

Il y a dans une ville de Suiſſe, un homme *employé à la poſte aux lettres*, qui a été académicien de Berlin. Il ne manque pas, pour ſe donner du relief, de faire parade de ce beau titre ; un plaiſant lui diſait un jour : vous n'avez guère changé d'état ; *vous étiez homme de lettres, maintenant vous êtes l'homme aux lettres.*

Un autre Suiſſe de l'académie de Berlin a poſtulé dans ſa petite république une place d'eſpèce de *Maſſier*, qui porte la livrée de l'état. Il n'a pas réuſſi & a été obligé de reſter à Berlin.

NOTE XXXIX. page 79.

Le ſecrétaire perpétuel, monſieur W..... que Frédéric appellait plaiſamment le Monteſquieu de l'Allemagne ; B.... qui aurait mérité le plus d'indulgence, & quelques autres ſont critiqués dans cette brochure.

NOTE XL. page 79.

Frédéric faifit l'occafion d'un ouvrage intitulé, *les nuits champêtres*, que l'auteur lui envoya. Il lui répondit :

„ Vos *nuits champêtres* ont été bien accueillies, & je vous remercie de l'exemplaire que vous venez de m'en adreffer. Mais je défirerais qu'en bon grammairien, vous employaffiez votre loifir à *un ouvrage propre à éviter & corriger les défauts du ftyle français*, qui paraît dégénérer de plus en plus, & décheoir de cette pureté qui en fait le premier ornement, &c.

Potzdam ce 30 feptembre 1783.

FRÉDÉRIC.

Le lendemain, l'auteur reçut le plan fuivant écrit de la propre main du Roi.

„ Je voudrais que l'on donnât les régles du ftyle par des analyfes; en commençant par les idées, montrant comment elles font formées & liées entre-elles.

„ Des idées, il faudrait paffer à la décompofition des périodes & des phrafes, & montrer comment leurs différentes parties s'agencent les unes dans les autres.

„ Lorfqu'on aura donné plufieurs exercices de cette nature fur les idées & les périodes, il fera bien plus aifé de faifir les régles de la compofition & du ftyle; puis qu'on ira du connu à l'inconnu.

„ Pour achever de rendre cet ouvrage propre à corriger le mauvais ftyle qui s'eft introduit chez quelques écrivains de la colonie françaife, & dans les *mémoires de l'académie*, il faudrait faire une critique févère de toutes les nouvelles pièces, & affigner à chacun fes mérites *fans excepter perfonne*.

„ C'eſt ainſi que je penſe qu'on pourrait redreſſer le ſtyle de *ces meſſieurs*, qui dégénère chaque jour de plus en plus. „

FRÉDÉRIC.

L'auteur étendit le plan du Roi, & lui ayant envoyé le premier cahier de ſon ouvrage, il reçut la réponſe ſuivante:

„ Le Roi eſt très-ſatisfait du premier cahier du cours théorique & pratique de la langue & de la littérature françaiſe, que le profeſſeur de La Veaux vient de lui adreſſer, quelque vaſte que ſoit le plan de cet ouvrage périodique, S. M. y applaudit &c. Berlin ce 29 décembre 1783. „

FRÉDÉRIC.

Tous les cahiers de cet ouvrage ont été reçus avec autant d'approbation. Le Roi ajouta en recevant le quatrième cahier: *il ne reſte qu'à déſirer que cet ouvrage contribue à rémédier à la décadence d'une langue qui, après être devenue univerſelle en Europe, mérite bien de parvenir à ce degré de perfection dont elle eſt ſuſceptible*; & en recevant le ſeptième: *il eſt à ſouhaiter que vos ſoins contribuent à épurer le ſtyle français ſi fort négligé de nos jours.*

Lorſque l'on commença à tracaſſer l'auteur pour la cenſure, le bruit courut qu'il voulait diſcontinuer cet ouvrage. Le Roi lui écrivit:

„ Vous faites bien de continuer votre cours théorique & pratique de la langue & de la littérature françaiſe; j'en ai trouvé le troiſième cahier à la ſuite de votre lettre d'hier; je vous remercie de cette attention, &

prie ſur ce Dieu qu'il vous ait en ſa ſainte garde. Potzdam ce 19 juillet 1784.

FRÉDÉRIC.

Depuis la mort de Frédéric, l'auteur a jugé à propos de ceſſer un ouvrage qui lui avait fait tant d'ennemis, & qu'il n'avait entrepris que pour obéir à Frédéric.

NOTE XLI. page 79.

Lettre de M. Mérian, directeur de la claſſe des belles lettres de l'académie de Berlin, au profeſſeur de La Veaux.

MONSIEUR,

„Le Roi déſire que vous examiniez pour la partie du langage & du ſtyle, le manuſcrit ci-joint, & m'ordonne de lui faire rapport du réſultat de votre examen. Ce que je ferai très-fidélement, & de la manière que vous voudrez bien vous-même me dicter . . . . . J'ai l'honneur d'être avec la plus parfaite conſidération &c. Berlin ce 8 janvier 1785.

MÉRIAN.

NOTE XLII. page 80.

Le mémoire du miniſtre que l'on avait critiqué *par ordre du Roi*, avait été prononcé à l'académie en 1784. L'année ſuivante, le miniſtre en parlant de cette critique dans ſon nouveau mémoire, dit: *j'ai été juſtifié tant pour la partie du ſtyle que pour celle du fonds d'une manière ſatisfaiſante pour ceux qui ne ſont pas prévenus*; cependant on a réimprimé dans le tome des nouveaux mémoires de l'académie ce mémoire critiqué; & on y a corrigé toutes les fautes que le profeſſeur avait relevées. (Voyez nouveaux mémoires de l'a-

cadémie, année 1742, 4to, pages 435 & ſuivantes, & comparez avec le même mémoire in-8vo, imprimé chez Decker en 1784.)

NOTE XLIII. page 81.

Le 20 avril 1784, la chambre de juſtice condamna un académicien, français de nation, à une amende & réparation d'honneur envers un homme, ſon aſſocié à une fabrique de ſavon; pour avoir traité le dit aſſocié de *coquin* & de *malotru;* & la chambre, en motivant ſon jugement, déclare qu'elle ne ſaurait avoir égard à l'explication de ces termes donnée par l'académicien; mais qu'elle s'en tient à la définition du dictionnaire de l'académie françaiſe, qui dit au mot *malotru: c'eſt un terme d'injure & de mépris, par lequel on prétend ſignifier en même tems, une perſonne miſérable, mauſſade, mal faite, mal bâtie*, & au mot *coquin*, qu'il eſt ſynonyme à *fripon, maraud, infame, lâche* &c.

NOTE XLIV. page 82.

Il y eut entre l'Empereur & le Roi une conteſtation de civilité, à qui paſſerait le premier. L'Empereur voulait faire paſſer Frédéric; & celui-ci s'étant retourné pour faire les honneurs à l'Empereur Joſeph II, paſſa en diſant, *O Sire! ſi vous commencez à manœuvrer, il faudra que je vous cède & que je paſſe par-tout où vous voudrez.*

Note XLV. page 88.

Lettre de M. de Voltaire au Roi de Prusse.

A Ferney, ce 1 février 1773.

SIRE,

Je vous ai remercié de votre porcelaine ; le Roi mon maître n'en a pas de plus belle ; aussi ne m'en a-t-il point envoyée. Mais je vous remercie bien plus de ce que vous m'ôtez, que je ne suis sensible à ce que vous me donnez. Vous me tetranchez tout net neuf années dans votre dernière lettre. Jamais notre contrôleur gén. des finances n'a fait de si grands changements. Votre Majesté a la bonté de me faire compliment sur mon âge de soixante & dix ans. Voilà comme on trompe toujours les rois. J'en ai soixante & dix-neuf, s'il vous plaît, & bientôt quatre-vingt. Ainsi je ne verrai point la destruction que je souhaitais si passionnément de ces vilains Turcs, qui enferment les femmes & qui ne cultivent point les beaux-arts.

Vous ne voulez donc point remplacer Thiriot votre historiographe des cafés. Il s'acquittait parfaitement de cette charge ; il savait par cœur le peu de bons vers ; & le grand nombre des mauvais qu'on fesait dans Paris ; c'était un homme bien nécessaire à l'état.

Vous n'avez donc plus à Paris
De courtier de littérature.
Vous renoncez aux beaux-esprits,
A tous les immortels écrits,
De l'almanach & du mercure.
L'in-folio ni la brochure,
A vos yeux n'ont donc plus de prix ?

D'où vous vient tant d'indifférence ?
Vous soupçonnez que le bon tems
Est passé pour jamais en France ;
Et que notre antique opulence
Aujourd'hui fait place en tout sens
Aux guenilles de l'indigence.
Ah ! jugez mieux de nos talents,
Et voyez quelle est notre aisance.
Nous sommes & riches & grands,
Mais c'est en fait d'extravagance.
J'ai même très-peu d'espérance
Que monsieur l'abbé Savatier,
Malgré sa flatteuse éloquence,
Nous tire jamais du bourbier,
Où nous a plongé l'abondance
De nos barbouilleurs de papier.

Le goût s'enfuit, l'ennui nous gène,
On cherche des plaisirs nouveaux ;
Nous étalons pour Melpomène,
Quatre ou cinq sortes de tréteaux
Au lieu du théâtre d'Athène.
On critique, on critiquera,
On imprime, on imprimera
De beaux écrits, sur la musique,
Sur la science économique,
Sur la finance & la tactique,
Et sur les filles d'opéra.

En province une académie
Enseigne méthodiquement,
Et calcule très-savamment
Les moyens d'avoir du génie.

Un auteur va mettre au grand jour
L'utile & la profonde hiſtoire
Des ſinges qu'on montre à la foire,
Et de ceux qu'on montre à la cour.

Peut-être un peu de ridicule
Se joint-il à tant d'agrément;
Mais je connais certaines gens
Qui vers les bords de la Viſtule
Ne paſſent pas ſi bien le tems.

NOTE XLVI. page 89.

Lettre de Frédéric à M. d'Alembert, après une maladie.

„Pour cette fois, mon cher, je puis bénir mon étoile; & ſi vous m'aimez, vous avez quelque ſujet de vous réjouir de ce que j'ai échappé heureuſement à la mort. La goutte a fait ſur moi quatorze vigoureuſes tentatives, & il m'a fallu bien de la conſtance & des forces, pour réſiſter à tant d'attaques. Je revis enfin pour moi, pour mon peuple, pour mes amis, & auſſi un peu pour les ſciences; mais je dois vous dire que le mauvais fatras que vous m'envoyez *** m'a abſolument dégoûté de la lecture. Je ſuis vieux, & les frivolités ne me vont plus. J'aime le ſolide; & ſi je pouvais rajeunir, je ferais divorce avec les Français pour me ranger du côté des Anglais & des Allemands. J'ai vu bien des choſes, mon cher d'Alembert; j'ai vécu aſſez pour voir des ſoldats du Pape porter mon uniforme, les jéſuites me choiſir pour leur général, & Voltaire écrire comme une vieille femme. J'ai peu de nouvelles à vous apprendre. Comme philoſophe, vous ne vous embarraſſez guère des affaires

politiques, & mon académie eſt trop bête pour vous fournir quelque choſe d'intéreſſant. Je viens de déclarer une nouvelle guerre aux procès, & je ferais plus fier que Perſée, ſi, au bout de ma carrière, je pouvais détruire la cabale de ce monſtre aux cent têtes.

„ Vous avez un très-bon Roi, mon cher d'Alembert, & je vous en félicite de tout mon cœur. Un Roi ſage & vertueux eſt plus redoutable qu'un prince qui n'a que du courage. J'eſpère vous voir chez moi au printems prochain. Je ſuis, &c."

Une preuve que la littérature françaiſe ne méritait point le mépris que Frédéric ſemblait avoir pour elle; c'eſt qu'elle poſſédait encore d'Alembert. Frédéric croyait que tous les mémoires de ſon académie ne devaient contenir que des bêtiſes. Quel motif avait-il donc pour ſe tourner vers les Allemands, en mépriſant ſon académie dont la plupart des membres étaient allemands? Frédéric était vieux alors. Si d'Alembert lui envoya *le mariage de Figaro*, ou quelqu'autre bagatelle de cette eſpèce, je conçois qu'il n'y avait rien là d'amuſant. Mais peut-on juger une nation ſur ces miſères. On me répondra, tout Paris a couru à cette pièce. A la bonne-heure; on a bien autant couru aux *Battus paient l'amende*, & à *Jérôme pointu*. Que conclure de-là? ſinon qu'il y a certaines circonſtances, certaines intrigues qui meuvent les pieds des Pariſiens d'un côté plutôt que de l'autre. Quand on voit tous les jours les chef-d'œuvres de Racine & de Molière, eſt-il étonnant qu'on aille rire pendant quelque tems aux marionettes? Mais attendez un peu; ſi le goût eſt tout-à-fait perdu chez les Français, ces pièces ſurnageront, elles ne feront point oubliées; mais ſi dans dix ans, on demande:

Qu'est-ce que Jérôme pointu, les battus paient l'amende, &c. ? concluez que la nation n'a pas été corrompue par ce mauvais goût. Et à présent même demandez à tout ce qu'il y a d'hommes de lettres & de goût en France, ce qu'ils pensent de ces pièces modernes.

NOTE XLVIII. page 93.

On lit dans plusieurs brochures où M. de Herzberg a donné l'histoire très-détaillée de sa correspondance avec le Roi sur ce sujet.

„ M. de Hertzberg essaya encore pendant son séjour à Sans-souci, de faire lire au Roi un petit ouvrage allemand de M. Nicolaï *du Beau* (*sur le beau.*)

„ Le Roi lui renvoya ce livret avec cette réponse :

„ Ceci est plus passable que ce que j'ai lu hier ; mais toutes fois dans deux pages il y a deux fautes. Les *brennende Wangen*, (joues brûlantes) peuvent avoir lieu chez un homme transporté de colère ou pris de vin ; mais ici c'est une fausse épithète qui ne convient point à un prince qui se réjouit. Je suis trop sincère pour applaudir à de telles fautes."

FRÉDÉRIC.

NOTE XLIX. page 94.

C'est ce qu'on voit dans la lettre de M. de Hertzberg au Roi, imprimée dans la feuille intitulée : *histoire de la dissertation sur la littérature allemande publiée à Berlin en 1780. page 1.*

NOTE L. page 95.

Un grand nombre d'Allemands ont ri de ces voyelles que le Roi voulait faire ajouter aux terminaisons des ver-

bes en *en*; & ils ont prétendu que *ſagena*, *gebena*, & *nehmena*, ſeraient auſſi ridicules en allemand qu'en français, *ſona* au lieu de *ſon*, *tona* au lieu de *ton*, *ſonta* au lieu de *ſont*; car la prononciation des ſyllabes nazales de la langue françaiſe eſt bien plus déſagréable encore, que celle des terminaiſons en *en* de l'allemand. *On*, *mon*, *ton*, *ſon*, *en*, *an*, n'offrent pas des ſons bien doux; quoi de plus doux au contraire, diſent les Allemands & les étrangers qui ſavent bien leur langue, quoi de plus doux que les terminaiſons des mots *lieben*, *ſagen*, *nehmen*, *geben*, & toutes les autres de cette eſpèce. Frédéric dit un jour à Gottſched au ſujet de l'allemand, que ce mot eſt dur *Nebenbuhler?* & il appuya ſur la pénultième; Gottſched répondit que ce mot eſt agréable *entendement?* & il affecta de prononcer du nez.

Le Roi a-t-il raiſon de donner pour modèle le ſtyle de Tacite, & de prétendre qu'il faut, pour ſe corriger de la prolixité que les Allemands tâchent d'imiter les auteurs dont *le ſtyle eſt ſentencieux*. Quelques Allemands qui méritent d'être comptés parmi les ſavans de la nation, ſoutiennent que par là leurs auteurs tomberaient dans *Scylla* en voulant éviter *Caribde*. Le ſtyle ſentencieux, diſent-ils, eſt ce qu'on blâme le plus dans cet hiſtorien; & jamais le ſtyle ſentencieux ne ſera ſouffert que dans les ouvrages de la nature des *penſées de la Rochefoucault*. Il faut de la préciſion & de la clarté dans le ſtyle, & Tacite eſt ſouvent obſcur.

Quelque tems après la publication de la brochure du Roi, un jeune Suiſſe, nommé Muller, qui a écrit l'*hiſtoire des Suiſſes*, tout-à-fait dans le ſtyle de Tacite, vint à Berlin, & crut ſa fortune faite. Frédéric le vit deux ou trois fois, reçut ſon ouvrage, & le laiſſa partir.

Il se rabattit sur Cassel, où le Landgrave le fit membre de son académie.

NOTE LI. page 96.

Cet homme singulier refusa un jour de prêter au prince royal pour quelques jours un manuscrit de Froissard, qui se trouvait dans une bibliothèque publique dont il avait la direction, à moins que le dit prince ne lui donnât un billet signé de sa main, par lequel il promît de rendre le dit manuscrit *sine maculis & rasuris.* Une autre personne de distinction lui demanda pour quelque tems les *Evangelia apocripha.* Arletius renvoya son billet après avoir mis au bas: il faut écrire *apocrypha*, & il n'envoya le livre que lorsqu'on eut substitué l'*y* à l'*i* simple.

NOTE LII. page 97.

Lorsque Frédéric s'entretint avec le professeur Garve, le résultat de la conversation fut que le plus sûr moyen de faciliter parmi les Allemands les progrès des sciences & des lumières, était d'appliquer davantage la jeunesse à la lecture des auteurs grecs & latins, & d'en faire pour cet effet des traductions meilleures que celles que l'on a eues jusqu'à présent. C'est dans une conversation de cette espèce que Frédéric chargea ce savant de faire une nouvelle traduction des *Offices de Ciceron*. Il s'en est acquitté avec beaucoup d'habileté; & y a ajouté des notes savantes, où l'on trouve une exposition complette de la philosophie des anciens.

NOTE LIII. page 98.

Voyez dans l'*homme aux quarante écus*, sous le titre *d'un bon souper chez M. André.* Il paraît par ce passage que

que M. Denina qui devait être fort jeune encore, s'était avifé de critiquer l'Efprit des loix, & de laiffer éclater beaucoup de haine & de préjugés contre la nation françaife. Il y a apparence que ce paffage mordant de Voltaire, aura rendu fa haine implacable, & il l'a bien fait voir dans fa brochure.

NOTE LIV. page 98.

Quelques paffages tirés des *lettres critiques* par M. l'abbé, nous mettront au fait des motifs qui lui ont infpiré fa brochure. Il dit dans une lettre au marquis de Luccheſini : „ Je voudrais que cet ouvrage (*Vicende della letteratura*) refondu & augmenté de la manière que vous avez vu, eût un fuccès proportionné à celui qu'a eu la première ébauche. Il s'en faut de beaucoup que j'euffe alors les connaiffances que j'ai tâché d'acquérir depuis. Cependant, le croiriez-vous, monfieur le marquis? ce n'eft que par ce petit effai que j'ai eu l'honneur d'être nommé dans le grand dictionnaire diplomatique, fous l'article *Italie*. L'Hiftoire des révolutions d'Italie avait pourtant déjà paru traduite en français, & rapportée avec beaucoup d'éloges dans cinq ou fix différents ouvrages périodiques français.... Les Révolutions d'Italie avaient bien plus de rapport que les Viciffitudes de la littérature, au dictionnaire diplomatique. Mais l'article *Italie* était fait avant que le rédacteur eût connaiffance d'un ouvrage qui la regardait. *Ma bataille eft faite*, difait Vertot. *Que de fois j'ai penfé que la célébrité des auteurs dépend beaucoup du hafard!*" On voit bien que ce qui fâche monfieur l'abbé, c'eft que le hafard ne l'a pas rendu célèbre. Dans un autre endroit il dit, en parlant des Français : „ Ces meffieurs,

quand ils parlent des auteurs non français, se tirent toujours d'affaire en disant : *Il n'est pas connu*, ou *il n'est connu que dans son pays.* Pourquoi nous forcent-ils à faire connaître leur *ignorance* en nous disant si légèrement, à propos de tant d'auteurs & d'artistes, qu'ils sont ignorés ?" Selon M. l'abbé, les Français sont des *ignorants*, parce qu'ils ne le connaissent pas. Mais, cependant, de quoi se plaint-il ? Voltaire ne l'a-t-il pas très-bien fait connaître dans le passage que nous avons indiqué ? Un autre endroit prouve encore mieux le motif de M. l'abbé que tout ce que nous avons dit jusqu'à présent. *Quand on me demande*, dit-il, *ce que les Français m'ont fait, je suis tenté de répondre au nom des autres nations ce qu'un Athénien répondit à Aristide qui lui demanda : qu'a fait Aristide pour que tu le condamnes à l'exil ? je n'aime pas*, répondit-il, *qu'il veuille se faire appeller le juste par préférence à tout autre !* Et plus loin : *Devrons-nous consentir ou souffrir non-chalamment que la France seule donne ses livres au reste de l'Europe, qu'on ne parle que sa langue, que les productions littéraires des autres pays n'aient cours ni crédit qu'autant que le hasard les fera connaître en France & que quelque Français se chargera de les traduire ? Que ce qu'ils disent d'eux-mêmes ou des autres nations se répande partout ; & que ce qu'en disent les autres, ne soit connu que dans quelques provinces ?*

Ces tirades suffiront pour donner une idée de l'esprit & du jugement de ce savant.

NOTE LV. page 98.

M. l'abbé dit dans un avertiſſement: „ Si quelque circonſtance a pu concourir à me faire naître la penſée de traiter ce ſujet, j'oſe dire que c'eſt l'entretien d'un monarque philoſophe qui m'a paru avoir la même idée de l'Eſpagne, que celle que je m'en étais faite en compoſant mon ouvrage ſur les viciſſitudes de la litérature, &c. "

NOTE LVI. page 98.

La plupart des perſonnes de mérite qui aſſiſtèrent à cette ſéance, furent révoltés des libertés que cet abbé ſe permit dans ce mémoire contre la France. Il envoya ſon ouvrage à Frédéric; mais ce prince qui répondait à tout au bout de 24 heures, reſta dix jours ſans lui répondre, & ne parla dans ſa réponſe que d'un ouvrage ſur *les viciſſitudes de la littérature*, que Denina lui avait dédié quelque tems auparavant. *Vos recherches ſur les révolutions de la littérature*, dit Frédéric dans cette lettre, *ont déjà aſſez trouvé l'approbation des connoiſſeurs, pour vous promettre le même ſuccès de leur ſuite.* Un gaſcon n'aurait pas mieux répondu.

NOTE LVII. page 102.

Nous n'oſerions cependant aſſurer cela du comte de Hertzberg, à qui les brochures de l'abbé ſont dédiées; ni de M. Dohm, juriſte allemand; ni de M. le marquis de Luccheſini, Italien, favori de Frédéric II ſur la fin de ſa vie, ni de quelques autres Italiens, auxquels il a adreſſé de ces lettres; mais nous pouvons l'aſſurer

de M. le comte d'Efterno, de M. le comte de Mirabeau, de M. de Launai, & de quelques autres qui ont témoigné leur mécontentement de voir leurs noms mêlés dans cette brochure.

NOTE LVIII. page 102.

Lorfque l'abbé Raynal vint à Berlin, Frédéric demanda à le voir, & fe vengea par une petite méchanceté du paffage de l'hiftoire des deux Indes, où il n'eft pas ménagé. Le Roi lui parla de fon hiftoire du Stadhoudérat & de fes mémoires hiftoriques, & affecta de ne lui pas dire un mot de l'hiftoire des deux Indes. L'abbé lui dit: *Sire, j'ai fait encore quelques autres ouvrages — Je ne les connais pas*, lui répondit Frédéric; & il parla d'autre chofe. On prétend que l'abbé n'aurait pas refufé la place de préfident de l'académie, fi on la lui eût offerte; on en toucha quelque chofe à Frédéric, qui rejetta la propofition bien loin. D'ailleurs c'était alors que régnait dans toute fa force, à Potzdam, la conjuration contre la littérature françaife; & les *fignori* eurent bien foin de faire jouer leurs machines auprès du Roi-vieillard. Frédéric écrivit une lettre à d'Alembert, où il difait les plus belles chofes du monde de l'abbé Raynal; mais dans les petits foupers on le traitait de fanatique & de déclamateur.

NOTE LIX. page 104.

On a reproché à M. le comte de Rivarol les phrafes fuivantes:

Les expreffions figurées font comme affifes à la porte de chaque profeffion.

Les poètes étrangers servent de près le style figuré ...
Un concert de voix troublé par un silence ...
Le monde qui change d'attitude ...
Lâcher du grec tout pur ...

La langue française est une planète qui a ses satellites & une température.

C'est une medaille, qui a une physionomie, une probité attachée à son génie.

Personne n'a pu comprendre cette phrase sur Voltaire:

L'infatigable mobilité de son ame de feu l'avait appellé à l'histoire fugitive des hommes. &c. &c.

NOTE LX. page 110.

On connaît l'espèce de cartel que Maupertuis adressa à Voltaire à Leipzig. Il le fit imprimer avec l'avant-propos suivant, que Frédéric approuva & signa de sa main royale.

„ On se trouve obligé de publier cette lettre qui selon le cours ordinaire des choses, aurait dû demeurer secrette; parce que M. de Voltaire en a fait courir des morceaux tronqués & altérés. M. de Voltaire a écrit qu'il avait déposé cette lettre entre les mains des magistrats de Leipzig; on doit être surpris que, dans cette affaire, *le poète* ait osé s'adresser aux magistrats, dont la présence doit être toujours redoutable *aux faiseurs de libelles.* „

vu & approuvé

FRÉDÉRIC.

On est fâché de voir le grand Frédéric mêlé dans toutes ces tracasseries, mettre son nom à des écrits de cette nature; après avoir élevé *ce poète jusqu'aux nues;*

après lui avoir fait corriger ses ouvrages; après avoir ri de ces *prétendus libelles;* & après avoir fait tant de petites plaisanteries qu'on pourrait appeller des *libelles*, si l'Akakia en est un. N'y aurait-il donc que les rois qui eussent le privilège de rire?

NOTE LXI. page 112.

Vers sur l'existence de Dieu, composés par Frédéric II, quelques années avant sa mort.

UNDE? UBI? QUO?

Unde? ubi? quo? D'où viens-je? Où suis-je?
Où vais-je?

Je n'en sais rien. Montaigne dit: que sai-je?
Et sur ce point tout docteur consulté,
En peut bien dire autant sans vanité,
Après tout, de quel endroit le saurai-je?
Moi qui d'hier dans l'univers jetté,
Ne suis rien moins qu'un être nécessaire?
Cet être existe, a toujours existé;
Il en faut un, soit esprit, soit matière;
Et ce point là par nul n'est contesté.
Or, moi chétif, & être limité,
Que tout étonne & convainc d'ignorance,
Malgré cela, je sens, je veux, je pense,
Je me propose un but en agissant:
Voudriez-vous que l'Etre tout-puissant,
Auteur de tout & de mon existence,
N'eût aucun but, aucune volonté,
Tandis qu'il m'a donné l'intelligence?

Qu'il n'en eût point lui qui m'en a doté?
Mais, dites-vous, & la peste & la guerre,
Les maux divers physiques & moraux,
La faim, la soif & la goutte & la pierre,
Du genre humain sont souvent les bourreaux;
Les ouragans, la grêle, le tonnère,
Mille poisons, les affreux tremblemens,
Les tourbillons, les typhons, les volcans,
Tous ces fléaux, qui désolent la terre,
Sont-ce les dons d'un père à ses enfants?
Loin d'accuser la divine sagesse,
De ton esprit reconnais la faiblesse,
Homme superbe, atôme révolté!
Le Tout-puissant posa cette barrière,
Pour contenir ta curiosité.
Peut-être il veut par cette obscurité,
Humilier cette raison trop fière,
D'avoir suivi quelque trait de lumière,
Qui lui montra par fois la vérité.
Mais il manquait à la félicité
Qu'il dévoilât à ta faible paupière,
De l'univers la théorie entière;
Et pour te faire approuver ses décrets
Dieu t'aurait dû révéler ses secrets!

D'où vient le mal? Eh! plus je l'examine;
Et moins je vois quelle est son origine.
Que s'ensuit-il? Si-non que mon esprit
Est, dans sa sphère, étroit & circonscrit.
Mais supposer qu'une aveugle matière,
De tout effet est la cause première,
A ma raison répugne & contredit,

Ici l'abſurde, & là l'inexplicable.
Par deux écueils, je me vois arrêté;
Il faut opter: l'abſurde eſt incroyable,
Je m'en tiens donc à la difficulté,
En vous laiſſant à vous l'abſurdité.

Nous donnerons ici une autre pièce de vers peu connue, que Frédéric a faite encore dans ſon bon tems; & qui a été copiée ſur l'original, ſorti des mains du Roi: elle mettra nos lecteurs à même de juger du vrai degré du talent poétique de ce prince.

Epître de Frédéric II, au Comte de Hoditz, ſur Roswald.

O ſingulier Hoditz! vous qui né pour la cour,
Avez fui, jeune encor, ce dangereux ſéjour,
Libre des préjugés qui trompent le vulgaire;
Vous riez de ces ſots dont l'eſprit mercénaire,
N'amaſſent des tréſors que pour les entaſſer,
De ces fats dont l'orgueil ſait ſi bien s'engoncer;
Se dreſſe, ſe rengorge & ſe mire en ſes plumes,
Et de ces ſombres foux qui dans les amertumes,
Ivres de leur grandeur, occupés de projets,
S'épuiſent en travaux, ſans réuſſir jamais.
Mécontent du préſent, à leurs vœux peu ſortable,
Cherchant dans l'avenir un ſort plus favorable;
Vous avez rejetté ce dangereux poiſon;
Vous bornez vos déſirs à ſuivre la raiſon.

Etre heureux, en effet, c'eſt bien la grande affaire.
L'orgueil eſt, à mes yeux, une triſte chimère,
A quoi vous eût ſervi que, valet grand-ſeigneur,

Vous euſſiez quarante ans déchauſſé l'Empereur ?
Il eſt beau d'approcher de près du diadème,
Mais il vaut mieux encore dépendre de ſoi-même,
Ainſi vous avez ſu, d'un choix prémédité,
Préférer aux grandeurs l'heureuſe liberté.

Sans faſte & ſans apprêts, guidé par la nature,
Même ſans y penſer diſciple d'Epicure,
Roſwald en héritage entre vos mains paſſé,
Le diſpute bientôt au palais de Circé.
Et ce bourg ignoré du Tanaïs à l'Ebre;
Graces à vos talents eſt devenu célèbre,
Ce n'eſt plus ce donjon ſombre & peu fréquenté,
Qu'à peine on tolérait pour ſon antiquité,
C'eſt un ſéjour divin ; les yeux & les oreilles,
S'étonnent d'y trouver cent charmantes vermeilles.
Le Taſſe & l'Arioſte en deviendraient honteux;
S'ils voyaient vos travaux les ſurpaſſer tous deux.

Là des enchantements l'ingénieux preſtige
Produit à chaque inſtant prodige ſur prodige,
Tout reſpire, tout vit, tout être eſt animé
Par un charme ſoudain; & là-bas par miracle
Vous liſez dans un puits les arrêts d'un oracle;
La nature paraît obéir à vos loix ;
Tout s'arrange, ſe fait, ſe plie à votre choix.
Tandis qu'*en promenant* on examine, on cauſe
L'œil eſt ſoudain frappé d'une métamorphoſe.
En fuyant Apollon, plus prompte qu'un courſier,
Daphné ſubitement ſe transforme en laurier.
Là, j'apperçois Renaud dans le palais d'Armide;
Ici ſont tous ces dieux célébrés par Ovide,

Vénus, Pallas, Diane, Apollon, Jupiter,
Neptune, Mars, Mercure & le dieu de l'enfer,

Les dieux n'exiſtant plus qu'au code poétique,
Ont retrouvé chez vous autels & culte antique;
Des prêtres revêtus d'habits pontificaux,
Amènent la victime, & puis de leurs couteaux
L'égorgent en l'offrant aux Dieux en ſacrifice;
Ils aſpergent l'autel du ſang de la geniſſe;
Ils invoquent ces dieux, l'encens fume pour eux.
Que l'ombre de Symmaque approuverait vos jeux,
Si dans ce nombre outré de cultes ridicules,
Dont on charge à plaiſir les peuples trop crédules,
Il voyait par vos ſoins reſſuſciter le ſien!

Mais vous aimez la fable en reſtant bon chrétien.
Et ſans que la vraie ſoi puiſſe en être alarmée,
Vous pouvez vous créer tout un peuple pygmée.
Je crus en leur cité, quand leur eſſaim parut,
D'être avec Gulliver tombé dans Lilliput.
Je ſemblais un géant envers cette peuplade;
Typhée ou Gérion, ou du moins Encelade.
Et la cité bâtie à leur proportion,
N'avait point de clocher qui m'atteignit au front,
Tel Virgile a peint la naiſſante Carthage,
Où tout un peuple actif s'empreſſait à l'ouvrage,
Et travaillait aux murs qu'avait tracé Didon.

Bientôt d'autres objets nous font diverſion,
De voix & d'inſtruments la douce mélodie,
Par un plaiſir nouveau change & diverſifie
Tout ce qu'ont prodigué les charmes précédents
Tant l'eſprit des humains ſe plait aux changements!

Tantôt c'eſt l'opéra, tantôt la tragédie.
Ou bien la pantomime, ou bien la comédie,
Qui viennent tour à tour par leur variété,
Ecarter les ennuis de l'uniformité.

Mais ſerais-je muet au ſujet des actrices,
Des Veſtales qu'encore je ne crois pas novices;
Qui venant étaler leurs graces, leurs appas,
Semblent briguer l'honneur de paſſer dans vos bras.

Ce ſérail de beautés qui forment les ſpectacles,
N'aiment que leur Sultan, reſpectent ſes oracles,
Sa volonté décide & marque leur devoir.

Ce Sultan, cher Hoditz, vous le devez connaître,
De ces lieux enchantés n'eſt-ce pas l'heureux maître?
Génie infatigable, inépuiſable, égal
. . . .
Ainſi vos jours heureux ſans fatigue s'écoulent,
Les amours enfantins & les plaiſirs les moulent.

Lorſque dans vos jardins, vers la fin d'un beau ſoir,
La rivale du jour, vient de ſon crêpe noir,
Obſcurcir les objets de la nature entière,
Vous parlez, & d'abord apparaît la lumière
Tel Dieu créant ce monde auquel il ſe complut,
Dit, que le jour paraiſſe, & la lumière fut.
A Roſwald auſſitôt cent raquettes (*) s'élancent,
Et rempliſſent les cieux des feux qu'elles diſpenſent;
De leurs gerbes brillantes éclairent l'horizon,

(*) Fuſées.

Et semblent suppléer au char de Phaéton,
Vos prestiges de l'art éclairent la nature.

Mais ce jour fortuné panche vers sa clôture,
Pour le finir ainsi qu'il avait commencé,
Mon comte va choisir dans son peuple empressé,
Un tendron de quinze ans, Grand Dieu ! qu'elle était belle ;
Le fameux Phydias, l'élégant Praxitele,
En elle auraient cru voir une divinité ;
Si ce n'était Vénus, c'était la Volupté.
Les charmes enchanteurs, les graces l'ont paitrie,
Elle doit cette nuit, lui tenir compagnie.
L'amour qui l'apperçoit, en rit malignement,
Ses rivales enfin s'en plaignent vivement.

Oh ! qu'il est difficile en un sérail de belles,
De contenter son goût sans causer des querelles ;
Toutes comme Vénus, ou Pallas, ou Junon,
Prétendent à la pomme & chacune a raison.
Le plus sage des rois en entretenait mille,
S'il pouvait y suffire, il était plus qu'habile ;
Mais, mon comte, après tout, peut bien être aujourd'hui,
Sans être Salomon, plus Hercule que lui.

Comment pourrai-je enfin tout conter & tout dire ?
Les mots me manqueraient pour dépeindre & décrire
Les plaisirs différents qu'on savoure en ces lieux.
Vous n'en approchez pas, tristes plaisirs des cieux !

C'est ainsi qu'au dessus des pompeuses chimères
Qui flattent les mortels de destins plus prospères,
Vous vous êtes choisi le plus fortuné sort,
Et libre de soucis, tranquille au sein du port,

O comte! vous ſavez jouir, penſer & produire.
Ainſi des voluptés l'ingénieux délire,
Par-tout ſème de fleurs, les traces de vos pas.

C'eſt dans le choix ſur-tout qu'on diſtingue ici bas
Le jugement du fou, du jugement du ſage.
Dans les jours fugitifs d'un court pélerinage,
L'un s'accablant de ſoins, de peines, d'embarras,
Eſt toujours projettant, ſurpris par le trépas;
L'autre voit des objets le néant, la folie;
Profite des plaiſirs & jouit de la vie.
C'eſt votre lot, cher comte, il faut vous y tenir.
Le plaiſir eſt le dieu qui vous fit rajeunir.
Puiſſiez-vous en ſanté, dans le ſein de la joie
Paſſer encore longtems des jours filés de ſoie.

NOTE LXI. pag. 122.

On lit dans le mémoire hiſtorique ſur la dernière année de la vie de Frédéric II par M. de Hertzberg page 10: „Dans la nuit du 16 au 17 il ceſſa de vivre, en exhalant ſa grande ame ſans aucun mouvement convulſif *en ma préſence & en celle de notre digne confrère M. le médecin Selle.*" Ce paſſage pourrait faire croire que nous nous ſommes trompés en avançant qu'il n'y avait dans la chambre du Roi, lorſqu'il expira, que les houſards de ſa chambre & quelques laquais. Mais nous nous ſommes déterminés à avancer cette circonſtance d'après pluſieurs lettres de Potzdam, & une deſcription de la mort de ce prince, imprimée dans cette ville, ſous les yeux du gouvernement. Nous avons cru devoir ſuivre ces mémoires; ſi nous nous ſommes trom-

pés, nous nous juſtifions en citant le paſſage de M. de Hertzberg.

Note LXIII. page 131.

Il ne faut entendre ceci qu'en général. Nous avons eu occaſion nous-mêmes de connaître des perſonnes très-reſpectables dans les tribunaux de Berlin, mais ils gémiſſaient.

Quelques perſonnes pourraient trouver quelque contradiction entre ce que nous venons de dire, & un autre paſſage où nous diſons que Frédéric conçut de l'horreur pour le gouvernement arbitraire. Mais il faut obſerver qu'il y a de la différence entre le gouvernement arbitraire & le gouvernement abſolu. Frédéric voulait que tout ſe fît comme il l'entendait; mais il ſe déterminait preſque toujours, ou croyait ſe déterminer par des raiſons de politique, de juſtice & d'équité; & en cela, il ne croyait pas agir arbitrairement. D'ailleurs, il faut bien diſtinguer les dernières années, il paya quelquefois le tribut de la nature. Il avait dit ſouvent lui-même dans ſa jeuneſſe qu'un vieux roi devient preſque toujours un tyran. Il eſt étonnant qu'ayant cette façon de penſer, il n'ait pas travaillé à donner à ſes loix ce caractère ſacré, qui les met au-deſſus du ſouverain même; & qu'il n'ait pas appris à ſes ſucceſſeurs, à reſpecter inviolablement leurs oracles. Un homme d'eſprit a reproché à Frédéric des prohibitions ſur les œufs, les ſouricières, &c. qu'il appelle ridicules; je ne ſais ſi l'on pouvait traiter auſſi ſévèrement des ordonnances que Frédéric ne fit que ſur les dernières années de ſa vie. Cette époque aurait pu les faire regarder avec indulgence; mais

quelque ſoit le peu d'importance de ces objets, ne pourrait-on pas dire qu'ils deviennent conſidérables s'ils ſont multipliés. L'argent qui ſortoit des états pruſſiens pour les ſouricières, était très-peu de choſe, j'en conviens; mais cet argent joint à celui d'une grande quantité d'autres objets prohibés dont cet auteur ſe moque également, forme à la fin une ſomme conſidérable. Dans la ſcience des finances, c'eſt ſouvent par des petits détails qu'on fait de grandes choſes. Lorſque Frédéric défendit les œufs de Saxe, il dit: eſt-ce que *mes poules ne pondent pas?* L'auteur n'a vu ici qu'une raiſon petite & ridicule, n'aurait-il pas dû y voir un déſir d'encourager dans ſes campagnes, cette petite branche d'économie rurale? Il en eſt de même de la grande quantité de monopoles que Frédéric a établis ou ſoutenus dans ſes états. Ces établiſſements ſont pernicieux en eux-mêmes; j'en conviens, mais l'auteur n'a pas fait réflexion au moment où ils ont été établis, aux motifs qui les ont fait établir. Les états pruſſiens étaient dépourvus de fabriques, de manufactures de toute eſpèce, il fallait inſpirer de l'induſtrie à la nation; il fallait appeller des étrangers; il fallait leur offrir des encouragements, & des avantages; voilà la ſource de la plupart des monopoles. Pouvait-on ôter à ces gens des droits qu'on leur avait accordés ſous le ſceau de la foi royale? C'était à Frédéric à les établir, & à les conſerver; c'eſt à ſes ſucceſſeurs, à juger ſi l'exemple & la jalouſie ont produit aſſez d'activité & d'induſtrie dans la nation, pour qu'on puiſſe les abolir ſans danger; c'eſt à eux à examiner ceux que l'on peut abolir ſans injuſtice; & cet examen n'eſt pas l'affaire d'un moment.

NOTE LXIV. pag. 134.

Le Roi protégeait ouvertement ces maiſons publiques, & rejettait preſque toujours les plaintes qu'on lui feſait contre elles. Formey, ſecrétaire perpétuel de l'académie, avait vis-à-vis de ſa maiſon un de ces lieux de débauche. Il écrivit au Roi, pour le prier de le faire transporter ailleurs, diſant pour raiſon que c'était un ſpectacle dangereux & indécent pour ſes filles. Fréderic lui répondit: „Mon cher Formey, a votre âge & au mien, on ne peut plus rien faire; laiſſons faire ceux qui peuvent."

NOTE LXV. pag. 142.

Dans les mémoires de la ſociété des ſciences de Londres, le jardinier Miller, le braſſeur Michel Combrune, auteur de l'ouvrage intitulé: *Theory & Practice of brewing*, & pluſieurs mécaniciens & artiſans de génie, ont trouvé des places parmi les Prieſtley, les Newton, les Clarke, &c.

Autres

AUTRES

ANECDOTES

ET PARTICULARITÉS,

RELATIVES

A LA

VIE DE FRÉDÉRIC II.



ANECDOTES.

Extrait du Testament de Frédéric II.

Je vous donne, mon cher neveu Frédéric-Guillaume, mes pays conquis & acquis, mes châteaux, mes bâtiments, mes jardins, mes galeries, mes meubles, mes nippes, à condition que vous aurez soin des bagatelles que je donne à mes parents, comme une marque de mon souvenir; car mes états, mon bien, mon peuple, tout est à vous.

„ Je vous prie, mon cher neveu, de laisser à la Reine mon épouse, ce qu'elle a eu jusqu'à cette heure, 40000 écus; d'y ajouter encore 10000 écus de rente, que l'on prendra de tel & tel fond (à chaque legs, le fond est assigné.) Elle ne m'a jamais donné de chagrin pendant le cours de mon règne, & mérite le respect, l'attachement & l'estime par ses vertus estimables.

„Je lègue à mon frère Henri 200,000 écus, la bague de Chydysopos entourée de brillants que je porte, un beau lustre, & 50 ancres de vin d'Hongrie.

„ A mon frere Ferdinand 50,000 écus, un carosse & un bel équipage.

„ A Mad. la Princesse Amélie 10,000 écus par an & une vaisselle d'argent.

„ A Mad. la Princesse Henri 6000 écus par an.

„ A Mad. la Princesse Ferdinand 10,000 écus par an & une boîte de 100,000 écus.

„ A mon neveu le Prince Ferdinand de Brunſwik 10000 écus.

„ Au duc régnant de Brunſwik deux chevaux de ſelle & une belle bague.

„ Au duc Ferdinand de Brunſwik une belle boite garnie de brillants, parce qu'il a toujours été mon ami.

„ A la ducheſſe de Wirtemberg (mère de la grande ducheſſe) 10,000 écus en préſent.

„ Au Prince ſon époux, une belle bague de brillants.

„ A la Landgrave douairiere de Heſſe-Caſſel 10,000 écus. (Il y a d'autres legs pour des perſonnes mortes le teſtament étant de 1769).

„ Je vous recommande, mon cher neveu, mon brave militaire, ma reſpectable armée, mes vieux officiers, ſur-tout ceux qui m'ont entourés, toute ma maiſon, mes domeſtiques, qu'ils vous ſervent; & s'ils ſont vieux, ne les abandonnez pas, tâchez de les bien placer. Mon premier bataillon de gardes & les gardes du corps auront chacun deux écus, & les officiers de l'état-major, une médaille d'or, chacune avec un coin, où vous ferez frapper un des faits les plus mémorables de la guerre de 7 ans, pour qu'ils ſe ſouviennent de moi & de leur gloire. Les petits legs que je fais ne ſont pas de mon tréſor, il n'eſt pas à moi, il appartient à l'état, regardez-le toujours comme tel, mon cher neveu. Ces legs ſont des petites épargnes; leurs aſſignations en ſont la preuve. Etre roi eſt un haſard, n'oubliez jamais que vous êtes homme. Je me flatte qu'il n'y aura pas de diſpute entre ma famille, & que la bonne intelligence régnera toujours entre vous, pour l'honneur & la gloire de vos ancêtres.

On dit que Frédéric connaiſſait bien les hommes & ſavait juger de leur mérite; cependant on pourrait nommer un grand nombre de cas où il s'eſt trompé: avant que le général Laudon fût au ſervice de l'Empereur, il ſe préſenta à Frédéric & lui demanda du ſervice dans ſes troupes. *La phyſionomie de cet homme ne me plaît pas*, dit le Roi en le voyant, & il le renvoya. Il eut lieu de s'en repentir.

Rien n'était plus à charge au Roi que les cérémonies, & il les évitait autant qu'il pouvait. Lorſqu'il fut à Kœnigsberg, pour recevoir l'hommage des Pruſſiens, il mena avec lui le marquis d'Argens, & le pria de lui dire comment on faiſait en France dans de pareilles circonſtances, afin qu'il s'y conformât. Quand la cérémonie fut finie, il demanda à d'Argens s'il s'en était bien tiré? Fort-bien, dit celui-ci, mais je connais quelqu'un qui s'en acquitte encore mieux; & qui donc? demanda le Roi: — Louis XV, répondit d'Argens. — Et moi, dit le Roi, je ſais quelqu'un qui s'en tirerait encore mieux que Louis XV — & qui donc? demanda d'Argens à ſon tour, — Baron. (Le comédien.)

Pendant que Voltaire était encore à Potzdam, il paſſa dans cette ville un Anglais qui dit au Roi, qu'il pouvait retenir mot à mot un diſcours aſſez long, après l'avoir entendu lire une ſeule fois. Frédéric le mit à l'épreuve, & l'Anglais tint parole. Dans ce moment, Voltaire ſe fit annoncer chez le Roi, pour lui lire une petite pièce de vers qu'il venait de finir;

Frédéric qui voulait s'amuser, fit cacher l'Anglais dans un cabinet voisin, & lui recommanda d'apprendre mot pour mot ce que lirait le poète. Voltaire entre & déclame ses vers. Le Roi les écoute froidement, & dit: en vérité, mon cher Voltaire, je ne vous conçois pas, depuis quelque tems vous vous avisez de prendre les vers d'autrui, pour vous les attribuer. Voltaire jura que les vers étaient de lui; & qu'il venait de les finir dans la minute. Eh bien, dit le Roi, je viens de voir un Anglais qui me les a déjà montrés comme de lui. Alors Frédéric fit appeller l'Anglais & lui dit, récitez-nous, je vous prie, ces vers que vous m'avez montrés ce matin. L'Anglais répéta les vers sans omettre une seule syllabe. Il faut que ce soit le diable, dit Voltaire en colère. Le Roi s'amusa beaucoup de son courroux, lui avoua tout à la fin, & finit par faire un présent à l'Anglais pour le plaisir qu'il lui avait donné.

Dans le tems que Frédéric soupait encore avec des beaux-esprits, il leur demanda un jour l'un après l'autre: *si vous étiez roi de Prusse que feriez vous?* Chacun s'efforça de faire une réponse flatteuse. Le tour du marquis d'Argens étant venu, il répondit: *Ma foi, Sire, je vendrais le royaume pour acheter une province de France.*

Il a existé un ouvrage, conçu dans les soupers de Potzdam, & étouffé dans le cabinet du Roi. Il était intitulé *les Paralleles*. On y comparait Richelieu & Daun, Frédéric & Marie-Thérèse, le Roi de Pologne & l'Empereur, la marquise de Pompadour & le comte

de Bruhl, le Roi d'Angleterre & Cathérine II, le maréchal d'Etrées & un cheval Danois.

Un autre ouvrage du Roi de Prusse qui n'a pas été imprimé dans ses Oeuvres, c'est une *introduction à l'abrégé de l'histoire ecclésiastique de Fleuri.* Ce petit ouvrage philosophique n'est pas fait pour plaire aux théologiens.

Avant que Voltaire eût avoué au Roi qu'il avait fait la *Pucelle d'Orléans*, Frédéric prétendait que c'était faire injure au plus bel esprit de France que de lui attribuer ce qu'il appellait une infame rapsodie. Quand on sut que Voltaire en était l'auteur, il se la fit lire par d'Algarotti, & dit: ce n'est pas cela que j'avais lu; ceci est charmant, & il n'y a que Voltaire capable de faire un si bel ouvrage.. C'était le même ouvrage, mais les noms en imposent.

Maupertuis crachait le sang depuis trois mois, on désespérait de son rétablissement. Le Roi lui envoya son médecin avec le billet suivant:

„Je vous envoie le Sr. Cottenius, un des plus grands charlatans de ce pays. Il a eu le bonheur quelquefois de réussir par hasard, & je souhaite qu'il ait le même sort avec vous. Il vous ordonnera bien des remèdes; pour moi je ne vous défends que les liqueurs; mais je vous les défends entièrement.„

En 1753 un homme envoya au Roi le plan d'un ouvrage, en lui écrivant que Voltaire & Montesquieu l'avaient trouvé assez utile pour daigner le recevoir & le corriger. Il ajoutait que ces autorités ne lui

ſuffiſaient pas, & qu'il aſpirait à ſon ſuffrage. Le Roi lui répondit: *Vous êtes trop difficile; les noms que vous me citez là, valent mieux que ceux de tous les rois de l'Europe; j'accepte votre liſte pour voir mon nom mêlé avec le leur.*

Frédéric dans ſa jeuneſſe n'avait pas été inſenſible aux plaiſirs de l'amour; mais il aimait à voltiger de belle en belle, & ne s'attacha jamais à aucune. Il dit à quelqu'un qui lui parlait de cette légèreté: „ C'eſt la faute des femmes & non la mienne. J'en ai cherché une pour me fixer qui ait plus de vertus que de prudence. Toutes celles que j'ai vues juſqu'à préſent, m'ont chicané pendant ſix mois pour un billet, & ont capitulé au bout de trois jours pour le reſte. Je ne changerai plus quand j'en trouverai une qui accordera le billet au bout de trois jours, & s'en tiendra là pour la vie.

Voici quelques vers qu'il fit en 1736, qui prouvent ce que nous venons d'avancer. Il parle de ſes occupations & de ſes plaiſirs à Rheinsberg.

Là, ſous un ciel ſerein, aſſis au pied des hêtres,
Nous étudions Wolf, en dépit de nos prêtres.
Les grâces & les ris ont accès en ces lieux,
Sans pourtant excepter aucun des autres Dieux.
Tantôt quand nous ſentons bouillonner notre verve.
Nous chantons en l'honneur de Mars & de Minerve;
Tantôt le verre en main nous célébrons Bacchus,
Et la nuit nous payons nos tributs à Vénus.

Un ſoldat ſujet à s'enivrer, fut accuſé & convaincu d'avoir blaſphémé, de s'être répandu en injures contre le Roi, & d'avoir dit du mal des magiſtrats de

la ville où il était en garnifon. Les magiftrats qui voulaient fe venger, ne manquèrent pas de prononcer contre lui une fentence févère, & de le condamner comme criminel de lèze-majefté divine & humaine. La fentence fut envoyée à Frédéric: il écrivit:

„ Si ce drôle-là a blafphémé contre Dieu, c'eft à Dieu à le lui pardonner; pour les injures qu'il a dites contre moi, je les lui pardonne; mais pour avoir dit du mal des magiftrats, je veux qu'il foit 24 heures aux arrêts.„

Le Roi avait un grand préjugé contre les Allemands, et il ne pouvait croire qu'ils fuffent capables de faire quelqu'ouvrage d'efprit ou d'adreffe. On dit que c'eft le comte de Rothenbourg qui lui avait infpiré ces idées. Ce comte lui procura un jour une très-belle tabatière, qu'il lui donna pour l'ouvrage d'un des meilleurs ouvriers de Paris. Il arriva que cette tabatière tomba des mains du Roi et fe caffa. C'eft dommage, dit le Roi, j'aimais beaucoup cette boîte. Un des amis du Roi lui confeilla de la faire raccommoder; et par qui, répondit le Roi, tous les ouvriers allemands ne font-ils pas des maladroits? L'ami affura qu'il connaiffait à Berlin un homme qui était fort habile; et qu'il fe chargeait de la lui faire raccommoder. On porte la boîte chez l'ouvrier, on demande s'il peut la raccommoder. Pourquoi pas, répondit-il, puifque c'eft moi qui l'ai faite? et il prouva d'une manière inconteftable ce qu'il avançait. Lorsqu'on rapporta la boîte au Roi, on lui apprit qu'elle était l'ouvrage d'un ouvrier allemand. Alors il répondit froidement: *Elle eft faite à Berlin! eh bien, je vous en fais préfent; je ne peux plus m'en fervir.*

* * *

Le colonel Quintus préſenta un jour au Roi un tableau, qui avait été fait dans ſes états. Au premier coup d'oeil, il le trouva charmant, mais lorsqu'il apprit que l'artiſte vivait à Berlin, il dit: *non il ne me plaît pas, ôtez le de là.* L'artiſte fut ſi fâché de ce mépris qu'il brûla ſon tableau ſur le champ. Quelque tems après, le Roi avait beſoin d'un pendant pour une de ſes chambres, & il redemanda ce tableau pour remplir le vuide. Quintus raconta le dépit du peintre et ſes ſuites Quel caprice! dit le Roi. Sire, répondit Quintus, c'eſt un artiſte allemand; mais il eſt capricieux comme un Italien.

* * *

Lorsque la Mara vint à Berlin, le Roi ne voulait pas d'abord l'entendre chanter, & diſait: *baſt, c'eſt une Allemande, ce ſera mauvais.* A la fin il ſe laiſſa perſuader; il lui préſenta des airs très-difficiles, elle les chanta à livre ouvert. Il en fut charmé, et dit: *je n'aurais jamais attendu cela d'une Allemande.* Il la prit à ſon ſervice, et lui donna 4000 écus de penſion.

* * *

Madame Karſch s'était fait une réputation en Allemagne, par des poéſies pleines d'eſprit, de ſentiment et d'élégance. Elle envoya un jour une pièce de vers au Roi, en le priant de lui faire bâtir une petite maiſon. Frédéric diſtribuait chaque année cinquante ou ſoixante maiſons ſuperbes à des gens de toute eſpèce, dont les maſures ſe trouvaient dans le plan des embelliſſements de Berlin; et au lieu d'accorder la demande de cette Muſe allemande, il lui envoya

quatre écus. Madame Karſch les renvoya avec quatre vers où elle feſait ſentir que le préſent était au-deſſous de Frédéric et au-deſſous d'elle. Frédéric Guillaume II, qui s'eſt empreſſé dès les premiers moments de ſon règne, de réparer les fautes de Frédéric II, a fait bâtir une très-belle maiſon à Mad. Karſch.

* * *

Sur la fin de la vie de Frédéric, lorsque les gens de goût, dont nous avons parlé, lui eurent inſpiré plus d'eſtime pour la poéſie allemande, il répondit fort gracieuſement à une pièce en vers que lui adreſſa un jeune Allemand, nommé Moritz, qui a beaucoup de talents et de connaiſſances, mais qui ne devrait jamais faire de vers. Nous avons vu qu'il s'entretint avec le poéte Gleim, et ſon chambellan italien Lucchefini, a célébré cette entrevue par un poéme latin croyant la rendre fameuſe.

Voici des vers que Frédéric envoya à un curé qui s'était aviſé de célébrer le jour de ſa naiſſance par une ode.

Ami rimeur, prêtre préſomtueux,
D'où vous vient l'humeur téméraire,
De profaner par des vers raboteux
De votre Roi l'anniverſaire ?
Sans doute lorsqu'on s'aviſa
De vous nommer héraut de grâce,
Mon conſiſtoire ne penſa
Introduire à la chaire un hibou de Parnaſſe,
Mais ſans raiſonner plus avant,
Je vous avertis nettement,
Que parmi cent mille querelles,
Diviſant le monde lettré,

On n'en voit guères trois, lesquelles
Aient attaqué ma royauté.
Pourquoi donc en vanter la gloire?
Ne ſaurait-elle à l'aide de l'hiſtoire
Auſſi ſans vous venir à la poſtérité?
Laiſſez à chacun ſon domaine,
Et ne vous mêlez point d'un office étranger.
Vous avez un troupeau, reſtez-en le berger,
Sans vous ſoucier de Melpomène.
Laiſſez de me voler la peine,
A mes régiſſeurs généraux,
Le droit de me tromper à mes bons généraux,
A mes ſujets le frivole avantage,
De murmurer de leur péage;
(Ils ont grand tort en bonne foi!)
Mais ſi vous cherchez à me plaire,
Criez-leur du haut de la chaire:
Voilà chrétiens l'enfer; payez le Roi!
Et ne rimez jamais ſur mon anniverſaire.

Quelques poètes français furent plus heureux. M. Mayet, directeur des fabriques de ſoie de Berlin, lui envoya après la paix de Teſchen, une jolie épître que voici:

Vous qui pouvez à plus d'un titre
Donner ou maintenir des loix;
Vous qui ſavez être à la fois,
L'amour, la terreur ou l'arbitre
Des peuples ainſi que des rois;
Votre profonde politique,
Votre valeur, brillant héros,
Ont de l'empire germanique,

A peine affuré le repos,
Qu'une cohorte judaïque
Troublant le mien fubitement,
Se moque très-infolemment
De votre exemple pacifique.
Ah! grand prince, fouffrirez-vous,
Qu'au mépris de votre tonnère,
Quand vous donnez la paix à tous,
A moi feul on livre la guerre?
Il s'agit de huit cents écus
Qu'à force ouverte on me demande,
Ce n'eft pas que je me défende
De les avoir fort bien reçus;
Mais, Sire, ne les ayant plus,
Comment veut-on que je les rende?
C'eft pour vous avoir imité,
Qu'on ofe me chercher querelle.
Si votre générofité
Ne m'eût pas fervi de modèle,
Infenfible aux malheurs d'autrui,
Ma bourfe, comme on peut le croire,
N'eût jamais été fon appui!
Et je n'aurais pas aujourd'hui
Tant de créanciers & de gloire.
Hélas! pour venger nos affronts,
C'eft toujours vous qu'on importune.
Si n'aguères Dresde et Deux-ponts
Ont, dans une caufe commune,
Requis votre médiation,
Sire, honorez mon infortune,
De la même protection.
Ce n'eft pourtant pas de vos armes

Que j'implore ici le ſecours :
De ceux qui cauſent mes alarmes,
J'oſe encore reſpecter les jours.
Non, non ; pour voir d'un pas rapide
Mes ennemis s'enfuir au loin,
Hélas ! Sire, je n'ai beſoin
Que de cent louis de ſubſide.

Le guerrier plein d'humanité,
Et qui ne vole à la victoire
Que pour rétablir l'équité,
Comme vous laiſſe à la mémoire
Un nom à jamais reſpecté.
Cent fois j'ai prédit à l'hiſtoire,
Qu'au titre d'éternel vainqueur,
Vous ajouteriez avec gloire,
Celui de pacificateur.
Mais, Sire, promettez aux autres
Les ſuccès qu'ils vous ont promis,
Répondez de mes ennemis,
Comme j'ai répondu des vôtres.

Frédéric répondit gracieuſement à ces vers ; & prêta cent louis au poete ; mais ils ont été rendus exactement.

Un capitaine nommé S. eut le malheur de tuer un autre officier en duel. On le prit, & on le mena à la grande garde. Frédéric ne pouvait s'empêcher de lui faire faire ſon procès ſelon les loix, & il devait périr. Ce prince qui aimait le capitaine, parce que c'était un brave homme, ſongea aux moyens de le ſauver. Il fit inſinuer ſecrétement aux officiers de

ſes amis qu'il ne ſerait pas fâché que le priſonnier s'échappât. Ils diſpoſèrent tout pour cette fuite. Afin de la faciliter, Frédéric fit venir le capitaine qui était de garde ce jour-là, et lui dit: *Ecoutez, ſi vous laiſſez échapper S. cette nuit, vous pouvez compter ſur ma parole que vous ſerez vingt quatre heures aux arrêts.* Le capitaine comprit les intentions du Roi. Vers les minuit, il engagea ſon priſonnier à prendre un peu l'air devant le corps de garde. Ses amis étaient à quelque diſtance avec une chaiſe de poſte; ils s'approchèrent, lui rendirent compte de leurs préparatifs, & l'emmenèrent. Le lendemain, le capitaine fit au Roi le rapport de cette évaſion, & Frédéric qui feignit d'être fort en colère contre lui, l'envoya aux arrêts pour 24 heures.

Lorsque Frédéric bâtit le château de Sans Souci, il ſe trouvait un moulin qui le gênait dans l'exécution de ſon plan, et il fit demander au meunier ce qu'il en voulait. Le meunier répondit que depuis une longue ſuite d'années ſa famille poſſédait ce moulin de père en fils, & qu'il ne voulait point le vendre. Le Roi le fit prier avec inſtances, et lui offrit même de lui faire conſtruire un autre moulin, dans un meilleur endroit, outre le paiement de la ſomme qu'il lui demanderait. Le meunier entêté, perſiſta à vouloir garder l'héritage de ſes pères. Le Roi irrité fait venir cet homme, et lui dit avec colère: *Pourquoi ne veux-tu pas me vendre ton moulin, malgré tous les avantages que je t'ai fait offrir?* Le meunier répéta toutes ſes raiſons. *Sais-tu bien*, continua le Roi,

que je puis le prendre, ſans te donner un denier? *Oui*, répondit le meunier, *n'était la chambre de juſtice de Berlin.* Le Roi fut extrêmement flatté de cette réponſe; il vit qu'on ne le croyait pas capable de faire une injuſtice. Il laiſſa le meunier tranquille, et changea le plan de ſes jardins.

En général, les proteſtants chantent dans leurs égliſes des vers fort mauvais. On fit le projet à Berlin d'introduire un nouveau livre de cantiques. Quatre paroiſſes de cette ville furent ſur le point de ſe révolter, & portèrent leurs plaintes au Roi. Il écrivit au bas de la plainte:

„Dans mes états, chacun peut croire ce qu'il veut, pourvu qu'il ſoit honnête homme. Quant aux livres de cantiques, il eſt libre à chacun de chanter: *Maintenant toutes les forêts repoſent;* (premier vers d'un des anciens cantiques) ou telle autre ſottiſe qu'on jugera à propos. *Mais que les prêtres n'oublient point la tolérance; car je ne ſouffrirai aucune perſécution.*„

Le juif Wolf, fabricant en ſoie, ne pouvant plus continuer ſa fabrique qu'il avait établie entièrement à ſes dépens, ſans aucun ſecours du gouvernement, vendit toutes ſes étoffes à bas prix & renvoya ſes ouvriers. Ceux-ci ſe trouvant ſans ouvrage, allèrent ſe plaindre à Frédéric qui ordonna à Wolf de leur donner de l'ouvrage, ſans quoi il le ferait chaſſer de ſes états après avoir confiſqué tous ſes biens. Le pauvre Wolf a été obligé de continuer ſa fabrique à perte.

On

On ſait que le Roi feſait battre une grande quantité de petite monnoie de mauvais aloi que l'on nommait piéces de ſix fenins. On payait avec ces pièces les ſoldats, les ouvriers & une partie des penſions des officiers civils et militaires; mais à aucune caiſſe royale, on ne recevait ces ſix fenins; de ſorte que le Roi attirait le bon argent dans ſes coffres, pour n'en reſſortir jamais, & diſtribuait parmi le peuple cette mauvaiſe monnoie qui ne rentrait plus dans les coffres. Un jour Frédéric paſſant à Potzdam devant la porte d'un boulanger, le voit diſputer avec un payſan; il demande ce que c'eſt? on lui dit que le boulanger veut payer en ſix fenins du bled qu'il a acheté du payſan, & que ce dernier refuſe de prendre cette monnoie. Frédéric s'avance & dit au payſan: „pourquoi ne veux-tu pas prendre cette monnoie? „ Le payſan regarde le Roi, & lui répond avec humeur: *les prends-tu toi?* Le Roi ne répondit pas un mot, & paſſa ſon chemin.

Le Roi fut ſouvent en danger d'être empoiſonné; & il ne fit jamais périr ceux qui attenterent ainſi à ſa vie. Un de ſes valets de chambre forma un jour ce projet abominable. Ce malheureux porta un matin au Roi ſa taſſe de chocolat comme à l'ordinaire; mais lorsqu'il la lui préſenta, Frédéric remarqua en lui un trouble extraordinaire. Qu'as-tu? lui dit-il, en le regardant fixement, je crois que tu veux m'empoiſonner. A ce mot, le trouble de ce ſcélérat augmente, il ſe jette aux pieds du monarque, lui avoue ſon crime et demande ſon pardon. *Sors de ma pré-*

fence, *coquin*, lui dit le Roi ; ce fut toute sa punition. Quelques-uns disent cependant qu'il fut mis à Spandau.

Depuis ce tems-là, Frédéric, avant que de prendre son chocolat, en donnait toujours un peu à ses chiens.

Le comte de Hoditz, célèbre par ses jardins & son château, où il avait réuni tout ce que les arts offrent de plus agréable, & de plus voluptueux, disait un jour au Roi, que la maison d'Autriche avait toujours fait fort peu de cas de la Silésie, & que du tems même de Charles VI, elle ne la regardait pas comme une possession bien importante. *J'ai donc bien fait de la leur prendre*, répondit Frédéric.

Rien n'était plus désagréable à Frédéric que l'indiscrétion de ses gens. En 1756, quelque tems avant le commencement de la guerre de sept ans, un sergent de ses gardes lui demanda un congé de sémestre pour aller en Westphalie sa patrie. *Mon ami*, lui dit le Roi, *ce n'est pas le moment de demander un congé ! nous marcherons bientôt.* Quelques moments après, il entendit ses pages se disputer dans l'antichambre ; il écoute à la porte ; l'un deux disait : & où penses-tu que nous irons ? en Silésie, répondait l'autre ; bon ! répliquait le premier, tu n'y ès pas ; c'est en Saxe que nous allons. *Non*, *mon ami*, *c'est à Spandau*, dit le Roi en ouvrant la porte ; & il fit mettre pour quelque tems dans cette forteresse celui qui avait si bien deviné.

Avant la campagne de 1756, le Roi alla chez la veuve d'un général, qui avait de très-beaux hommes à ſon ſervice. C'eſt dommage, dit-il, à ceux qui le ſuivaient, que de grands drôles comme cela ſervent une femme. Si Votre Majeſté l'ordonne, dirent les officiers de ſa ſuite, on peut bien les avoir; eh bien, répondit le Roi, faites, pourvu que ce ſoit d'une bonne manière.

On profita de cette parole lâchée, & bientôt des patrouilles coururent dans Berlin, enlevant les commis des marchands, les garçons barbiers, & autres compagnons de métier, arrachant les laquais de derrière les caroſſes, & les menant tous dans les corps-de-garde. Les Berlinois furent effrayés de ces violences; ils fermèrent leurs portes; on ne voyait plus perſonne dans les rues, & l'on entendait de tous côtés des plaintes amères. Dès que le Roi apprit ce qui s'était paſſé, il fut fort courroucé, ordonna qu'on relâchât tous ceux que l'on avait pris, & fit dire aux bourgeois que perſonne n'aurait plus à craindre de pareilles violences qui s'étaient commiſes contre ſa volonté. Le Roi a dit ſouvent depuis, *que ce jour avait été le plus déſagréable de tout ſon règne.*

Le Roi ayant créé un nouveau régiment, quelques gentilshommes italiens demandèrent à y être nommés officiers. Le commandant les propoſa au Roi; mais il répondit:

Mon cher Colonel.

„J'aime beaucoup les Italiens, & je le prouve aſſez par les gros gages que je donne aux chanteurs de mon

opéra. Mais dans mes armées, je craindrais la mollesse, la poltronnerie & la lâcheté qu'on leur reproche. Ainsi; remerciez les supplians avec politesse.

A la fin d'une bataille sanglante, Frédéric demandait à ses officiers, qui, à leur gré, s'était montré le plus brave dans cette journée? *Votre Majesté, Sire,* répondit-on généralement; & le Roi s'attendait bien à cette réponse. *Vous vous trompez,* répondit le Roi, *c'est un fifre auprès duquel j'ai bien passé* 20 *fois pendant le combat, & qui depuis la première charge jusqu'à la dernière, n'a cessé de souffler dans son* turlututu.

Un jour le Roi trouva à Sans-Souci un marchand hollandais, il l'aborda et lui demanda s'il voulait voir le jardin. Le marchand qui ne connaissait pas le Roi, répondit qu'il ignorait si cela était permis, quand le Roi y était. Ne vous inquiétez pas, lui dit Frédéric, je vous ménerai. Il montra au marchand les plus belles parties de son jardin, & lui demanda son sentiment sur plusieurs choses. Lorsqu'il lui eut tout montré, le marchand tira sa bourse, & voulut donner de l'argent à son conducteur. *Point du tout,* dit le Roi, *il nous est défendu de rien prendre*; *si le Roi venait à le savoir, nous serions punis.* Le marchand remercia donc très-poliment & se retira, dans la persuasion qu'il quittait l'inspecteur des jardins. A peine eut-il fait quelques pas, qu'il rencontra le jardinier, qui lui dit assez rudement, *que faites-vous ici? le Roi est là.* Le Hollandais raconta ce

qui lui était arrivé, & loua beaucoup la politeſſe de celui qui lui avait montré le jardin. *Et ſavez-vous qui c'eſt?* dit le jardinier, *le Roi lui-même.* Qu'on s'imagine l'étonnement du pauvre Batave!

Après la guerre de ſept ans, le Roi paſſant quelques jours à Clèves, ſe fit donner l'état de la province, & fut ſurpris d'y trouver une ſomme aſſez conſidérable que la caiſſe des forêts payait tous les ans au couvent des Cordeliers. Pourquoi cette ſomme à ces moines? dit le Roi au préſident. Sire, répond ce dernier, c'eſt un legs des derniers ducs pour faire dire des meſſes pour le repos de leurs ames. — Eſt-ce que cette contribution ne finira point? où eſt le couvent? je veux parler au gardien. — Sire, il eſt là-bas derrière le parc. — J'irai à trois heures, qu'on le faſſe dire aux moines.

A l'heure dite, le Roi ſe rendit au couvent. Les moines vinrent le recevoir à la porte en proceſſion; & dès qu'ils le virent, ils entonnèrent le cantique de St. Ambroiſe. Le gardien s'approcha du Roi qui lui dit: — Etes-vous le ſupérieur du couvent? — Oui, Sire, — Vous autres, vous recevez tous les ans une grande ſomme de la caiſſe des forêts; pourquoi cela? — Sire, c'eſt un legs des derniers ducs, & nous ſommes obligés pour cela de dire des meſſes des morts, afin de tirer leurs ames du purgatoire. — Mes pauvres couſins! ils reſtent longtems dans le purgatoire. Ne pourriez-vous pas me dire s'ils en ſortiront bientôt? — Je ne ſaurais le dire préciſément, Sire, mais dès qu'ils ſeront ſortis, je ne manquerai

pas d'envoyer un exprès à Potzdam pour en donner avis à Votre Majesté.

Le Roi se mit à rire, & dit au président qui était à côté de lui; il n'y a rien à faire avec cet homme là, il a sûrement étudié chez les jésuites.

Un homme pressa le Roi de lui accorder le titre de conseiller de guerre, qui est fort commun dans les états prussiens. Le Roi le lui accorda à condition *qu'il ne s'ingèrerait jamais de donner aucun conseil au Roi dans les affaires de la guerre.*

Un officier réformé qui avait servi en brave homme en qualité de lieutenant-colonel pendant la guerre de sept ans, se rendait tous les jours dans l'antichambre du Roi pour demander une pension. Le Roi lui avait dit souvent : *Ayez de la patience, je ne puis encore rien faire pour vous.* L'officier ne se rebutait point, & partout ou il pouvait trouver le Roi, il l'assiègeait de ses demandes. Frédéric lassé de ses importunités défendit qu'on le laissât entrer quand il se présenterait. Sur ces entrefaites, il parut une satyre violente contre le Roi. Frédéric, contre son ordinaire promit 50 louis à celui qui indiquerait l'auteur. Le lendemain, le lieutenant-colonel se présente chez le Roi; on lui refuse l'entrée, il insiste, & dit qu'il a quelque chose d'importance à dire à Sa Majesté. On l'annonce, & il entre. *Ne vous ai-je pas déjà dit*, lui crie Frédéric en le voyant, *que je ne puis rien faire maintenant pour vous.* Je ne demande rien, répond l'officier. Mais Votre Majesté a promis 50 louis

à celui qui découvrirait l'auteur de la nouvelle brochure que l'on a faite contre vous, c'eſt moi qui ſuis cet auteur. Puniſſez le coupable, mais payez cet argent à ma femme, afin qu'elle puiſſe donner du pain à ſes malheureux enfants. — *Que le diable te confonde!* dit le Roi, *tu iras à Spandau.* — Sire, je me ſoumets à tout ce que Votre Majeſté voudra ordonner de moi ; mais les cinquante louis ? — Dans une heure, votre femme les aura. Attendez un moment. Le Roi ſe met à une table, écrit une lettre, la donne à l'officier en diſant : vous donnerez cette lettre au commandant de Spandau, et vous lui direz que je lui défends de l'ouvrir avant le diner. Après cela, il fait mener l'officier à Spandau. L'officier arrive, préſente ſa lettre au commandant, lui dit l'ordre du Roi. On dine, le pauvre homme était dans des tranſes mortelles ; enfin on ouvre la lettre & on lit :

„ Le porteur de cetre lettre eſt nommé commandant de la fortereſſe de Spandau. Sa femme & ſes enfants s'y rendront dans quelques heures avec 50 louis. L'ancien commandant de Spandau ſe rendra à Potzdam, où on lui deſtine une meilleure place. Qu'on juge de la ſurpriſe de ces deux hommes!

Un jour le Roi vit de ſa fenêtre une quantité de monde qui liſait une affiche. *Va voir ce que c'eſt,* dit-il à un de ſes pages. On vient lui dire que c'était un écrit ſatirique contre ſa perſonne. *Il eſt trop haut,* dit-il, *va le détacher, & mets-le plus bas afin qu'ils le liſent mieux.*

On venait de publier un libelle contre le Roi, lorsqu'un homme qui avait plus d'orgueil que de jugement, ſe plaignit de quelques critiques que l'on avait faites ſur ſes ouvrages. Cet homme était en place; le Roi lui répondit: *De quoi diable auſſi, vous aviſez-vous de barbouiller du papier, quand vous avez tant d'autres choſes à faire?*

Rien n'était plus comique que le zèle avec lequel les gens du Roi exerçaient leur emploi, lorsqu'ils avaient pu extorquer quelqu'ordre contre la liberté de la preſſe. Une eſpèce de procureur-général que l'on nomme *fiſcal-général* dans les états du Roi; voulut après la publication d'un ordre de cette eſpèce, montrer qu'il entendait ſon métier, & il intenta un procès contre l'auteur d'un ouvrage allemand intitulé *le chien avide.* Le bon magiſtrat prétendait qu'on n'avait pu vouloir déſigner parlà que le Roi lui-même. Le procès allait ſon train, & les graves juges étaient ſur le point de condamner l'auteur du *chien avide* comme criminel de léze-majeſté ; lorsqu'un bouquiniſte vint former plainte contre l'auteur, en diſant que c'était contre lui que la ſatyre avait été faite. Le Roi rit beaucoup de cette aventure & fit prier M. le fiſcal de ne point lui appliquer toutes les ſottiſes que l'on pouvait écrire.

Pendant la guerre, lorsqu'il y avait quelque marche difficile, Frédéric allait ordinairement au petit pas au milieu de ſes ſoldats ; & les encourageait en cauſant familièrement avec pluſieurs d'entre eux. Un jour

que l'armée était très-fatiguée, il la fit repartir dès le matin, par une pluie mêlée de neige, & dans des chemins presqu'impraticables. Il vit bien à la mine & au silence des soldats, qu'ils n'étaient pas fort contents de lui. Il se mit à leur tête & allait comme eux pas à pas. Après avoir marché pendant quelques moments en silence, il se retourna tout d'un coup vers les soldats & leur cria : *Allons mes amis, marche! si nous étions des J. f., nous pourrions être à présent en robe de chambre dans un poële bien chaud; mais, morbleu! nous sommes des soldats. Marche!*

Un général-major au service de Prusse, plein de talents & de mérite, parlait sans cesse de liberté & des fers humiliants du despotisme. Le Roi lui écrivit : *Monsieur le général-major, je vous prie de ne plus faire le Brutus dans mes états, autrement je serais obligé de conspirer contre votre liberté.*

Le Roi lut un jour dans une gazette que Bahrdt, docteur en théologie, avait été appellé à Halle avec 4000 écus de pension. *Oh! Oh!* dit-il, 4000 *écus à un docteur en théologie! c'est bien trop vraiment*; & aussitôt il écrivit au ministre de Zedlitz : „Qu'il lisait dans une gazette qu'un certain docteur Bahrdt avait été appellé à Halle avec une pension de 4000 écus, & qu'il lui semblait qu'il aurait dû être informé de cette affaire.„ Zedlitz piqué du reproche du Roi, répondit, sans entrer dans aucun éclaircissement: „que si sa Majesté voulait se rendre responsable de tout ce qu'avancent les gazettiers, il se voyait obligé

de déclarer, que ſa place lui deviendrait très à charge, & qu'il demanderait ſa démiſſion. „ Frédéric renvoya la lettre au miniſtre après avoir écrit au bas: *Là, là, on peut bien demander !*

Frédéric voyageant incognito en Hollande avec un certain Balby, voulut acheter un tableau d'un grand prix. Le marchand qui poſſédait ce chef-d'oeuvre, les regarda du haut en bas, en leur diſant qu'ils n'étaient pas gens à faire une acquiſition dont le prix avait fait reculer le Roi de Pologne & l'Empereur. Parbleu! dit Balby, en colère, nous pourrions bien auſſi avoir la commiſſion d'un Roi; & il nomma le Roi de Pruſſe. Alors le bon Batave prit un autre ton; que Dieu me préſerve, dit-il, de vendre mon tableau à ce Roi athée; je ne veux pas contribuer à la ſatisfaction d'un homme qui ne croit pas en Dieu.

En ſortant de chez ce marchand, le Roi paſſa à la Bourſe, & ordonna à Balby de queſtionner les négociants ſur le commerce, & nommément ſur les diſputes entre la Pruſſe & la Saxe. Le premier auquel on s'adreſſa, dit: que le Roi avait le plus grand tort du monde, qu'il fallait qu'il eût perdu la tête; & qu'il ſe feſait beaucoup plus de tort à lui-même qu'à la Saxe. Frédéric qui n'en voulait pas entendre davantage, tira Balby par la manche & ils s'en allèrent.

Un jeune officier quittait quelquefois ſon uniforme, quoique cela fût défendu ſévèrement, & mettait un habit verd pour aller à quelques parties de plaiſir. Un jour qu'il croyait le Roi abſent, il va, ainſi vêtu,

ſe promener avec ſa maîtreſſe dans les jardins de Sans-Souci. Au détour d'une allée, il apperçoit le Roi, qui le reconnaît à ſon épée qu'il avait eu l'imprudence de garder. Qui êtes-vous? lui dit Frédéric: *Sire*, répond le jeune homme, en ſe remettant de ſa frayeur, *je ſuis un officier*, *mais je me promène ici incognito.* Le Roi ſe mit à rire & lui dit: *eh bien*, *prenez-garde que le Roi ne vous voie*, & paſſa ſon chemin.

Un homme accuſé d'avoir eu un commerce criminel avec ſa fille, fut condamné à perdre la vie. On envoya la ſentence au Roi pour la ſigner; il écrivit au bas: *Il faut prouver auparavant qu'elle eſt ſa fille.* Et il çondamna l'accuſé à quelques mois de priſon.

A la bataille de Rosbac, Frédéric vit un grenadier français qui ſe défendait en déſeſpéré contre un houſard pruſſien; & qui malgré le peu d'eſpoir qu'il avait de ſe voir ſecouru, refuſait de ſe rendre, & préférait la mort. Le Roi s'approche des combattans, & crie au Français: *Brave grenadier*, *ès-tu invincible*? *Oui*, *Sire*, répondit le Français, *ſi vous me commandiez.*

Un des favoris du Roi avait beaucoup de dettes, & ne ſavait comment les payer. Il imagina pour cela un moyen unique. „Sire, dit-il un jour au Roi, votre Majeſté peut faire ma fortune, ſans qu'il lui en coûte un denier. — De tout mon coeur, dit Fré-

déric, mais comment cela? Il faudrait que vous euſſiez la bonté d'ordonner au juif Ephraïm de me donner ſa fille en mariage. — Etes-vous fou? vous voulez épouſer une juive! — „Sire, j'ai conçu tant d'amour pour cette fille & pour ſes louisd'or, que je n'aurai point de repos ſi je ne réuſſis.„ Le Roi qui comprit ſon deſſein, lui donna l'ordre qu'il demandait. Auſſitôt le favori ſe rend chez le beau-père, préſente l'ordre du Roi, & demande à épouſer la fille ſur le champ. Le vieux Ephraïm effrayé, lui repréſente la différence de religion, & l'impoſſibilité où il eſt de donner ſa fille à un chrétien; ce fut envain; on ne voulut rien écouter. Enfin le juif en vint à des propoſitions d'arrangements. Il offre 10000 écus. — Point d'oreille, c'était la fille qu'on voulait. Il en offre 20000; on eſt inexorable. Renoncer pour 20000 écus au bonheur de poſſéder mademoiſelle Ephraïm! cela n'eſt pas poſſible. Enfin le juif offre 30000 écus; c'était la ſomme dont le fripon avait beſoin. Cette propoſition parut faire faire quelques réflexions; les prières du juif achevèrent de faire prendre une réſolution, & on conſentit à renoncer á la belle Iſraélite. L'argent fut payé, & le Roi rit de l'aventure avec ſon favori.

On met cette aventure ſur le compte de Quintus-Icilius. Si elle eſt vraie, on peut excuſer le Roi, en ſongeant que cet Ephraïm avait été chargé de tout le détail des monnoies pruſſiennes pendant la guerre de ſept ans; ainſi Frédéric ne feſait que reprendre ſa revanche par les mains de ſon favori. Cependant M. Guibert a bien fait de ne pas mettre cette anecdote dans l'éloge de Frédéric II.

Une des ſingularités de Frédéric c'eſt que depuis le mois de Juin 1737, il ſigna toujours *Fédéric*, & jamais *Frédéric*; il aimait auſſi à changer les noms, il appellait Suhm ſon cher *Diaphane*; Kaiſerling, *Caeſarion*; Rheinsberg, *Remusberg*, &c.

* * *

Quand on lui demandait de l'argent & qu'il n'était pas d'humeur à en donner, il écrivait quelques mots en marge, comme *non habeo pecuniam*; ou *il ne me reſte pas un gros*; ou bien *je ſuis pauvre comme Job.*

Un caporal des gardes du corps, qui paſſait pour avoir beaucoup de vanité; mais qui avait auſſi beaucoup de bravoure, portait une chaîne de montre, à laquelle il avait attaché une balle de mousquet faute de pouvoir acheter une montre. Le Roi voulant un jour le plaiſanter, lui dit: „à propos caporal, il „faut que tu ſois bien économe pour avoir pu ache- „ter une montre: il eſt ſix heures à ma montre, „dis-moi un peu quelle heure il eſt à la tienne.„ Le ſoldat qui avait deviné l'intention du Roi, tire auſſitôt ſa balle de ſon gouſſet, en diſant: *Sire, ma montre ne marque ni cinq heures, ni ſix heures; mais elle m'avertit à chaque inſtant qu'il faut que je meure pour votre Majeſté.* — *Tiens mon ami*, lui dit le Roi attendri, *prends cette montre, afin que tu puiſſes voir auſſi l'heure où tu mourras pour moi*; & il lui donna ſa montre qui était garnie de brillans.

Au ſiège de Schweidnitz, il prit envie au Roi de ſe faire ſaigner en pleine campagne. Il demanda un chirurgien; on lui en amène un; il deſcend de

cheval, ôte fon habit, s'affied fur une motte de terre & le chirurgien fait fon opération. Le fang jailliffait déjà, lorsqu'une bombe vint tomber à quelques pas de lui, & le couvrit de terre lui & l'opérateur. Ce dernier fe fauve de toutes fes forces & laiffe le Roi dans cet état. Frédéric fans s'effrayer, le rapelle, & lui crie; au moins bande-moi le bras. Enfin après bien des cris & des menaces de la part du Roi, le chirurgien s'approche tout tremblant. *Tu ès un vaillant garçon*, lui dit le Roi, *allons dépêche-toi.* Le chirurgien à demi-mort de peur, obéit; & Frédéric étant remonté fur fon cheval, continua tranquillement fon chemin.

Dans un de fes voyages annuels, Frédéric trouva à la porte d'une petite ville, un homme qui lui fit de grandes révérences. Qui êtes-vous? lui dit-il. — Sire, je fuis le Bourguemeftre & l'infpecteur des fabriques de cette ville — Ah! Combien y a-t-il de fabriques ici? — Le Bourguemeftre les nomma toutes, & affura qu'elles étaient dans le meilleur état. — J'en fuis fort aife, dit le Roi; mais, dites-moi un peu, combien emploie-t-on de fils pour la chaine & combien pour la trame? Le pauvre infpecteur des fabriques, qui ne s'attendait pas à cette queftion, ne fut que répondre; & refta confus, fans proférer une feule parole. *Vous êtes un fot*, lui dit le Roi, *allez, & mettez-vous mieux au fait de ce qui regarde les fabriques.*

Un payfan & fa femme préfentèrent un jour un placet au Roi. Il s'informa de l'affaire & leur dit:

il faut vous adreſſer à la chambre. Nous y avons déjà été, répondit le payſan. En ce cas-là, répliqua le Roi, je ne puis plus rien faire pour vous. *Viens*, dit alors le payſan à ſa femme, *ne vois-tu pas qu'il s'entend avec la chambre* ! Le Roi rit de bon coeur de cette ſaillie, & prit le placet.

Frédéric ſonna un jour, & perſonne ne vint. Il ouvrit ſa porte & trouva ſon page endormi dans un fauteuil. Il avança vers lui, & allait le réveiller, lorsqu'il apperçut un bout de billet qui ſortait de ſa poche. Il fut curieux de ſavoir ce que c'était, le prit & le lut. C'était une lettre de la mère du jeune homme, qui le remerciait de ce qu'il lui envoyait une partie de ſes gages pour la ſoulager dans ſa miſère. Elle finiſſait par lui dire que Dieu le bénirait pour cette bonne conduite. Le Roi après avoir lu, rentra doucement dans ſa chambre, prit un rouleau de ducats, & le gliſſa avec la lettre dans la poche du page. Rentré dans ſa chambre, il ſonna ſi fort que le page ſe réveilla & entra. *Tu as bien dormi*, lui dit le Roi. Le page voulut s'excuſer. Dans ſon embarras, il mit par haſard la main dans ſa poche, & ſentit avec étonnement le rouleau. Il le tire, pâlit, & regarde le Roi en verſant un torrent de larmes, ſans pouvoir prononcer une ſeule parole. Qu'eſt-ce, dit le Roi ? qu'as-tu ? Ah ! Sire, dit le jeune homme en ſe précipitant à genoux, on veut me perdre ; je ne ſais ce que c'eſt que cet argent que je trouve dans ma poche. *Mon ami*, dit Frédéric, *Dieu nous envoie ſouvent le bien en dormant. Envoie cela à ta mère*

Salue-la de ma part, & assure-la que j'aurai soin d'elle & de toi.

M. Engel à tiré de cette anecdote le sujet de son petit drame, intitulé : *le Page.*

Le Roi saluait ordinairement tous ceux qu'il rencontrait. Il se plaignit un jour à table de ce que, lorsqu'il était à Berlin, il fallait qu'il eût toujours le chapeau à la main. Le baron de Poelnitz lui répondit : *Eh! Sire, pourquoi saluez-vous tous ceux qui vous saluent. — Et pourquoi pas*, repliqua le Roi, *ne sont-ils pas tous des hommes comme nous?*

Un professeur de Halle, nommé Eberhard, avait été nommé à la cure de Charlottenbourg par le consistoire supérieur. Mais les bourgeois de cette ville qui avaient jetté les yeux sur un autre, protestèrent contre cette nomination, sous prétexte qu'Eberhard avait écrit une *apologie de Socrate.* Le consistoire rejetta leurs réprésentations, & ils s'adressèrent au Roi en disant, qu'ils ne pouvaient point confier le soin de leurs ames à un homme qui soutenait, dans un écrit public, que Socrate, ce maudit payen, était sauvé. Frédéric répondit :

Je veux que Socrate soit sauvé, & Eberhard votre curé.

Frédéric, dans un de ses voyages de Westphalie, changea un jour des chevaux à Schauen, village qui fait partie d'un comté immédiat. Monsieur le comte vint en grande cerémonie complimenter le Roi, en disant,

disant *qu'il était charmé de voir Sa Majesté sur son territoire.* Le Roi ne répondit rien, & dit en riant à sa suite: *Voilà deux Souverains qui se rencontrent!*

Voici un exemple frappant de la sévérité de Frédéric dans tout ce qui regardait la subordination militaire. Un simple soldat du bataillon des gardes, était si familier avec le Roi, qu'il avait la liberté d'entrer dans sa chambre sans se faire annoncer. Il usait souvent de cette liberté pour venir demander au Roi de l'argent qu'il dépensait ordinairement au cabaret. Quand le Roi lui refusait ce qu'il demandait, en disant qu'il n'avait point d'argent, le soldat répondait: *Fritz, regarde un peu dans ta bourse de cuir, tu y trouvera bien encore quelques ducats.* Ce soldat étant un jour de garde, eut une dispute avec son officier & lui présenta sa bayonnette comme pour le percer. L'officier le fait arrêter, on rapporte la chose au Roi, qui ordonne qu'on lui fasse son procès. Le conseil de guerre le condamne à mort. On porte la sentence au Roi, il la signe sans dire un seul mot. Tout le monde croyait qu'il aurait sa grace. Ce malheureux lui-même en était si persuadé, qu'il ne voulut point se préparer à la mort, & que jusqu'au moment de son exécution, il crut qu'on voulait seulement le punir par la peur. Il se trompa. Il fut exécuté.

Les états de Valangin avaient déposé un de leurs ministres prédicants, parce qu'il avait prêché contre les peines éternelles de l'enfer. Le prêtre s'adressa au Roi, qui ordonna aussitôt qu'on lui rendit sa place; & recommanda la tolérance à ses juges. Ceux-ci en-

voyerent au Roi un long & beau mémoire, dans lequel ils repréſentaient que l'on ne pouvait rétablir le dit paſteur, parce que le peuple ne voulait point entendre parler de l'abolition des peines de l'enfer. Frédéric qui ſentit la ſolidité de leurs raiſons, & qui cependant n'aimait pas à révoquer ſes ordres, leur renvoya leur mémoire après avoir écrit au bas:

Si mes ſujets de Valengin veulent être damnés éternellement, je n'y trouve rien à redire.

FRÉDÉRIC.

Frédéric ſavait bien que la nobleſſe ne donne point la vertu ni les talents; & en général, il riait de ces vaines prérogatives que le haſard donne & que la barbarie enfanta dans des ſiècles obſcurs. Cependant par des raiſons de politique, il ne ſouffrait point que des roturiers fuſſent officiers dans ſes troupes, ſi ce n'eſt dans quelques corps. Lorſqu'aux revues, il voyait de nouveaux officiers, il leur demandait leur nom, & quand ils n'étaient pas nobles, ou qu'il ne connaiſſait pas leur famille, il leur donnait un léger coup de canne ſur l'épaule & les renvoyait. Quelquefois il les ennobliſſait quand on lui rendait un bon témoignage de leur conduite.

Un jeune officier que le Roi voulait chaſſer ainſi dans une revue, en lui diſant: *Vous n'êtes pas noble;* l'officier répondit avec ſang froid: „Sire, l'Empereur Rodolphe II a menacé d'une amende de dix marc d'or quiconque douterait de la nobleſſe de ma maiſon. *Ah! je ſuis votre ſerviteur*, répondit le Roi, *je n'ai point d'argent à préſent*; & il paſſa ſon chemin.

Un jeune officier paſſant en revue, le Roi lui demanda qui était ſon pere. Le jeune homme dit ſon nom. Frédéric ſe fâche, dit qu'il n'eſt point noble, lui donne le petit coup de canne d'uſage en pareille occaſion, & le chaſſe avec mépris. Cependant quelque tems après, il apprit du général que ce jeune homme était d'une ancienne famille; alors il l'envoya à Cavalski, régiment de punition.

Un jour le Roi diſait à table: „je ne ſais pas d'où vient que tous les officiers roturiers de mes troupes ne valent jamais rien, même lorſque je les ennoblis. Sire, répondit quelqu'un, nous avons pourtant le colonel de R . . . *Bon*, répliqua le Roi avec humeur, *il eſt d'une ancienne maiſon, je ſais cela mieux que vous.* Il avait été nouvellement ennobli; mais Frédéric n'aimait pas avoir tort.

Un homme qui avait rendu de grands ſervices au Roi dans un emploi civil, pria ce prince de lui donner des lettres de nobleſſe. Frédéric écrivit au bas de la requête: *On ne s'ennoblit pas par la plume, mais par l'épée.* Frédéric aurait dû ajouter *en Pruſſe.*

Frédéric étant un jour à regarder par une fenêtre, s'apperçut qu'un de ſes pages prenait une priſe de tabac dans ſa boîte qui était ſur la table. Il ne l'interrompit point. Mais lorſqu'il ſe fut retiré de la fenêtre, il lui dit: cette tabatière eſt-elle de ton goût? Le page tout honteux ne voulait point répon-

dre; Frédéric répéta la queſtion, & le page ayant dit enfin qu'il la trouvait fort belle, *eh bien*, lui dit le Roi, *prends-la*; *elle eſt trop petite pour deux.*

Frédéric ne pouvait ſouffrir que l'on fit la moindre plaiſanterie ſur ſon pere en ſa préſence. Il apprit un jour qu'il y avait à Potzdam un vieux invalide qui avait ſervi ſous ſon grand père Frédéric I; il le fit venir, lui parla de ſon grand pere & de ſon père, & cauſa longtems avec lui. Le vieillard, excité par cette affabilité, & voulant amuſer le Roi, lui dit: Sire, il faut que je conte à Votre Majeſté une plaiſanterie du Roi votre père, lorsqu'il n'était encore que prince royal. Il allait un jour de Berlin à Potzdam avec le prince de Deſſau. Sur la route, ils trouvèrent un pâtre qui s'était endormi auprès de ſon troupeau, & s'amuſèrent à couper la queue à ſes vaches. *Cela n'eſt pas vrai*, dit le Roi d'un air ſérieux; auſſitôt il ſe tourna vers un de ſes gens, & lui dit: *qu'on donne dix écus à cet homme*; & il ſe retira.

Frédéric avait beaucoup de reſpect pour la mémoire du grand Electeur Frédéric-Guillaume, & le regardait comme le plus grand prince de ſa maiſon. Lorſqu'on démolit l'ancienne cathédrale, on tranſporta dans la nouvelle les cercueils des princes de la maiſon royale. Dans cette circonſtance, Frédéric fit ouvrir celui du grand Electeur. Il ſe rendit dans l'égliſe, accompagné ſeulement de deux aides-de-camp, & conſidéra pendant quelque tems le cadavre de ce prince, ſans proférer une ſeule parole.

Bientôt les larmes lui vinrent aux yeux. Il prit la main du cadavre, & se retournant vers ceux qui étaient présents, il leur dit avec attendrissement: *Messieurs, ce prince a fait de grandes choses!*

Le Roi n'estimait que très-peu de femmes, & il les appellait en général des *oisons sans cervelle*, en comparaison de la Reine sa mère & de la comtesse de Camas. Il disait souvent que plusieurs maux de la société venaient de la mauvaise éducation que l'on donnait au sexe. Il n'avait pas tout-à-fait tort. Mais aussi nous autres hommes, pourquoi préférons-nous si souvent une sotte élégante à une femme modeste & raisonnable?

Quand Frédéric allait à cheval dans les rues, il était toujours entouré d'une troupe de polissons, qui fesaient autour de lui toutes sortes de singeries. Les uns jettaient leur chapeau en l'air devant lui, en poussant de grands cris, d'autres essuyaient la poussière de ses bottes, quelques-uns donnaient des petits coups à son cheval, plusieurs criaient: *bon jour, Fritz, notre bon Fritz, vive Fritz!* Frédéric souffrait toutes ces polissonneries pendant des heures entières, & quand ils battaient son cheval jusqu'à le faire cabrer, il se contentait de leur dire: *retirez-vous!* puis il continuait tranquillement son chemin.

Le premier maître de musique de Frédéric était Heine, organiste de la cathédrale. Il lui avait appris à jouer du clavecin; & Frédéric l'aimait beaucoup.

Heine avait un fils que le Roi, à son avènement au trône, nomma receveur des accises à Rupin. Ce fils qui était un libertin, fit des dettes, & en vint enfin jusqu'à détourner les deniers de sa caisse. Lorsque le Roi apprit cette nouvelle, il fit venir le père à Potzdam. Le pauvre homme au désespoir s'attendait à de vifs reproches. Le Roi le reçut de la manière la plus gracieuse, lui demanda comment il se portait & lui parla des opéra nouveaux. A la fin il lui dit: *à propos ton fils te donne bien du chagrin. Je vois bien que ce garçon là n'est pas propre à administrer une caisse, je lui donnerai une autre place; dis lui qu'il soit honnête homme* Frédéric tint parole. Le pauvre Heine fut si ravi de la bonté du Roi, qu'étant entré chez le maître de chapelle Sidon pour lui conter son aventure, il jetta de joie sa grande perruque au milieu de la chambre, en criant: *jamais il n'y a eu sur la terre un si bon Roi. Vive le Roi!*

Frédéric concevait quelquefois contre certaines personnes des inimitiés qui n'étaient pas trop philosophiques. Un certain Huber qui avait enseigné à peindre au Roi Frédéric-Guillaume, fut chargé par ce Prince de faire un portrait de Frédéric. Ce dernier qui n'a jamais donné de séance pour se faire peindre, si ce n'est une seule fois à Vanloo, refusa de se prêter aux volontés de son père, Le Roi se fâcha, & il fallut obéir. Enfin il s'assied un instant, prend sa flûte, joue un petit prélude, puis se levant brusquement, il dit à Huber: eh bien! tu diras à mon père que je t'ai donné une séance. Quoique le pauvre

Huber fût fort innocent dans tout cela, le Roi n'a jamais pu le fouffrir depuis ce tems-là. Il avait une penfion de 600 écus de Frédéric-Guillaume, & Frédéric lui en retrancha la moitié dès qu'il fut monté fur le trône. Cet Huber avec Harper & Rode peignit le palais japonais de Sans-Souci, d'après les deffins de le Sueur. Les trois artiftes mirent leurs noms à ces peintures. Lorsque le Roi apperçut celui d'Huber, il dit: *qu'eft-ce que cela fignifie, Huber? je fais qui a peint cela; que l'on m'efface ce nom-là.* Et il laiffa les deux autres.

Lorsqu'on lui dit qu'Huber était mort, *qu'eft-ce que cet Huber?* dit-il. On lui répondit que c'était un peintre de la cour, qui avait reçu ce titre du Roi fon père. *Je ne le connois point*, répliqua le Roi, *c'eft furement quelque barbouilleur qui aura barbouillé des portes-cochères d'après nature.*

Les portraits que l'on a du Roi Frédéric II ont bien quelques traits de reffemblance; mais on a voulu lui donner un air de héros, & on lui a fouvent fait des yeux hagards. Il y avait fur la phyfionomie de ce prince une touche de bonhomie qu'aucun peintre n'a fu rendre.

Le houfard qui fervait le Roi fur la fin de fa vie, avait été chirurgien. Comme il vit que Frédéric avait des fréquentes infomnies, & que les remèdes qu'il prenait ne fervaient de rien; Sire, lui dit-il, je vois bien, que le plus habile médecin peut fe tromper. J'ai dans ma petite pharmacie un remède qui procure le fommeil & donne de l'appétit. Le Roi fe mit

à rire & dit: *Ah ! ah ! tu veux devenir médecin de la cour apparemment* ! Non, Sire, répondit le housard, je ne suis pas assez habile pour cela; mais je veux avoir la gloire de faire ce qu'une faculté entière n'a pu faire malgré tous ses longs raisonnements. Eh bien, dit le Roi, voyons, j'essaierai ce soir ton arcane, & je verrai si tu ès un prophète ancien ou moderne. Le Roi prit une portion que lui donna le housard, & dormit jusqu'à sept heures du matin. Parbleu, dit le Roi en se réveillant, voilà ce qui s'appelle dormir; tu ès un bon médecin, & il lui donna une tabatière pleine de louis.

Un paysan, nommé Havenbrook, eut un procès avec un certain Mertens pour un droit de pacage. Havenbrook gagna. Mertens furieux n'en envoya pas moins ses troupeaux dans les champs d'Havenbrook. Celui-ci envoya son fils, âgé de 19 ans, pour chasser Mertens. Ils se disputèrent, en vinrent aux mains, & Mertens reçut un coup à la tête dont il mourut le lendemain.

Le jeune Havenbrook est arrêté, on lui fait son procès, & il est condamné pour trois ans à une maison de force. Lorsqu'on présenta cette sentence au Roi pour la confirmer, il écrivit au-dessous:

„Si vous êtes des juges, si vous êtes des conseillers instruits & savants, vous devez rougir d'avoir prononcé une telle sentence. Je veux, selon les droits de la raison & de la nature, qu'Havenbrook soit décapité. „

Cette ſentence ſingulière eſt un de ces traits qui caractériſent la paſſion de Frédéric pour dominer partout. Si les juges euſſent condamné Havenbrook à mort, il y a à gager que Frédéric lui aurait accordé ſa grâce, en diſant : „Vous reſte-t-il quelque ſentiment de juſtice & d'humanité, de condamner à mort un homme qui a défendu la propriété que vous lui aviez aſſurée, & qui a tué cet homme comme on tue un voleur à ſon corps défendant ?„ Avec des déciſions de cette eſpèce, il n'eſt pas étonnant qu'il ait régné tant de déſordres dans les tribunaux, ſous le règne de Frédéric. A quoi ſert le meilleur code, ſi le ſouverain épie toutes les occaſions de ſe montrer plus habile que les juges, & qu'il ſe faſſe un jeu de caſſer leurs ſentences ?

Le Roi dans ſes revues de Siléſie, avait logé pluſieurs fois chez un curé de village ſans avoir vu le maître de la maiſon. Un jour qu'il était de bonne humeur, il le fit venir.

Comment va, Monſieur le curé ? lui dit-il. — Fort mal. — Bon ! bon ! prenez patience vous ſerez mieux dans l'autre monde. — J'en doute fort ; je crains même d'y être plus mal. — Comment cela ? — Je vais le dire à Votre Majeſté, ſi elle veut me faire la grâce de m'entendre. — Eh bien, voyons, voyons. J'ai deux filles, trois fils & une petite cure. J'ai cru appercevoir quelques diſpoſitions dans les garçons, & je ne me ſuis pas trompé. J'ai employé tout ce que j'avais pour leur éducation ; je les ai envoyés dans les écoles & les univerſités, & ces dé-

penſes m'ont obligé de faire des dettes. Mes enfants ont appris quelque choſe, mais ils ne ſont pas encore placés, & ne ſauraient me rendre ce que je leur ai prêté. Les revenus de ma cure ont diminué au lieu d'augmenter, je deviens vieux par là-deſſus, & je ne vois aucune eſpérance de payer mes dettes. Or ſi je meurs ſans avoir ſatisfait mes créanciers, Votre Majeſté ſent bien que je ſuis un homme damné ſans miſéricorde. — En effet, cela eſt malheureux, je vous tirerai d'affaire. A quoi ſe montent vos dettes? — A 800 écus. — Je payerai cela, ſi vous pouvez me prouver que vos enfants ſont bien élevés. Et puis j'aurai ſoin d'eux, & je ferai augmenter votre penſion. Mais où ſont vos filles? — Je les envoie toujours à la ville lorsque Votre Majeſté vient ici avec ſa ſuite. — Ah! ah! c'eſt fort bien fait. Qu'elles viennent me voir demain.

Le lendemain le Roi avait oublié les filles; elles ſe préſentèrent & voulurent entrer malgré les domeſtiques, diſant que le Roi les avait fait appeller. Fréderic s'entretint pendant longtems avec elles, fit venir une marchande de modes, leur acheta pluſieurs bagatelles, & leur donna à chacune une petite ſomme. Les fils du paſteur, qui étaient en effet bien élevés, eurent des places; les filles ſe marièrent; & le Roi diſait en riant: *J'ai fait le bonheur d'un curé dans ce monde-ci & dans l'autre.*

Un prêtre qui n'était pas content de ſa penſion pria le Roi, de lui faire donner du bled au lieu d'argent. Il répondit:

„ Il faut laiſſer les choſes ſur l'ancien pied. Si cent prêtres quittent leurs cures aujourd'hui, il s'en trouvera mille demain pour les remplacer.

„ Le ſoldat vit de pain, mais le prêtre vit de la manne céleſte qui vient d'en haut; car ſon royaume n'eſt pas de ce monde. Pierre & Paul, n'ont point été payés en bled, & dans tout le Nouveau Teſtament il n'eſt fait aucune mention de magaſins apoſtoliques. „

Quelques filles du peuple que l'on prenait pour repréſenter les ſuivantes des reines dans les opéra, prièrent le Roi de leur accorder une penſion annuelle, comme aux autres perſonnes employées au ſpectacle, diſant qu'elles ne pouvaient pas vivre de ce qu'on leur donnait par chaque repréſentation. Le Roi leur répondit :

„ Vous êtes mal adreſſées à moi; cette affaire-là regarde vos rois & vos reines; adreſſez vous à eux, j'ai pris pour principe de ne point me mêler dans les affaires des cours étrangères. „

Un domeſtique de Frédéric vint un jour le ſervir avec un habit élégant couleur de chair, & il croyait par cette parure plaire beaucoup au Roi, parce que c'était ſa couleur favorite. Frédéric fit ſemblant de ne le pas voir. Notre homme s'apperçut bien qu'il s'était trompé, il ſortit & revint en habit ſimple. Alors Frédéric lui dit d'un air affable; *Dis-moi, mon ami, quel eſt ce fat qui a paru à Sans-Souci en habit couleur de chair ?*

Un jour Frédéric fit venir ſon tailleur pour lui faire un habit neuf. Il vient, magnifiquement paré, & ſe fait annoncer par le houſard de la chambre. On ouvre, il entre & arrange en entrant ſes manchettes & ſa friſure. Il avait à la main ſes ciſeaux & une meſure, & attendait pour approcher, les ordres du Roi qui écrivait dans le fond de la chambre. Frédéric ne fait pas ſemblant de l'appercevoir. Il reſte quelque tems, le Roi eſt immobile. Il touſſe, il remue, point de nouvelle. Enfin la peur s'empare du pauvre tailleur, il ſe gliſſe hors de la chambre, & demande conſeil au houſard. Retournez chez vous, lui dit celui-ci, & habillez-vous plus modeſtement; le Roi vous remarquera ſûrement. Le tailleur vole chez lui, ôte ſon bel habit, ſe met comme un homme de ſon état, & revient. Le Roi l'ayant vu par la fenêtre, alla au devant de lui dès qu'il entra dans la chambre, & lui adreſſa la parole avec beaucoup de douceur & d'affabilité. Le tailleur ſe troubla encore plus que la première fois.

Bon jour, mon cher tailleur, lui dit-il, eh bien, comment va? avez-vous bien de l'ouvrage? — Oh!... oui, Sire. — Allez-vous régulièrement à l'égliſe? — Tous les dimanches deux fois. — Et chez vous, liſez-vous la bible quelquefois? — Un chapitre tous les jours. — C'eſt bon; eh bien, quand vous ferez de retour à la maiſon, liſez un peu dans le livre de Daniel, le verſet 8 du chapitre VIII.

Le tailleur, après avoir pris la meſure, retourne chez lui, cherche le verſet & ſe promet bien de le faire graver en lettres d'or dans ſa boutique, comme un monument de ſa converſation avec le Roi.

Il trouve: *Alors le bouc* (*) *d'entre les chèvres devint fort grand, & sitôt qu'il fut devenu puissant, sa grande corne fut rompue, & au lieu d'elle, il en crût quatre, qui paraissaient vers les quatre vents des cieux.*

Frédéric aimait beaucoup les enfants, & permettait que les fils du prince royal actuellement régnant, entrassent chez lui à toute heure. Un jour qu'il travaillait dans son cabinet, l'ainé de ces princes jouait au volant autour de lui. Le volant tomba sur la table du Roi, qui le prit, le jetta à l'enfant & continua d'écrire. Le petit prince continue son jeu & le volant tombe encore sur la table; le Roi le rejette encore, regarde d'un air févere le petit joueur, qui promet que cela n'arrivera plus. Enfin pour la troisième fois, le volant vient tomber jusque sur le papier sur lequel Frédéric écrivait. Alors le Roi prit le volant, & le mit dans sa poche. Le petit prince demande humblement pardon, & prie qu'on lui rende son volant. Le Roi le refuse; il redouble ses prières, on ne les écoute point. Enfin las de prier, le petit prince s'avance fièrement vers le Roi, met ses deux poings sur ses côtés & dit d'un air menaçant: *Je demande à Votre Majesté si elle veut me rendre mon volant, oui, ou non?* Le Roi se mit à rire, & tirant le volant de sa poche, il le lui rendit en disant: *Tu ès un brave garçon, ils ne te reprendront pas la Silésie.*

---

(1) En allemand le mot *bouc* est un sobriquet que l'on donne aux tailleurs pour se moquer d'eux.

Le jeune prince héréditaire actuel était élevé par les soins & sous les yeux de Frédéric; qui faisait lui-même le plan de ses études. Quelques années avant sa mort, il voulut lui faire faire un cours de logique, & en composa le plan. On est étonné d'y trouver toutes les niaiseries de la philosophie scholastique. Frédéric y recommande au maître d'exercer le jeune prince à faire des arguments en *barbara celarent darii ferio baralipton.* Un homme de mérite fut chargé de donner ces leçons au prince; il avait trop d'esprit pour s'astreindre à cette méthode barbare; il fut remercié.

On s'apperçut dans une église catholique de Silésie, que différents *ex voto* d'argent que l'on avait offerts à la vierge, étaient disparus. Après plusieurs recherches, le sacristain remarqua qu'un soldat venait toujours le premier au service divin, & ne sortait que le dernier de l'église.

On ordonna une visite chez lui, & on trouva tout ce qui manquait à la vierge. Cependant le soldat nia qu'il eut rien pris & soutint que s'étant adressé à la Sainte Vierge dans sa misère, elle lui apportait elle-même, pendant la nuit ces petites pièces d'argenterie dans sa chambre. On fit peu d'attention à cette défaite, & le conseil de guerre le condamna à une peine corporelle. Lorsqu'on envoya la sentence au Roi pour la confirmer, il fit demander aux prêtres catholiques, si la chose était possible, selon les principes de leur église? Ils répondirent unanimément: qu'à la vérité les miracles étaient très-rares; mais que pourtant ils n'étaient pas absolument impos-

ſibles. Là-deſſus le Roi répondit au conſeil de guerre :

"L'accuſé ſera délivré de la peine puiſqu'il perſiſte à nier le vol, & que, ſelon la déciſion des théologiens de ſon égliſe, le miracle qu'il dit avoir été fait en ſa faveur, n'eſt pas impoſſible. Mais dorénavant je lui défends, ſous les plus grandes peines, de recevoir aucun préſent ni de la vierge Marie, ni d'aucun autre ſaint.

Frédéric traitait ſes domeſtiques avec beaucoup de douceur. Pendant ſa derniere maladie il ſe réveilla au milieu d'une nuit, appella le domeſtique qui veillait dans l'anti-chambre, & lui demanda quelle heure il était. On lui répondit qu'il était deux heures. *Je ne puis plus dormir*, dit le Roi, *vois un peu ſi mes gens ſont éveillés; mais s'ils dorment*, *ne les réveille pas*; *car ils doivent être bien las. Si Neumann* (ſon houſard de la chambre) *eſt éveillé*, *dis lui ſeulement que tu crois que je me leverai bientôt. Mais*, *entends tu*, *ne réveille perſonne.*

Il s'entretenait ordinairement avec le domeſtique qui veillait auprès de lui. Voici une des converſations qu'il eut pendant ſa dernière maladie.

Le Roi. Quelle heure eſt-il ?

Le Domeſtique. Minuit.

Le Roi. Ah ! je ne ſaurais dormir, raconte moi un peu quelque choſe.

Le Domeſtique. Qu'eſt ce que je pourrais raconter à V. M. je ſuis un pauvre ignorant ; je ne ſais rien,

Le Roi. D'où ès-tu? — D'un village de la basse-Poméranie. — As-tu encore ton père & ta mère? — Je n'ai plus que ma mère qui est bien vieille. — De quoi vit-elle? — Elle file. — Combien gagne-t-elle par jour? — Sept sous. — Elle ne doit pas être à son aise avec cela. — Dans mon pays on vit à bon marché. — Est-ce que tu ne lui as rien envoyé? — Quelques écus par-ci par-là. — Tu as bien fait; tu ès un brave garçon. Tu as bien de la peine avec moi, mais prends patience. Je te chercherai chose, si tu ès sage.

Quelques jours après, le tour du Poméranien étant revenu, le Roi lui dit: „Vas vers cette fenêtre, j'y ai mis quelque chose pour toi. — Il y avait une trentaine de louisd'or. Le Poméranien ne pouvant croire qu'une si grande somme lui fût destinée, en prit cinq ou six, & ouvrant la main pour le montrer au Roi: est-ce là ce qu'il faut que je prenne, dit-il, — Non, répondit le Roi, prends tout, c'est pour toi, & j'ai aussi envoyé quelque chose à ta mère. Le bon domestique n'eut rien de plus pressé que d'aller s'informer de ce que le Roi avait envoyé à sa mère; & il pensa mourir de joie, lorsqu'il apprit que le Roi lui avait fait une pension de 100 écus.

Dans le dernier voyage que le Roi fit en Prusse, (1784) il fit venir M. de Mascow, président de la justice, & lui parla ainsi:

„Je vous ai nommé président; & il faut que je vous connaisse. Je suis proprement le premier commissaire de la justice dans mes états, & je dois avoir

soin

ſoin d'y maintenir le droit & l'équité; mais je ne puis pas tout faire par moi-même, & il faut que j'aie des gens comme vous pour ſoutenir le droit dans mes provinces. J'ai un grand compte à rendre; car il faut que je réponde non-ſeulement de tout le mal que je pourrais faire, mais auſſi de tout le bien que je manque de faire. Il en eſt de même de vous; il faut abſolument que vous jugiez avec impartialité & ſans acception de perſonne, le prince & le gentilhomme comme l'ouvrier & le payſan. Entendez-vous ? Sans cela nous ne ſommes plus amis..... Avez-vous des biens? — Non, Sire. — Êtes-vous dans l'intention d'en acheter? — Je n'ai point de fonds pour cela. — Bon! vous ſavez ce que c'eſt que la pauvreté, & cela vous apprendra à ſoutenir les malheureux, &c. &c.

Un eccléſiaſtique, nommé Mylius, trouva parmi les papiers de ſon père, une lettre de change aſſez conſidérable que le Roi lui avait faite, n'étant encore que prince-royal. Mylius l'envoya au Roi avec la lettre ſuivante.

„ SIRE,

„ J'ai trouvé dans les papiers de mon père la lettre ci-jointe. Je ne ſais ſi c'eſt par négligence ou autrement que cette pièce n'a pas été détruite, & je laiſſe la choſe à la diſpoſition de Votre Majeſté. „

Le Roi répondit : Qu'il ſe rappellait fort bien d'avoir reçu de ſon père la ſomme portée par cette lettre, & que s'il y avait eu une erreur, il était plus juſte qu'il en portât la perte qu'un autre. Il fit payer le capital & les intérêts.

La ville de Greifenberg ayant été brûlée, Frédéric la fit rebâtir. Les habitans envoyèrent des députés au Roi pour le remercier de ce bienfait. Il leur répondit: „ Il n'eſt pas néceſſaire de me remercier pour cela: c'eſt mon devoir de ſoulager mes ſujets malheureux; je ſuis fait pour cela. „

Lorſqu'on publia le ſexe du Chevalier d'Eon, le Roi dit en badinant à l'envoyé de France: „ Voilà ce qui arrive avec vous autres Français; on croit avoir affaire à un homme, & il ſe trouve à la fin que c'eſt une femme. „

Frédéric ne pouvait ſouffrir les noms terminés en *us*. Il étoit queſtion un jour de nommer conſeiller des domaines à la chambre de Minden, un référendaire nommé *Haccius*. Le Roi écrivit: „ J'y conſens, à condition qu'il s'appellera déſormais *Haſe* & non *Haccius*. „ *Haſe*, qui ſignifie lièvre en allemand, eſt auſſi une injure qui ſignifie *poltron*, *imbécile*.

Un Médecin de chevaux, qui avait travaillé avec zèle dans une maladie épidémique des beſtiaux, demanda pour récompenſe le titre de *conſeiller de cour*. Le Roi renvoya la requête, après avoir effacé les mots *conſeiller de cour* & ſubſtitué *conſeiller d'écurie*.

La même choſe arriva à un certain Zorn, qui était commiſſaire au magaſin du tabac à Halle. Le Roi le nomma *conſeiller du tabac*.

Frédéric paſſait une partie de la belle ſaiſon à Sans-ſouci, ſans aucun ſoldat pour le garder, & il dormait auſſi tranquillement que s'il eût été entouré de dix mille bayonnettes. Un étranger que le Roi avoit fait appeller, arrive à Sans-ſouci, frappe à une porte; un petit homme vêtu de bleu vient tranquillement ouvrir, & ce petit homme était le Roi.

Un voyageur qui logeait à Potzdam, alla un jour ſe promener de grand matin hors de la ville. Il vit de loin une troupe de ſoldats qui feſaient l'exercice, & s'en approcha. Un officier à cheval, qu'il prit pour le major, ſe donnait beaucoup de mouvement & paſſait ſans ceſſe dans les rangs pour inſtruire ou réprimander les ſimples ſoldats. Lorſque cet étranger fut près de la troupe, il vit avec étonnement que cet officier était le Roi lui-même. Il avait ſon épée nue à la main & continua ainſi pendant une heure à faire exercer ſa troupe, avec autant d'ardeur & de zèle qu'un jeune officier qui veut plaire à ſon ſupérieur.

Sur la fin de ſa vie, il lui arrivait quelquefois de dormir plus longtems qu'il ne s'était propoſé; cela le fâchait extrêmement, & il ordonna à ſes valets de chambre de le réveiller à quatre heures & même de le forcer à ſe lever, quelque choſe qu'il pût leur dire. Un domeſtique qui était entré depuis peu à ſon ſervice, étant entré un jour dans ſa chambre pour remplir cet ordre, le Roi lui dit: *Laiſſe-moi encore un peu dormir, je ſuis ſi las!* — Votre Majeſté m'a commandé de venir de bonne

heure. — *Encore un quart d'heure ſeulement, te dis-je.* — Pas une minute, Sire, il eſt quatre heures & il faut vous lever. — *Bon,* dit le Roi en ſe levant, *tu es un brave garçon ; voilà comme j'aime qu'on faſſe ſon devoir.*

Frédéric avait une mémoire excellente; il s'informait de tout, & ſe reſſouvenait des plus petites bagatelles. Du premier coup-d'œil il reconnaiſſait les ſoldats qui avaient ſervi dans ſon régiment 40 ans auparavant, lorſqu'il n'était encore que prince-royal. Ses officiers étaient étonnés quelquefois aux revues, de lui entendre demander des nouvelles des ſimples ſoldats, dont il diſait les noms & l'âge. Quelque tems avant ſa mort, on avait donné une bonne place à un bas-officier. Lorſqu'on préſenta l'écrit au Roi pour le confirmer, au lieu de ſigner, il deſſina en marge une potence avec un homme pendu. Il ſe reſſouvenait très-bien que cet homme avait fait autrefois une action qui méritait la corde.

En 1775, le Roi parlait un jour des maux qu'il avait ſoufferts dans la dernière guerre; il ſe reſſouvint qu'un ſoldat du régiment du Prince-royal lui avait fait une fois du feu, dans une nuit où il était tranſi de froid. „ J'ai promis de donner quelque choſe à cet homme, dit-il, j'ai „ oublié de tenir parole; je voudrais bien ſavoir s'il eſt „ encore en vie. „ Un général qui était préſent, apprit au Roi qu'il était bas-officier dans ſon régiment. J'en ſuis bien aiſe, dit Frédéric; & là-deſſus il le fit venir, lui donna quelqu'argent, & lui promit la première place de retraite qui viendrait à vaquer.

Frédéric eut des favoris : mais jamais ils n'eurent part

aux affaires du gouvernement; jamais ils n'eurent la moindre influence ſur ſes entrepriſes, mais quelquefois ſur ſes opinions. Quelques-uns d'entre ces favoris furent ſes amis dans toute l'étendue du terme. Il aimait particulièrement le Comte de Rothenbourg, & tant que ce général vécut, il ne put ſe paſſer de ſa compagnie. Pendant ſa dernière maladie, le Roi eſt reſté quelquefois des heures entières auprès de ſon lit. Lorſqu'on lui apprit ſa mort, il courut chez lui, à moitié habillé, lui fit ouvrir la veine, & tint lui-même la palette. Lorſqu'il vit qu'il n'y avait plus de reſſource, il ſe retira en verſant des larmes, & reſta quelque tems enfermé dans ſa chambre.

Le Roi ſoupant un jour avec l'abbé Baſtiani, un des Italiens qu'il avait ſouvent auprès de lui, lui dit : „ Quand vous aurez obtenu la Tiare (car je ne doute point que vos vertus ne vous la procurent un jour), comment me recevrez-vous, quand j'irai à Rome pour vous rendre mes hommages ? Je dirai, répondit l'abbé, qu'on laiſſe entrer l'aigle noir, afin qu'il me couvre de ſes ailes; mais en même tems je me garderai de ſon bec.

Un des domeſtiques de Frédéric qui était toujours auprès de ſa perſonne, lui vola 10000 écus dans ſon cabinet. La choſe était facile, parce que le Roi n'était point méfiant, & qu'il laiſſait traîner de tous côtés des rouleaux de louis. Lorſqu'il ſe fut apperçu de ce vol, il en plaiſanta à table, en diſant qu'il était entouré de filoux. Mais il ne fit aucune recherche pour découvrir le voleur. Quelques jours après, un de ſes vieux domeſtiques lui nomma le voleur. Le Roi lui dit en colère :

cela n'eſt pas vrai, & quand cela ſerait, tu ne devrais pas le dire. Le domeſtique aſſura qu'il diſait vrai, ajoutant que cet homme avait déjà porté 5000 écus à Berlin, que le reſte était caché dans ſon lit, & qu'il irait le chercher ſi on l'ordonnait. *Tais-toi*, lui dit le Roi, *je ne veux plus ni voir ni toucher l'argent que ce maraud m'a volé, & je te défends de m'en parler davantage.*

Huit jours après, le Roi, ſe promenant à cheval, rencontra le voleur qui ſe promenait en voiture. *Comment coquin*, lui dit-il, *tu dépenſes l'argent que tu m'as volé, à aller en caroſſe!* & il paſſa ſon chemin. Le lendemain, il le renvoya au régiment de houſards d'où il l'avait tiré, & où il jouit encore actuellement du fruit de ſon larcin.

Pluſieurs officiers de Frédéric, qui lui avaient rendu de grands ſervices, reſtèrent ſans récompenſe; mais quelques-uns eurent lieu d'être contens de lui.

Après la paix de 1763, Charles Margrave de Brandebourg-Schwedt vint à mourir & laiſſa des biens conſidérables à une de ſes maîtreſſes. Frédéric trouva que c'était prodiguer au vice des biens deſtinés à récompenſer la vertu; il ôta à la dame une partie de ſes biens, lui laiſſa de quoi vivre honnêtement & diſtribua le reſte aux deux généraux actuels Leſtwitz & Prittwitz. Le premier eut pour 200,000 écus de terres, & le ſecond pour 300,000. Leſtwitz avait fait des merveilles dans la guerre & ſur-tout à la bataille de Torgau. Prittwitz, à la bataille de Kunerſdorf, avait donné ſon cheval au Roi qui avait perdu le ſien; & il avait repouſſé avec une poignée de gens une troupe de Coſaques qui étaient ſur le point de le prendre. Frédéric dit un jour à cette occaſion: *Leſtwitz a ſauvé l'état & Prittwitz m'a ſauvé moi-même.*

En donnant au général Leftwitz les terres dont nous venons de parler, il lui écrivit la lettre fuivante.

„ Mon cher colonel de Leftwitz, je n'ai point oublié les fervices importans que vous m'avez rendus dans la dernière guerre, & j'ai attendu longtems l'occafion de vous en récompenfer. Jufqu'à préfent elle ne s'était point encore préfentée. Prenez poffeffion des terres dont vous trouverez ci-joint l'acte de donation, &c.

FRÉDÉRIC.

Un aide-de-camp qui avait fervi pendant longtems le Roi, fans qu'il lui ait témoigné la moindre marque de fatisfaction, ne fe découragea point, & redoubla de zèle & d'activité. Quatre ans après la paix, il reçut du Roi, au moment où il s'y attendait le moins, un préfent de 60000 écus en or & une lettre des plus gràcieufes.

Lorfque Frédéric fit la revue en Pruffe en 1775, un capitaine du régiment de * * * demanda la permiffion de vendre une belle terre qu'il poffédait, parce qu'il n'était pas en état de l'entretenir, & qu'elle était hypothéquée pour 24000 écus. Lorfque le Roi fut de retour à Potzdam, il envoya au capitaine 24000 écus pour payer fes dettes, & 600 écus pour l'aider à faire valoir fa terre.

La plaifanterie accompagnait quelquefois les bienfaits que Frédéric répandait fur fes favoris. Le grand-écuyer Schwérin foupant un jour avec le Roi, ce dernier lui dit : „ Je fais que vous allez régulièrement à l'églife ; mais, dites-moi un peu, que penfez-vous de Dieu ?—Sire,

dit le Comte, j'avais cru jufqu'à préfent que Dieu ne fefait que du bien; mais maintenant... — Eh bien, dit le Roi. — Je ne fais qu'en penfer, car il a laiffé brûler le château d'une de mes terres. Le Roi ne répondit rien.

Le lendemain il dit au Comte : „ Savez-vous expliquer les fonges ? — Pas trop bien — J'ai rêvé cette nuit que je parlais avec Dieu; qu'eft-ce que cela fignifie? — Je ne faurais expliquer cela, à moins que Votre Majefté ne me dife le fujet de cet entretien. — Eh bien, j'ai parlé avec Dieu, & il m'a ordonné de faire rebâtir le château du Comte de Schwérin qui a été brûlé, & en conféquence de cet ordre, j'ai donné aujourd'hui l'argent pour cet objet. — Je remercie très-humblement Votre Majefté. — Eh bien, que penfez-vous de Dieu à préfent ? — A préfent, Sire, je penfe que Dieu eft bien bon, & que V. M. eft l'inftrument de fes bienfaits.

Les plaifanteries du Roi étaient quelquefois piquantes & même amères. Le colonel Guichard, auquel il avait donné le nom de Quintus-Icilius, avait écrit entre autres ouvrages une hiftoire de la guerre de Céfar en Efpagne. Dix ans après la publication de cet ouvrage qui avait été bien reçu, le Comte de Lo-Looz, habile tacticien, le critiqua amèrement. Le Roi fit à cette occafion une plaifanterie, à laquelle le colonel fut plus fenfible qu'à la critique même. Quintus lui demandant un jour, en dînant, la permiffion de faire imprimer un nouvel ouvrage, il lui répondit : *Auparavant je vous confeille en ami de demander l'agrément du Comte de Lo-Looz.*

Quelques jours après, on parlait à table des chefs des troupes légères; le Roi dit en badinant, que dans

la dernière guerre, elles n'avaient été commandées que par des brigands ; & il ajoute en riant : *Quintus a eu toute la peine du monde, après la guerre, de perdre l'habitude de piller. Quand il est auprès de moi, je prends toujours garde à ma tabatière & à ma bourse de peur qu'il ne me les escamote.* Quintus, qui prit fort mal la plaisanterie, répondit : „ Il est vrai, Sire, que j'ai pillé & volé, mais c'était par les ordres de Votre Majesté, & la bonne part a été pour vous. „ Le Roi fit semblant de ne pas entendre cette réponse & changea la conversation. Cependant Quintus retourna à Potzdam & ne se trouva point, comme à son ordinaire; au coucher du Roi. Frédéric, piqué, ne le fit pas inviter à dîner le lendemain. Cette bouderie dura 8 à 10 jours. Enfin le Roi ne put plus y tenir : mais ne voulant pas avoir l'air de revenir le premier, il envoya un chasseur au colonel, pour lui demander s'il se f... de lui d'avoir gardé pendant 10 jours l'ouvrage qu'il lui avait donné, sans lui en rendre compte; & il lui fit dire de le lui rapporter.

Quintus répondit que le Roi se trompait & qu'il n'avait reçu de lui aucun ouvrage à examiner. Frédéric fit répéter l'ordre. Quintus sentit ce que cela voulait dire; il revint, & on parla comme à l'ordinaire d'art militaire & de littérature sans dire un mot de ce qui s'était passé. Le lendemain, il fut invité à dîner.

Frédéric n'avait pas trop bien récompensé Quintus de ses services pendant sa vie; mais après sa mort il envoya 6000 écus à sa veuve, & lui fit une pension de 400 écus, & acheta 12000 écus la bibliothèque du colonel, qui n'en valait pas 6000.

Frédéric avait commandé quelqu'ouvrage à un artiste.

Celui-ci l'ayant fait attendre long-tems, il le fit venir, & lui demanda pourquoi il ne fesait point ce qu'il lui avait demandé. „ Sire, répondit l'artiste, c'est que j'ai beaucoup à faire pour M. Théfen (c'était le nom d'un des domestiques du Roi, qui était chargé de sa dépense). Le Roi, surpris de la dépense que fesait cet homme, fut bien aise de voir les choses par lui-même. Il fit épier le moment où Théfen serait dans une maison qu'il venait de faire bâtir auprès de Sans-souci, & s'y rendit à pied. Théfen ne s'attendait pas à cette visite; il fut obligé de mener le Roi dans tous les appartemens, & Frédéric trouva tout charmant & loua beaucoup le bon goût du maître du logis. Quand il fut arrivé dans la chambre à coucher, il la trouva si élégante, qu'il demanda vivement: qui est-ce qui couche dans cette chambre? Moi, Sire, répondit Théfen. En sortant il trouva l'entrepreneur du bâtiment, & lui demanda combien avait coûté cette maison? On lui répondit 60000 écus. Et où as-tu pris cet argent, dit-il, en se retournant vers Théfen? — Dans la cassette de Votre Majesté, dit celui-ci, tout tremblant, mais j'ai dessein de le remettre. A ces mots, la patience du Roi fut à bout, il lui donna quelques coups de canne sur les épaules, & dit en sortant : *Sans cet appartement jonquille où le maraud se donne les airs de coucher, je lui aurais pardonné.*

Théfen se crut perdu. Le lendemain le Roi le fit appeller, & lui ordonna d'ouvrir sa cassette en sa présence. Il s'y trouva encore 7 à 800 louis d'or. *Eh bien, maraud*, lui dit le Roi, *prends le reste, prends & ne t'avise jamais de reparaître devant mes yeux.* Ce fut toute sa punition.

Un vieux valet de chambre de Frédéric, qui aimait à

boire, venait ſouvent ivre dans la chambre du Roi. Lorſqu'il ne pouvait abſolument faire ſon ſervice, le Roi le feſait ſortir doucement par une porte dérobée, en lui diſant d'aller dormir. Il avait cette complaiſance pour ne pas l'expoſer aux railleries des autres domeſtiques & à la honte d'être renvoyé ; & afin que ce ſecret fût bien gardé, il n'appellait aucun autre domeſtique & ſe déshabillait lui-même.

Quoique le Roi aimât à lancer les traits de la raillerie la plus amère contre les autres cours, il n'aimait pas qu'on l'imitât à cet égard. On contait un jour chez la Reine que le goût de la cour de Ruſſie était ſi dépravé en muſique, qu'on y avait joué un ſolo de timbales. Le Roi déſapprouva hautement cette plaiſanterie innocente.

Frédéric voulait abſolument que l'on plaçât ſes invalides, & il n'entendait pas raiſon quand on refuſait de le faire. Il lui eſt arrivé de donner à des invalides qui ne ſavoient pas écrire des places qu'on ne pouvait remplir ſans ſavoir écrire ; & il répondait à toutes les repréſentations, il faut que mes camarades aient du pain.

En 1753, un de ces gens, nommé Werner, commis aux poſtes de Dorbesheim, fut dépoſé par le directoire général. Il ſe plaignit au Roi, qui le remit en place & écrivit au directoire :

„ Il ne faut pas rejetter d'anciens ſoldats qui ont verſé
„ leur ſang pour la patrie. „

On peut compter parmi les ſingularités de Frédéric, les préventions qu'il prenait contre certains endroits &

contre certaines provinces. Jamais la province de Weſtphalie n'eut part à ſes bienfaits ; & il aimait beaucoup les Poméraniens, parce qu'ils àvaient plus de ſoumiſſion que d'eſprit.

Jamais il n'accordait rien aux habitans de Strausberg, petite ville de la Marche de Brandebourg, & cela parce qu'ayant un jour logé dans cette ville, il fut preſque étouffé de la fumée, à cauſe que la cheminée étoit bouchée.

On lui propoſa un jour pour une place un homme de mérite, né en Weſtphalie. *C'eſt un Weſtphalien*, répondit-il, *cela ne ſera bon à rien ;* & il refuſa.

Dans une revue, le Roi ayant apperçu un officier qui avait une balafre, lui dit : *A quel cabaret avez-vous attrapé cela ? A Colin*, répondit celui-ci, *où votre Majeſté paya l'écot.*

Le Roi avait été trompé ſi ſouvent, qu'il était devenu extrêmement défiant, & croyait à la fin de ſa vie que tous les hommes étaient des fripons. Un prince qui était à côté du Roi pendant une revue, dit en voyant une affluence de monde que ce ſpectacle avait attiré : *de quoi vivent tous ces gens-là ? — Ils ſe trompent les uns les autres*, dit le Roi, *& ils me trompent tous.*

Il croyait ſur-tout que tous les commiſſaires des vivres l'avaient volé pendant la guerre de ſept ans. La veuve d'un de ces commiſſaires que ſon mari laiſſait dans la misère, lui écrivit un jour pour lui demander des ſecours, comme une récompenſe de la probité avec

laquelle ſon mari avait ſervi le Roi. Il répondit : *J'ai attaché l'âne à la crêche, que n'a-t-il mangé?*

Malgré ſa défiance & ſes précautions, il ne laiſſa pas d'être ſouvent trompé. Il feſait viſiter régulièrement les caiſſes; mais les caiſſiers, qui étaient avertis quelque temps d'avance, empruntaient des juifs pour vingt-quatre heures les ſommes qu'ils avaient détournées. On informa un jour le Roi de cette manœuvre. Il ordonna ſur le champ une viſite des caiſſes, & quelques caiſſiers crurent n'avoir rien de mieux à faire que de prendre la fuite.

Un déſagrément pour les habitans de Berlin, c'eſt que le Roi avait un grand nombre d'eſpions qui lui rendaient médiatement ou immédiatement tout ce qui ſe paſſait chez les particuliers; & ces nouvelles de quartier, qui n'étaient ordinairement que de faux rapports de valets & de ſervantes, influaient ſouvent ſur la conduite du Roi envers certaines gens & ſur l'opinion qu'il prenait d'eux. Il avait appris un jour qu'il y avait eu un grand ſouper chez un de ſes conſeillers privés & qu'on y avait bu force vin du Rhin. Quelque temps après, il invita ce conſeiller à dîner, avec quelques miniſtres, & ne fit ſervir que du vin ordinaire. „ Meſſieurs, dit-il, je ne ſuis pas aſſez riche pour vous donner des vins de prix; ſi vous voulez boire du bon vin du Rhin, c'eſt chez mes conſeillers privés qu'il faut aller. „

Quelqu'un dit un jour à Frédéric qu'un homme le haïſſoit mortellement, & qu'il ne ceſſait de dire du mal

de lui. „ A-t-il deux cents mille hommes, répondit Frédéric : ſans cela que voulez-vous que je lui faſſe?

Dans une des dernières revues que fit le Roi auprès de Berlin, il allait au galop ſur le bord d'un grand trou d'où l'on avait tiré du ſable. Le ſable manqua ſous les pieds de derrière du cheval, & Frédéric tombait dans le précipice ſans un boucher robuſte qui le ſoutint ſur ſes épaules. Frédéric ne fut point effrayé du danger: *je te remercie, mon ami*, dit-il tranquillement à celui qui lui avait ſauvé la vie; mais il ne s'eſt pas même informé qui était cet homme.

Par le partage de la Pologne & la priſe de poſſeſſion du Roi, l'Évêque de Warmie perdit une grande partie de ſes revenus. Ce prélat, que Frédéric aimait beaucoup, étant venu en 1776 lui rendre ſes devoirs à Potzdam, le Monarque lui dit : „ Il eſt impoſſible que vous m'ai- „ miez; „ l'Évêque répondit qu'il n'oublierait jamais les devoirs d'un ſujet envers ſon ſouverain. „ Pour moi, „ dit le Roi, je ſuis vraiment votre ami, & j'ai beau- „ coup compté ſur votre amitié. Si S. Pierre me refuſait „ un jour l'entrée du paradis, j'eſpère que vous auriez la „ bonté de m'y porter ſous votre manteau, ſans que perſonne „ s'en apperçoive. Cela ſera difficile, reprit l'Évêque, „ car Votre Majeſté me l'a tellement rogné que je ne „ pourrai jamais y cacher de la contrebande „. Le Roi ſe mit à rire & prit fort bien la plaiſanterie.

Joſeph II admirait beaucoup Frédéric, & n'en par-

lait jamais qu'avec les plus grands éloges. Lorfqu'il apprit fa mort, il était avec le Prince de Kaunitz; l'Empereur verfa des larmes, & le Prince en verfa auffi, comme on s'imagine bien. On dit même que ce dernier avait dit : *Quand l'Europe aura-t-elle un homme comme celui-là !* En effet, toute l'armée impériale eut ordre de porter le deuil.

Le Roi parlait un jour à table des nouveaux arrangemens que l'Empereur fefait en faveur des juifs : *Je fuis charmé*, dit-il, *de tous ces arrangemens ; mais auffi l'Empereur eft plus obligé que tout autre à prendre foin des Juifs : n'eft-il pas roi de Jérufalem ?*

Rien n'égalait la défiance que le Roi avait fur la fin de fa vie, pour tout ce qui touchait à la maifon d'Autriche. On épiait avec le plus grand foin tout ce qui fe paffait chez l'envoyé de cette puiffance, & quiconque avait affaire à lui rifquait la difgrâce du Roi & Spandau. Un jour il écrivit au chancelier de chaffer de la chambre de juftice un certain référendaire. Le chancelier, qui était content du jeune homme, le fit venir, lui montra l'ordre du Roi, & lui demande s'il ne peut foupçonner la caufe de fa difgrâce. Le jeune homme penfe, ne trouve rien. Enfin le chancelier s'avife de lui demander s'il n'avait point quelque liaifon avec les envoyés étrangers. Le référendaire fe rappella que le valet de chambre de l'envoyé d'Autriche lui avait remis une lettre qu'il avait reçue inclufe par la pofte. Le chancelier demande à voir la lettre; & comme il

n'y était point queſtion de reprendre la Siléſie, on l'envoya au Roi, qui révoqua l'ordre qu'il avait donné.

Un domeſtique du Roi l'avait tellement impatienté qu'il lui donna un ſoufflet, qui dérangea un peu ſes cheveux. Le valet, ſans ſe déconcerter, va ſe placer devant la glace de la chambre du Roi, & refait devant lui ſa boucle qui était tombée. — Comment, maraud, dit le Roi, tu as l'audace.... „ Sire, répond l'autre, „ c'eſt ſeulement afin que les gens qui ſont dans l'anti- „ chambre, ne s'apperçoivent pas de ce qui s'eſt paſſé „ entre nous deux. Le Roi ne put s'empêcher de rire, & paſſa dans une autre chambre.

Un aumônier de régiment était fort aimé du Roi, qui ſe plaiſait à le plaiſanter. Un jour il le rencontra & lui demanda d'où il venait. — De voir un malade, répondit l'aumônier. — Ah! mon ami, lui dit le Roi, faites-moi le plaiſir d'aller voir auſſi mon cheval qui eſt malade. Volontiers, répondit le prêtre. En effet, il alla à l'écurie, demanda à voir le cheval que montait ordinairement le Roi, l'examina & donna des conſeils à l'écuyer pour le traitement. Après cela, il préſenta à la caiſſe des écuries un mémoire où il demandait 100 écus pour une viſite faite à la monture de Sa Majeſté, & des conſeils donnés ſur ſa maladie. Le caiſſier envoie le mémoire au Roi, qui dit, en frončant le ſourcil : „ Bon pour cette fois; mais dorénavant, je „ le diſpenſe de ſes viſites. „

Le lieutenant-colonel de D**, ingénieur au ſervice de France, étant venu à Potzdam, avait apporté avec lui les plans de différentes forteresses de ſa patrie. Frédéric l'ayant pris à ſon ſervice; il crut faire ſa cour, en lui préſentant ces plans. *Je vous remercie de votre préſent*, dit le Roi en les recevant; *mais je vous défends de mettre le pied dans mes fortereſſes, puiſque vous faites un ſi mauvais uſage de vos talens. Inſtruiſez mes mineurs & mes ſapeurs; voilà tous les ſervices que je vous demande.* Quelque tems après il fut fait colonel; mais jamais il ne fut employé à autre choſe. Frédéric ſe ſervait de ces ſortes de gens; mais il n'avait jamais aucune confiance en eux.

Un Anglais cauſait un jour avec le Roi ſur les débats du Parlement d'Angleterre. Frédéric ſe plaignant du peu de reſſort de l'autorité royale dans ce royaume; dit: *Oh! ſi j'étais roi d'Angleterre...* *Sire*, dit l'Anglais en l'interrompant, *ſi vous étiez roi d'Angleterre, vous ne le ſeriez pas vingt-quatre heures.*

Un homme accoutumé à donner à Frédéric des louanges à tort & à travers, lui feſait un jour un grand diſcours, où il s'efforçait de louer ſes grandes qualités, appuyant ſur-tout ſur l'amour des Berlinois pour lui. Frédéric ennuyé de ces flagorneries, l'interrompt au milieu de la plus belle période; recule deux pas, enfonce ſon chapeau, ſe met dans une poſition tragique, & répond comme un Mithridate de théâtre:

Croyez-moi, les humains que j'ai trop ſu connaître,
Méritent peu, monſieur, qu'on daigne être leur maître.

Le harangueur fut obligé de rengainer ſon compliment; & il ſe retira tout confus.

Lorſqu'on raconta à Frédéric la révolution du Dannemarc, *Struenſée eſt un ſot*, dit-il, *on ne couche avec les reines que lorſqu'elles règnent, & qu'on eſt généraliſſime de leurs troupes.*

La plupart des ſouverains ont imaginé d'envoyer des gens d'eſprit à Frédéric en qualité de miniſtres; & l'on a remarqué que c'eſt préciſément ceux auxquels il n'a point parlé. La France lui en envoya un entre autres qui était plein d'eſprit & de mérite, & qui jouait fort bien de la flûte. Frédéric ne pouvait le ſouffrir.

Un homme demandait une place au Roi; il fut refuſé. Il lui écrivit à-peu-près en ces termes:

„ On dit, Sire, que vous me refuſez telle place. Je ne ſaurais le croire; car vous me la devez, & vous voulez être juſte. Hâtez-vous donc de faire votre devoir & de vous juſtifier d'un ſoupçon qui vous fait injure. „

Le Roi ſurpris de cette arrogance le fit venir & lui dit: *De quel droit me tenez-vous ce langage, & ſur quoi fondez-vous vos prétentions?* " ſur le beſoin que j'en ai, pour ne pas périr, répondit-il, c'eſt le premier des droits & le plus ſacré des titres; „ Frédéric ſe tut & accorda la place demandée.

Frédéric ne se souciait point de l'invention des ballons aéroſtatiques; & il ne voulut en voir aucune expérience.

Achard, membre de l'académie, voulut eſſayer d'en faire un. Il ouvrit une ſouſcription, tira beaucoup d'argent, & le ballon ne put s'élever. Un mauvais plaiſant dit *que le ballon n'avait pas volé; mais lui.* Achard piqué de ce reproche, fit mettre dans les gazettes le mémoire des choſes qu'il avait achetées pour faire ſon ballon; & il prouva qu'il y avait encore mis de ſon argent. Cette réponſe ne détruiſait point la plaiſanterie, parce qu'on prétendait que le phyſicien n'eût dû annoncer une expérience publique ſans être ſûr d'y réuſſir.

Frédéric aimait beaucoup les chiens, & il avait toujours une demi-douzaine de levriers ou levrettes autour de lui. Dans ſon cabinet, on voyoit de tous côtés des petites balles de peau avec leſquelles il les feſait jouer. Quand ils étaient malades, il les feſait bien ſoigner. Dans ſes premières campagnes, il en mena toujours un avec lui. Un jour qu'il s'était trop avancé vers les ennemis, il rencontra un parti de houſards ennemis, & fut obligé de ſe cacher ſous un pont, où perſonne ne pouvait l'appercevoir. Il craignait ſeulement que *Biche*, ſa petite chienne, ne vint à chapper au bruit des chevaux, & ne le fit découvrir. Mais Biche, comme ſi elle eût ſenti la ſituation de ſon maitre, ſe tapit auprès de lui, ſans faire le moindre bruit. Un moment après, le Roi rencontra le général Rothenbourg, & lui préſenta Biche, comme ſon meilleur ami. A la bataille de Soor,

Biche fut prise avec le bagage du Roi, le général Nadasti la donna à son épouse, qui eut bien de la peine à la rendre. Le Roi était occupé à écrire dans sa chambre lorsque Biche revint. Rothenbourg la fit entrer doucement, aussitôt elle saute sur la table, & met ses deux pattes de devant autour du cou de Sa Majesté. Le Roi en fut touché jusqu'aux larmes. Biche a un monument dans le jardin de Sans-Souci, & le Roi a gardé jusqu'à sa mort auprès de lui, la nombreuse postérité de cette fidèle compagne.

Malgré cet attachement de Frédéric pour les chiens, il ne souffrit jamais qu'ils fissent du mal à personne. Un officier étant entré un matin chez lui, & avançant le bras pour prendre un papier que le Roi lui présentait; un de ses chiens chéris, sauta à la main de l'officier & le mordit au sang. Aussitôt Frédéric prend sa canne, casse les reins au chien, & le jette par la fenêtre.

Un officier français nommé T** ayant déserté, vint à Potzdam, & fût présenté au Roi sous le nom du comte de D**. Le Roi lui trouva du talent, le prit à son service & lui donna une pension considérable. Le prétendu comte fut fait lieutenant-colonel, & eut la hardiesse de présenter à la Reine & aux princesses une fille qu'il appellait sa femme. Cette prétendue comtesse fut souvent invitée à la table de la Reine & des autres princesses. Elle vint à mourir; & quelque tems après on vit arriver la véritable femme du comte, qui raconta que la première n'était qu'une fille de joie que le comte avait prise à Paris. Les ennemis du comte saisirent cette occasion pour lui nuire dans l'esprit du Roi; mais Frédéric se contenta d'écrire au comte:

„ Monſieur le lieutenant-colonel comte D** ou monſieur T**, lorſque je vous pris à mon ſervice, il m'était abſolument indifférent que vous euſſiez avec vous une femme ou une maîtreſſe. Je veux bien vous paſſer l'impertinence que vous avez eue de la préſenter à la famille royale; elle eſt morte, & tout eſt fini. Mais je vous conſeille de faire bien vos réflexions, avant que de préſenter celle qui parait maintenant ſur la ſcène. Servez-moi fidèlement. A votre âge & au mien, on ne doit pas s'inquiéter beaucoup des femmes, &c.

FRÉDÉRIC.

Frédéric n'a jamais pu ſouffrir les vers de Klopſtock, & lorſqu'on voulait lui faire admirer Leſſing, je l'eſtimerais, diſait-il, s'il n'avait pas fait *Emilia Galotti.* Mais comment eſtimer un auteur dramatique, qui dit que Voltaire eſt *un petit garçon*, & choiſit pour les perſonnages de la meilleure de ſes pièces, un prince qui eſt un ſot, un chambellan qui eſt un vil aſſaſſin; une femme qui eſt une furie, une mère qui eſt une bavarde, une fille imbécile & un père extravagant.

On fit circuler pendant quelque tems à Berlin, une lettre ſur les faibleſſes d'une grande princeſſe. Quand tout le monde en eut des copies, Frédéric la fit défendre. On ſut depuis qu'elle était de lui.

Une princeſſe écrivit au Roi la lettre ſuivante: „ Sire, je prends la liberté de propoſer à votre Majeſté deux ſujets extrêmement rares. L'un eſt un jeune phi-

losophe que la nature avait rendu étourdi; & que l'étude, la reflexion & sur-tout le malheur, ont rendu sage. L'autre est un homme formé, la probité même, extrêmement froid & mesuré, sage, respectable à tous égards, vivant retiré par goût, & souvent dissipé par devoir. Un de ces caractères sûrs & bien rares, auxquels on s'adresse pour des conseils." Le Roi repondit: *Le premier n'a pas besoin de moi, & je n'ai pas besoin de l'autre.*

On a cru, sur la fin de la vie de Frédéric, qu'il avait changé de sentiment sur la religion. Les uns ont fondé cette conjecture sur ce qu'après le départ de Voltaire, il défendit les plaisanteries irreligieuses; d'autres ont cru devoir le conclure de l'anecdote suivante:

Frédéric causant un jour avec la comtesse de Camas, lui dit qu'il estimait fort heureuses les personnes qui pouvaient croire les vérités de la religion; mais que pour lui, ayant une fois pris son parti, il ne pouvait plus changer; car, ajouta-t-il, si mes sujets me voyaient aller maintenant à l'église, ils se moqueraient de moi, & m'accuseraient de faiblesse. Non, Sire, lui répondit Madame de Camas, on les verrait verser des larmes de joie. Vos sujets vous aiment maintenant: ils vous adoreraient alors.

Nous avons dit que Frédéric avait la vue fort basse, & qu'il grondait quelque-fois les officiers mal à propos, ou par politique. Le général de ** qui aimait beaucoup la société & le jeu, fesant un jour défiler son régiment devant le Roi; ce dernier lui cria: *votre régiment n'est*

pas aligné; voilà ce que c'eſt que de paſſer tout ſon tems au jeu. Auſſitôt le général crie *halte!* & ſe tournant vers le Roi, „Sire, lui dit-il, il n'eſt pas queſtion „ici de jeu; mais ayez la bonté de regarder ſi mon ré„giment n'eſt pas aligné.„ Le Roi regarde, & s'en va ſans rien dire. Jamais il n'a témoigné à ce général qu'il ait été fâché contre lui, à cauſe de ſa hardieſſe.

On manquait un jour à l'égliſe cathédrale de Berlin de livres de cantiques pour la cour, & de bois pour faire du feu dans la tribune royale. Le ſacriſtain qui était un vieillard fort réſolu, écrivit au Roi la lettre ſuivante:

SIRE,

„J'avertis votre Majeſté 1) qu'il manque des livres de cantiques pour la famille royale; j'avertis votre Majeſté 2) qu'il manque du bois pour chauffer, comme il faut, la tribune royale; j'avertis votre Majeſté 3) que la baluſtrade qui donne ſur la rivière, derrière l'égliſe, menace ruine.„

Schmidt, ſacriſtain de la cathédrale.

Le Roi rit beaucoup en liſant cette lettre, & répondit: „J'avertis monſieur le ſacriſtain Schmidt 1) que ceux qui veulent chanter peuvent acheter des livres; j'avertis monſieur le ſacriſtain Schmidt 2) que ceux qui veulent ſe chauffer, peuvent acheter du bois; j'avertis monſieur le ſacriſtain Schmidt 3) que la baluſtrade qui donne ſur la rivière ne le regarde point; j'avertis monſieur le ſacriſtain Schmidt 4) que je ne veux plus avoir de correſpondance avec lui.„

Un jour que la ducheſſe de Brunſwic était à Potzdam, le Roi fit préſent au comte de Schwérin ſon grand-écuyer, d'une tabatière d'or, dans le couvercle de laquelle était peint un âne. Le comte n'eut pas plutôt quitté le Roi, qu'il envoya ſon valet de chambre à Berlin, fit ôter l'âne, & mettre le portrait du Roi à la place. Le lendemain à dîner, le comte affecta de mettre ſa boîte ſur la table. Le Roi qui voulait amuſer la ducheſſe aux dépends du grand-écuyer, parle de la boîte qu'il a donnée à ce dernier. La ducheſſe demande à la voir, on la lui paſſe, elle l'ouvre; & s'écrie, *parfait! tout-à-fait reſſemblant! en vérité, mon frère, voilà un des meilleurs portraits que j'aie vu de vous.* Le Roi était embarraſſé, il trouvait la plaiſanterie un peu forte. La ducheſſe paſſe la boîte à ſon voiſin, qui fait les mêmes exclamations. La boîte fait ainſi le tour de la table, & chacun de ſe recrier ſur la reſſemblance. Le Roi ne ſavait que penſer de cette ſcène, lorſqu'enfin, la boîte lui parvint, il reconnut le tour & ne put s'empêcher de rire.

Un candidat en théologie vint à Berlin de Thuringe ſa patrie, dans le deſſein d'y vivre en donnant des leçons à la jeuneſſe. Il avait quitté ſon pays, parce qu'en lui offrant une cure, on voulait le forcer d'épouſer une femme qu'il n'aimait pas. Toute ſa fortune montait à 400 écus qu'il portait avec lui en pièces de monnaies de ſon pays nommées *batzes*. Lorſqu'on viſita ſes effets à la douane de Berlin, on lui prit ſes *batzes* comme contrebande, parce que le Roi les avait défendus quel-

ques années auparavant. Il s'excusa en disant, qu'il ignorait la loi; mais on ne l'écouta point & on garda son argent.

Après plusieurs tentatives inutiles, quelqu'un lui conseilla de s'adresser au Roi. Voici comme le candidat raconte lui-même la chose:

„ Je fis un mémoire, je l'écrivis au net, & je partis pour Potzdam en me recommandant à Dieu, & sans avoir un denier dans ma poche. C'est-là que j'eus le bonheur de voir pour la première fois ce grand monarque. Il était sur la place du château, occupé à exercer ses soldats. Lorsque l'exercice fut fini, il alla dans le jardin, & les soldats se retirèrent dans leurs quartiers. Quatre officiers étaient restés sur la place & se promenaient en long & en large.

J'étais si troublé que je ne savais comment faire. Enfin je sortis des papiers de ma poche; c'était mon mémoire, deux attestations & un passeport de Thuringe. Les officiers ayant apperçu ces papiers & mon inquiétude, vinrent à moi & me demandèrent quelles lettres j'avais là. Je les leur communiquai avec bien du plaisir. Après les avoir lus, ils me dirent: Nous allons vous donner un bon conseil. Le Roi est aujourd'hui de très-bonne humeur; suivez-le dans le jardin, vous ne vous en repentirez pas.

Je ne voulais pas y consentir; mais l'un me prit par le bras, l'autre par une épaule, & ils m'emmenèrent en disant: allons, allons dans le jardin. Lorsque nous y fûmes entrés, ils cherchèrent le Roi. Il était à parler à quelques jardiniers; il s'était baissé pour regarder

quelques plantes & nous tournait le dos. Alors les officiers m'ordonnèrent de m'arrêter, & me firent faire tout bas l'exercice ſuivant :

Le chapeau ſous le bras gauche !
Avancez le pied droit !
Sortez la poitrine !
Levez la tête !
Sortez les papiers de la poche !
Levez-les de la main droite !
Reſtez dans cette attitude.

Après cela ils me quittèrent en ſe retournant de tems en tems pour voir ſi je reſtais dans ma poſition. Je m'apperçus bien qu'ils voulaient rire à mes dépends ; mais j'avais tant de frayeur que je reſtai immobile comme une ſtatue. A peine les officiers eurent-ils fait quelques pas dans le jardin, que le Roi ſe retourna, & apperçut ma figure immobile, il jetta un regard ſur moi ; il me ſembla que c'était un rayon du ſoleil. Il envoya un jardinier pour prendre mes papiers ; & lorſqu'il les eut entre les mains, il paſſa dans une autre allée, & je le perdis de vue.

Quelques moments après, il reparut, les papiers ouverts dans la main gauche, & il me fit ſigne de m'approcher ; je pris courage, & je m'avançai droit à lui. O ! avec quelle bonté il me parla !

„ Mon cher Thuringien, me dit-il ; vous êtes venu
„ chercher votre vie à Berlin en inſtruiſant la jeuneſſe,
„ & les douaniers vous ont pris tout votre argent de
„ Thuringe. Il eſt vrai que les *batzes* ſont défendus
„ dans mes états ; mais les douaniers auraient dû vous

„ dire, vous êtes étranger, vous ignorez la défenſe. „ Nous allons cacheter votre petit ſac, reprenez-le, „ renvoyez-le en Thuringe & faites revenir d'autres „ eſpèces. Mais c'eſt mal de les avoir pris. Soyez tran- „ quille; on vous rendra votre argent avec les intérêts. „ Mais, mon ami, le pavé de Berlin eſt mauvais; les „ Berlinois ne donnent rien. Avant que d'avoir fait des „ connaiſſances, votre argent ſera mangé."

J'étais ſi troublé que je marmotais ſeulement quelques mots entre mes dents. Le Roi fit ſept à huit pas comme pour me quitter; puis il me fit ſigne de le ſuivre. Je m'approchai, & voici le récit fidèle de la converſation:

„ Où avez-vous étudié? — A Jena, Sire. — Dans quel tems? — Depuis 1716 juſqu'en 1720. — Sous quel prorecteur avez-vous été inſcrit? — Sous le docteur Fœrtſch, premier profeſſeur en théologie. — Quels étaient les autres profeſſeurs de la faculté de théologie? — Buddée, Dantz, Weiſſenborn, Walch. — Avez-vous bien étudié la biblique? — Oui, Sire, ſous Buddée. — Eſt-ce celui qui a eu tant de querelles avec Wolf? — Oui, Sire, il était . . . . — Quels autres cours avez-vous fait encore? — J'ai fait la thétique & l'exétique ſous le docteur Fœrtſch; l'hermeneutique polémique, ſous le docteur Walch; l'hébraïque, ſous le docteur Dantz; l'homilétique, ſous le docteur Weiſſenborn; la paſtorale & la morale, ſous Buddée. — Les étudiants ſe battent-ils toujours à Jena, comme ils feſaient autrefois? — Ces déſordres ſont paſſés de mode. On peut maintenant y vivre auſſi tranquillement que dans les autres univerſités, pourvu qu'on ſe conforme aux uſa-

ges établis. Lorsque j'entrai à l'univerſité, on chaſſa quelques-uns de ces renomiſtes *, & ils furent mis en priſon à Eiſenach, où ils apprirent à modérer leur courage. „

Ici on entendit ſonner une heure. „Il faut que je m'en aille, dit le Roi, ils m'attendent pour dîner.„ En ſortant du jardin, je ne vis plus aucun de mes quatre officiers; je ne les trouvais point non plus ſur la place; ils étaient avec le Roi. Je reſtai ſur la place, il y avait 27 heures que je n'avais mangé, je n'avais pas un denier pour acheter un morceau de pain; & j'avais fait huit lieues à pied au milieu du ſable, par une chaleur exceſſive. J'étais dans cette triſte ſituation, lorsqu'un houſard vint ſur la place en demandant, où eſt la perſonne qui a parlé au Roi ce matin dans le jardin? Je me préſentai, & il me mena dans une grande pièce, où il y avait des pages, des laquais & des houſards. Mon conducteur me mena auprès d'une table bien ſervie, où il y avait un couvert, me préſenta une chaiſe & me dit: le Roi vous a fait donner ce dîner, & m'ordonne de vous dire de bien manger, & de ne vous adreſſer à perſonne. J'ai auſſi ordre de vous ſervir. — Je ne ſavais que penſer de tout cela, je ne voulais pas que le houſard du Roi me ſervît, je le preſſais de s'aſſeoir auprès de moi; mais voyant qu'il n'en voulait rien faire, je pris mon parti, & je me mis à manger de bon appétit. Après le deſſert, le houſard prit ce qui reſtait ſur les

* On appelle Renomiſtes dans les Univerſités d'Allemagne, certains tapageurs impertinents qui ſont toujours prêts à mettre flamberge au vent.

aſſiettes, l'enveloppa dans du papier, & me le fit mettre dans ma poche. Lorsqu'on eut ôté mon petit couvert, je vis entrer un ſecrétaire qui me rendit mes papiers, avec une lettre adreſſée à la douane, & qui me compta ſur la table cinq ducats & un louisd'or, que le Roi m'envoyait pour retourner à Berlin. Après cela, le ſecrétaire me conduiſit à la porte du château où je trouvai un chariot attelé de ſix chevaux ; on me fit monter, & le ſecrétaire dit aux gens, le Roi vous ordonne de conduire ce jeune homme à Berlin, & de ne rien prendre de lui, s'il vous offre pour boire. Je remerciai mon ſecrétaire, & me voilà parti.

Lorſque nous fumes arrivés à Berlin, je n'eus rien de plus preſſé que de porter ma lettre à mes incivils douaniers. Le chef l'ouvre, rougit, pâlit, ne dit mot, & la donne à un autre. Celui-ci met ſes lunettes, lut la lettre, & la donne à un troiſième ſans proférer une ſeule parole : enfin le dernier me dit d'approcher & d'écrire une quittance qui portât que j'avais reçu ſans aucune retenue, la ſomme de 400 écus monnoie de Brandebourg pour mes batzes de Thuringe. La ſomme me fut comptée, puis on appella un valet, auquel on ordonna de me ſuivre à l'auberge du Cigne, & d'y payer tout ce que je devais. Ils lui donnèrent 24 écus pour cela, lui ordonnant de revenir chercher de l'argent s'il n'avait pas aſſez. C'eſt ainſi que le Roi me fit rendre ma ſomme avec les intérêts.

Rien n'eſt plus ridicule que l'envie des petits bourgeois de Berlin d'obtenir de vains titres. Un certain in-

ſpecteur de l'hôpital des orphelins de Potzdam, pria un jour le Roi de le nommer conſeiller privé, ou conſeiller de guerre; le monarque lui répondit :

„ Je ne puis vous faire *conſeiller privé*, parce qu'il n'y a point d'affaires privées dans ma maiſon des orphelins; je ne puis non plus vous nommer *conſeiller de guerre*, parce que ma maiſon des orphelins ne fait point la guerre ; mais pour vous donner une marque de ma bienveillance, je veux bien créer un nouveau titre en votre faveur : & je vous nomme *conſeiller des orphelins.*

Frédéric ayant fait faire à côté d'une égliſe un bâtiment qui maſquait un peu les fenêtres; les prêtres lui écrivirent pour lui repréſenter que cet édifice leur ôtait le jour, & ils le prièrent de ne le pas continuer. Il écrivit au bas de la requête.

Heureux ceux qui point ne verront,
Et qui fermement croiront.

Un eccléſiaſtique diſtingué, envoya au Roi un ouvrage de ſa façon ſur le *péché contre le Saint Eſprit.* Il reçut la réponſe ſuivante :

J'ai reçu vos péchés contre le Saint Eſprit, & je prie Dieu qu'il prenne votre eſprit ſous ſa ſainte protection.

FRÉDÉRIC.

Quelqu'un de la famille de * * * écrivit au Roi pour lui demander une place, en disant qu'il était de la malheureuse famille de * * *. Le Roi répondit : *Je ne sache pas que cette famille soit malheureuse ; tous ses membres ont toujours été très-heureux ; car ils étaient* RICHES ET BÊTES.

Un jeune baron qui avait été à Paris, où il avait dépensé une grande partie de son bien dans les cafés, les tripôts & les coulisses, demanda à son retour, une place au Roi. Il reçoit une lettre, ôte l'enveloppe, & trouve pour toute réponse, *un Roi de carreau.*

L'aumônier général de l'armée ayant demandé au Roi le droit de nommer lui-même tous les aumôniers des régiments, lui prouvait par plusieurs raisons que cela vaudrait beaucoup mieux que de laisser ces nominations aux chefs des régiments. Frédéric écrivit au bas de la requête. *Votre royaume n'est pas de ce monde.*

Une certaine demoiselle de Hohendorff, jeune personne, très-vive & très-jolie, attendit le Roi à un endroit où il changeait de chevaux, & le pria de lui procurer une place dans un couvent. Le Roi charmé de sa vivacité & de sa franchise, lui répondit : *mon enfant, vous n'êtes pas propre à être religieuse, c'est un mari qu'il vous faut.* — Je suis une pauvre fille, répondit-elle, & personne ne me demande en mariage, parce que je n'ai point de dot. — *Oh bien, j'y pourvoirai.* Aussitôt le Roi demande à un conseiller provincial qui

ſe trouvait là, s'il était marié; le conſeiller lui ayant répondu qu'oui; il répéta encore à la demoiſelle la promeſſe qu'il lui avait faite, & elle retourna chez elle très-contente. Quelque tems après, le Roi lui envoya mille écus, avec une lettre, où il l'aſſurait qu'il lui ferait un préſent plus conſidérable, dès qu'elle aurait trouvé un mari.

Un vieux ſergent auquel on avait promis une place, était toujours rejetté. Laſſé de tant attendre; il s'adreſſa au Roi, & lui demanda une place d'inſpecteur au ſel, qui était vacante. Le Roi envoya ſon placet au miniſtre de Werder avec la lettre ſuivante:

„ J'eſpère que vous ne rejetterez pas mes invalides.
„ *Vous avez été ſoldat vous-même.* Je le ſuis encore
„ moi; & je ſuis bien aiſe que l'on prenne ſoin de mes
„ camarades. „

Une pauvre veuve d'officier, qui était fort infirme, ayant demandé des ſecours à Frédéric, il lui répondit:

„ Je ſuis pénétré de vos infirmités & de votre pauvreté. Pourquoi ne vous êtes-vous pas adreſſés plutôt à moi. Actuellement il n'y a point de penſion vacante; mais il faut que je vous ſecoure, car votre mari était un brave homme dont je regrette beaucoup la perte.

„ Je retrancherai tous les jours un plat de ma table; cela épargnera 365 écus; & cette petite ſomme ſur laquelle vous pouvez compter, vous ſera payée le premier du mois prochain, juſqu'à ce qu'il ſe trouve une penſion; car j'ai donné ordre que la première qui viendra à vaquer vous fût donnée.

Un

Un colonel de la ſuite du Roi qui avait beaucoup d'enfants, ſe trouva obligé de faire des dettes. Un jour le Roi ſe trouvant triſte & penſif, lui dit: *Vous êtes toujours chagrin, qu'avez-vous? entre amis, il faut ſe confier ſes peines*; puis ſans lui donner le tems de répondre: *J'ai appris que vous deviez 2000 écus.* Ici le Roi ſe tourna vers la table qui était à côté de lui, & prenant quelques rouleaux de louis, il les donna au colonel, en diſant: *Tenez, voilà de quoi payer vos dettes.* Puis lui en donnant encore autant; *& voilà de quoi vous mettre en état de n'en plus faire.*

Un général ayant un jour prié le Roi à être parrain d'un de ſes enfants; Frédéric aſſiſta lui-même à la cérémonie. Le miniſtre qui connaiſſait ſon goût, au lieu de faire un long diſcours, ſelon l'uſage de ſes confrères, ſe contenta de dire: „Comme la néceſſité exige que l'on baptiſe les enfants des chrétiens, je vais faire cette ſainte cérémonie. Je donne à l'enfant le nom de Frédéric, & je le baptiſe au nom du père, du fils & du St. Eſprit, amen." J'aime les gens expéditifs, dit Frédéric au prêtre après la cérémonie; je penſerai à vous; & bientôt après il lui donna une bonne place.

Instruction de Frédéric II au Duc Charles de Wirtemberg actuellement règnant; lorsque ce prince fut déclaré majeur.

Le duc de Wirtemberg actuellement règnant passa les deux dernières années de sa minorité à Berlin, sous les yeux de Frédéric. En 1744, il fut déclaré majeur, à l'intercession répétée de la cour de Prusse, quoiqu'il n'eût encore que seize ans. C'est dans cette circonstance & au moment où le duc quitta le Roi qu'il lui donna la lettre que nous allons transcrire avec l'instruction qui la suit, le priant de n'ouvrir le paquet que le lendemain de son départ.

le 6 février 1744.

Monsieur mon cousin,

Recevez ces avis, que je vous donne, comme une véritable marque de ma tendresse, & soyez persuadé, que je ne vous en aurais jamais donné de semblables sans la haute idée que vos vertus & vos talents m'ont donné de votre personne. Regardez-moi comme votre véritable ami, en qui vous pouvez prendre confiance, & qui vous estime assez pour ne vous jamais déguiser la vérité. Je n'ai qu'un intérêt qui m'attache à vous; c'est celui de l'honneur, je crois le mien engagé, à vous voir chéri de vos peuples & admiré de toute l'Europe, à vous voir heureux de cette sorte de bonheur que l'on se procure à soi-même, & d'entendre qu'une voix unanime, justifie le jugement que j'ai fait du duc de Wirtemberg, qu'en lui la vertu précédait le nombre des

années. J'attends avec impatience le moment de vous embraſſer ici; quoique je vous aime trop pour vous voir partir ſans regret. Rendez toujours juſtice à mes ſentiments, & ſoyez perſuadé que je ſuis

Monſieur mon couſin,

Votre bon couſin & fidèle ami

FRÉDÉRIC.

MONSIEUR,

La part que j'ai eue à votre majorité, m'intéreſſe d'autant plus au bonheur de votre régence, que j'imagine, qu'en quelque façon, le bien & le mal en rejaillira également ſur moi. C'eſt en ce ſens que je me crois obligé, de vous dire avec amitié & franchiſe, mes ſentiments ſur ce qui regarde le nouvel état dans lequel vous entrez. Je ne ſuis point de ces gens, de qui la préſomption & la vanité fait, qu'au lieu de conſeils, ils ne ſavent donner que des ordres, qui croient leurs ſentiments infaillibles, & qui veulent que leurs amis penſent, ſe conduiſent & ne reſpirent que par eux. Autant cette préſomption ſerait ridicule d'un côté, autant ſerois-je coupable de l'autre, ſi je négligeais de vous dire ce qu'aucun de vos domeſtiques & de vos ſujets n'aura la hardieſſe de vous dire; ou même ne voudra pas vous dire, par des vues d'intérêt perſonnel.

Il eſt ſûr que tout le monde a les yeux ouverts ſur le premier début d'un homme qui entre en charge, & ce ſont les premières actions qui décident ordinairement du jugement du public. Si vous établiſſez d'abord votre réputation, vous acquerrez la confiance du public, ce

qui eſt à mon gré, ce qu'il y a de plus déſirable pour un ſouverain.

Vous trouverez par-tout des perſonnes qui vous flatteront, & qui ne feront attentifs qu'à gagner votre confiance, pour abuſer de votre faveur & vous gouverner vous-même. Vous trouverez encore une autre eſpèce de gens, & principalement parmi les conſeillers de l'adminiſtration, qui voudront vous dérober avec ſoin la connaiſſance de vos affaires, afin de les gouverner à leur gré, qui vous rendront les choſes les plus faciles difficultueuſes, pour vous rebuter du travail; & vous trouverez en eux tous, le deſſein formé de vous maintenir dans la tutele, & cela ſous les plus belles apparences & de la façon la plus flatteuſe pour vous-même.

A cela vous me demandez: que faudrait-il faire? Il faut prendre connaiſſance de toutes les affaires de finances; choiſir quelque ſecrétaire qui y ait travaillé en ſubalterne ou commis, lui promettre de bonnes récompenſes pour vous mettre vous-même au fait de tout ce qui vous regarde. Les finances ſont le nerf d'un pays; ſi vous en poſſédez bien la connaiſſance, vous ſerez toujours le maître du reſte.

Il eſt un abus que j'ai vu dans beaucoup de cours d'Allemagne; c'eſt que les miniſtres des princes avaient le titre de miniſtres de l'Empereur, ce qui conſtituait leur impunité. Vous ſentez vous-même l'inconvénient qu'il y aurait pour vous de le ſouffrir.

Je dois de plus vous avertir, que vous trouvez deux conſeillers dans l'adminiſtration, dont vous ferez bien

de vous garder; l'un ſe nomme B. & l'autre H. C'eſt à vous, Monſieur, à les examiner & à voir juſqu'à quel point vous pourrez vous y fier.

Soyez ferme dans vos réſolutions; peſez avant que de les prendre, le pour & le contre; mais lorsque vous aurez tant fait que d'expliquer vos volontés, n'en changez point pour tout au monde, ſans quoi, chacun ſe jouera de votre autorité, & vous ſerez regardé comme un homme ſur lequel on ne peut point compter.

A la ſuite d'une régence d'adminiſtration, vous ne pouvez pas manquer d'intrigues à votre cour. Puniſſez ſévèrement ceux qui ſeront les auteurs des premières, & chacun ſe gardera d'imiter leur exemple. C'eſt une faibleſſe qu'une bonté déplacée, comme une ſévérité hors d'œuvre eſt un grand crime. Il faut éviter ces deux excès, quoique ce ne ſoit que le défaut d'un cœur bien noble d'avoir une clémence exceſſive.

Ne penſez point que le pays de Wirtemberg a été fait pour vous; mais croyez que c'eſt vous que la Providence a fait venir au monde, pour rendre ce peuple heureux. Préférez toujours leur bien-être à vos agréments; & ſi, à votre âge tendre, vous ſavez ſacrifier vos déſirs au bien de vos ſujets, vous en ſerez non-ſeulement les délices; mais vous ſerez encore l'admiration de l'univers.

Vous êtes le chef de la religion civile du pays, qui conſiſte dans l'honnêteté & dans toutes les vertus morales. Il eſt de votre devoir de les faire pratiquer, & principalement l'humanité, qui eſt la vertu cardinale de tout

être penfant. Laiffez la religion fpirituelle à l'Etre fuprême. Nous fommes tous des aveugles, fur cette matière, égarés par des erreurs différentes. Qui eft le téméraire d'entre nous, qui veuille juger du bon chemin?

Gardez-vous donc du fanatifme dans la religion, qui produit les perfécutions. Si des miférables mortels peuvent plaire à l'Etre fuprême, c'eft par les bienfaits qu'ils répandent fur les hommes, & non par les violences qu'ils exercent fur des efprits têtus. Quand même la vraie religion qui eft l'humanité, ne vous engageait pas à cette conduite, votre politique doit le faire; car tous vos fujets font proteftants. La tolérance vous en fera adorer; la perfécution vous en rendra l'horreur.

La fituation de votre pays, qui tient à la France & aux états de la maifon d'Autriche, vous oblige de tenir une conduite mefurée & égale envers ces deux puiffants voifins. Ne marquez aucune prédilection, ni pour l'un ni pour l'autre; qu'ils ne puiffent jamais vous accufer de partialité; car dans leurs fortunes diverfes, ils ne manqueraient pas de vous faire repentir alternativement de ce qu'ils croiraient avoir raifon de vous reprocher.

Ne vous départez jamais de l'Empire & de fon chef. Il n'y a de fûreté pour vous contre l'ambition & la puiffance de vos voifins, que dans le maintien du fyftème de l'Empire. Soyez toujours l'ennemi de celui qui voudra le bouleverfer en même tems. Ne méprifez point le chef de l'Empire dans fon malheur *, & foyez lui attaché autant que vous pourrez l'être, fans vous envelopper dans fon infortune.

* Ceci eft écrit du tems de Charles VII.

Profitez de votre jeunesse sans en abuser. Laissez écouler quelques années pour le plaisir. Songez à vous marier, alors. Le premier feu de la jeunesse n'est pas heureux pour l'hymen & la constance croit être d'une vieillesse décrépite, lorsqu'elle a fourni trois années de carrière. Si vous prenez une princesse d'une trop grande maison, elle croira vous faire une grâce d'être votre épouse. Ce ferait pour vous une dépense ruineuse, & vous n'aurez d'autre avantage, que d'être l'esclave de votre beau-père. Si vous choisissez une épouse d'un caractère à peu près égale au vôtre, vous vivrez plus heureux, puisque vous serez plus tranquille, & que la jalousie à laquelle les grands princes donnent toujours lieu à leurs moitiés, ne vous fera point à charge.

Respectez-en votre mère l'auteur de vos jours. Plus vous aurez d'égards envers elle, plus vous serez estimable. Ayez toujours tort quand vous pourriez avoir quelque démélé ensemble. La reconnaissance envers ses parents n'a point de bornes; on est blâmé d'en faire trop peu; mais jamais d'en faire trop.

Je n'entre point dans un plus grand détail pour des choses indifférentes, & qui sont par conséquent arbitraires. Le tendre attachement que j'ai pour vous, fait que je prendrai toujours une part sincère à votre contentement, que j'apprendrai les applaudissements & les bénédictions que vos sujets vous donneront, avec une joie sans égale; & les occasions de vous être utile, seront saisies par moi avec un empressement extrême.

En un mot, il n'est aucun bonheur, mon cher duc, que je ne vous souhaite, comme il n'en est aucun dont vous ne soyez digne.

FRÉDÉRIC.

FIN.

TABLE
DES MATIÈRES CONTENUES
DANS CE VOLUME.

A.

B.

C.

D.

D'Arnaud,

E.

F.

G.

H.

I.

K.

L.

M.

O.

P.

R.

S.

T.

V.

SUPPLEMENT AUX ANECDOTES.

Pendant qu'on faifoit la difpofition de la bataille de Zorndorf, & que l'armée fortoit du camp, le Roi s'entretenoit pendant la marche fur divers objets, avec les officiers & les fimples foldats des régiments. Dans un bataillon de grenadiers de la garnifon de Berlin, il apperçut un bas officier fort vieux, dont la tête paroiffoit entièrement chauve autour de fon bonnet, & qui portoit fa perruque attachée à fon havrefac. Le Roi s'avança vers ce vieillard, & le confidéra quelque tems avec attendriffement. „ Mon ami; lui dit-il enfin, il feroit bien tems de vous donner une retraite, n'eft-ce-pas? favez-vous quelque chofe. — Non, Sire, répondit le vieillard; je n'ai rien appris, je ne fais ni lire ni écrire. J'ai été foldat tout jeune, & l'on ne m'a appris qu'à tuer. — Depuis quand êtes-vous au fervice? — Depuis 46 ans; mais je fuis encore fort & vigoureux; & fi la guerre dure encore long-tems, mon tour viendra, fans doute, de mourir comme les autres. Mais je ne m'en inquiète point, car je fuis accoutumé à la vie de foldat; & je ne crains plus la mort. Il n'y a qu'une feule chofe qui me fait de la peine. Sans cela, Sire, la mort me feroit bien plus indifférente encore, & je la recevrois même avec plaifir. — Qu'eft-ce que c'eft? lui dit le Roi avec attendriffement. — Sire, je n'ai qu'un garçon qui promet d'être bien bâti un jour. Sa mère lui a appris à lire; mais j'aurois bien voulu qu'il apprît quelque chofe de plus, que moi, & qu'il pût aller dans une bonne école. Quand il entreroit dans une compagnie, cela lui feroit fort utile; & je ne puis pas le faire inftruire avec ma paie. — Où eft votre fils? — Le père

la tête & témoigna que tous les fecours étoient inutiles. Alors le Roi prit la main des deux jeunes militaires, & les montrant au chirurgien, il lui dit avec vivacité. Ils n'ont pas encore la fièvre; à cet âge la nature fait des miracles fur des temperaments comme ceux-là. En même tems il ordonna qu'on les faigne, qu'on panfe leurs bleffures & qu'on leur procure toutes les commodités poffibles. Enfuite le Roi fe tournant vers fes gens leur dit d'un air menaçant; *comment pouvez-vous être affez barbares pour faire enlever ces pauvres malheureux afin de me loger. Je veux qu'ils reftent ici jufqu'à ce qu'ils fe foient un peu remis, & qu'on puiffe les transporter commodément à l'hôpital de l'armée. Une mauvaife chambre me fuffira, à moi.* Après cela, il quitta les deux bleffés en leur difant: „Adieu, mes amis, prenez courage, je m'informerai de votre fort; & fi vous ne pouvez plus fervir, j'aurai foin de vous; vous ne manquerez de rien, entendez-vous? je ne vous oublierai pas. Ces deux officiers ont été guéris de ces bleffures, & après la paix le Roi leur a donné des gratifications & des penfions en qualité d'invalides.

On fait que le Roi aimoit & eftimoit beaucoup le général Winterfeld. Un jour il le détacha pour une expédition, & ne lui donna pour cela qu'un corps de 12000 hommes, quoiqu'il lui en eût promis un de 40,000. Winterfeld qui crut qu'on n'avoit pas obfervé les ordres du Roi, lui donna avis de ce qu'il croyoit une erreur; mais Frédéric lui répondit: *Mon ami, il*

eſt vrai que je ne vous ai envoyé que 12000 *hommes, mais vous les commandez n'eſt-ce pas aſſez?*

Après cela le Roi monta à cheval, dit adieu à ſes généraux & s'éloigna de quelques pas; mais tout-à-coup il ſe retourne, deſcend de cheval, court vers Winterfeld & lui dit: „*Mon cher Winterfeld j'oubliois de vous donner votre inſtruction. Pour vous elle ne conſiſte qu'en un ſeul article, c'eſt que vous vous conſerviez pour moi.* Quelques jours après ce général mourut au champ de l'honneur, & Frédéric verſa des larmes ſur cette perte.

Frédéric étant entré dans un village Saxon, pour reconnoître le terrain, ſe trouva dans le voiſinage d'une redoute commandée par un capitaine autrichien. Dès que ce dernier vit que le Roi étoit dans le village, il fit tirer vivement. Pendant ce tems-là Frédéric reſtoit tout penſif le bras appuyé contre une grange, & ſembloit ne pas remarquer la grêle de balles qui tomboit autour de lui; un aide de camp qui l'accompagnoit le pria de ſe retirer d'un endroit ſi dangereux. Mais Frédéric lui répondit. *La balle qui doit me tuer ſera dirigée par le ciel.* En effet il paroît que Frédéric croyoit au fataliſme, & cette doctrine fut celle de tous les grands héros. Quelques minutes après, une balle vint frapper contre la grange à trois pas de lui; & bientôt après une ſeconde. *Parbleu ceci eſt impertinent*, dit alors le Roi; *qu'on m'aille dénicher ces marauds-là!* & auſſitôt il envoya un détachement qui emporta la re-

doute, & fit prifonnier le capitaine avec toute fa troupe. Les foldats pruffiens lui prirent fa montre, fa bourfe, & tout ce qu'il avoit fur lui qui valût quelque chofe; & finirent par couper le bord de fon chapeau. L'officier fe trouva bleffé par cette conduite & demanda à parler au Roi. Eh bon jour, mon cher capitaine, dit Frédéric en le voyant, eh bien qu'eft-ce qu'il y a pour votre fervice ? Le capitaine fe plaignit du traitement qu'on lui avoit fait. Comment; répondit Frédéric, ignorez-vous les ufages de la guerre ? Les chofes ne vont pas ici comme à la proceffion. Vous êtes bien heureux d'en être quitte à fi bon marché. Mes gens auroient pu vous ôter la vie, & la vie vaut mieux qu'un mauvais bord de chapeau. Le capitaine avoua depuis qu'il avoit été très-étonné du ton plaifant & familier, que le roi prit en lui parlant; parce-qu'il s'étoit toujours figuré le conquérant de la Siléfie comme un fouverain fier & impérieux.

Voici un trait qui peint mieux que tous les autres avec quel fang froid Frédéric voyoit le danger. Ce prince fe trouvant un jour dans la nouvelle-Marche en préfence d'une armée Ruffe dont il n'étoit féparé que par une petite pièce d'eau, voulut s'affûrer par lui-même de la pofition & du nombre des ennemis. En conféquence, il s'avance jufqu'au bord de l'eau, fuivi d'un feul adjudant, d'un valet à cheval, & d'un page qui portoit fa lunette d'approche. Là il defcend de cheval, fait placer le page devant lui, pofe la lunette d'approche fur fon épaule, & fe met à obferver l'ennemi.

Dès que les Ruſſes l'apperçurent, ils firent ſur lui un feu continuel avec une batterie avancée, de manière que les boulets tombaient autour du Roi & couvrirent de terre tout ſon habit. Pendant ce tems-là le Roi, immobile, l'œil contre la lunette, obſervait les ennemis avec la plus grande attention. Enfin l'adjudant crut qu'il étoit de ſon devoir d'avertir le Roi du grand danger où il ſe trouvait. Il s'approche de lui doucement, le tire par le pan de ſon habit & lui dit: „ Votre Majeſté eſt dans le plus grand danger, voyez comme les boulets tombent autour de vous; & ont couvert de terre votre habit & votre chapeau ? „ Le Roi reſta quelque tems ſans lui répondre. A la fin, il tourna tranquillement la tête & lui dit: *Si vous avez peur, retirez-vous ;* & il ſe remit à la lunette. Enfin lorsqu'il eut vu tout ce qu'il vouloit voir, il dit au page: voilà qui eſt bien, fermez la lunette; & il remonta tranquillement à cheval; & ſe retira au pas, en cauſant avec ſon adjudant des choſes indifférentes pendant que les boulets ſiffloient autour de lui.

Dans une matinée d'été, le Roi étant à ſa fenêtre, au château de Potzdam, vit un garçon de métier, ſon paquet derrière lui, qui levait les yeux au ciel, & reſta quelque tems dans cette attitude. Il voulut ſavoir qui il étoit & le fit venir devant lui. — Qui êtes-vous? lui dit-il — je ſuis un compagnon tanneur. — Où allez-vous? à Berlin. — D'où venez-vous? — de Leipzig. — Eſt-ce qu'il n'y a point d'ouvrage à Leipzig? — Oh, oui, on y trouve à gagner ſa vie, mais...

— Eh bien! — On aime à voir le monde; & on dit que Berlin eſt une ſi belle ville. — Ah! ah! — oui, & qu'il y fait bon vivre. — Oui, quand on travaille. — De ma vie je n'ai été un pareſſeux. — C'eſt fort bien fait. Adieu; travaillez bien, que Dieu vous conduiſe. (puis ſe tournant vers ſes gens) qu'on donne deux louis à ce garçon-là. — O Sire, je vous remercie mille & mille fois! oh! ſi je pouvois témoigner toute ma reconnaiſſance. Quand je retournerai en Saxe, je raconterai à tout le monde, comme le Roi de Pruſſe eſt bon & généreux. — Non, non; n'en faites rien; car il y auroit trop de compagnons tanneurs, qui viendroient vers moi pour ſe convaincre de la vérité.

Le Roi qui dans ſa jeuneſſe allait quelquefois à l'opéra & aux redoutes du carnaval gagea un jour avec le Baron de Pœlnitz qu'il le reconnaîtrait à la redoute, quelque ſoin qu'il prît de ſe déguiſer. A la première redoute, Pœlnitz fit déguiſer un homme de ſa grandeur & de ſa groſſeur. De la même manière que le Roi l'avait vu lui-même à la dernière redoute. Pour lui, il emprunta beaucoup de diamants, & parut dans l'aſſemblée avec une ſi riche parure que le Roi ne ſongea guère que ce fût Pœlnitz qui était toujours accablé de dettes. Le brillant maſque affecta de ſuivre le Roi feignant de ne pas le connoître, il entama une converſation avec lui, & lui dit entre autres, qu'il deſiroit ardemment de parler au Roi, parce qu'il avait des choſes importantes à lui découvrir. Frédéric qui était fort curieux, ôte auſſitôt ſon maſque, en diſant: *je ſuis le Roi;* - - &

moi Pælnitz, dit le baron en ôtant le ſien. *Bravo*, dit Frédéric, *vous avez gagné la gageure. Mais qui diable ſe ſerait imaginé qu'on aurait voulu vous prêter tous ces diamants.*

Quand Frédéric voyageait dans ſes états, le bourguemeſtre de chaque endroit où il changeait de chevaux, ſe trouvait toujours à la portiere, & le Roi s'entretenait ordinairement avec lui. Il aimait ceux qui étaient bonnes gens & qui lui parlaient franchement ſans gêne & ſans détour; & quelquefois même, ſur-tout quand il trouvait des vieillards, il leur parlait avec les expreſſions de la bonté & de la confiance la plus touchante. Mais il ne pouvait ſouffrir ceux qui avaient l'air gêné, pédant ou contraint, ou quelque choſe d'affecté dans leur habillement, ou leur langage; avec ceux-là, l'entretien était bientôt fini; ou il s'amuſait à les tourner en ridicule par des mots piquants & ſatyriques. Il tutoyait ordinairement les premiers, ce qui ne lui arrivait preſque jamais avec les autres.

Toutes les fois qu'il paſſait par A. il donnait ordinairement la main au vieux bourguemeſtre de cet endroit, & s'informait de l'état de ſa ſanté. Un jour il s'entretint avec lui plus longtems qu'à l'ordinaire, lui conſeilla divers remèdes pour rétablir ſa ſanté chancelante, & ſe plaiſait ſur-tout à regarder la belle chevelure blanche du vieillard. A la fin de la converſation, il lui mit la main ſur l'épaule d'un air de confiance, en diſant: *tu es conſul Romanus.*

Ce vieillard nommé P.. étant venu à mourir, un

nommé L. lui succéda. Ce dernier était un homme grave & mesuré dont l'intérieur & les discours annonçaient la contrainte & la pédanterie. Lorsque le Roi passa par A., sa premiere demande fut : *Où est mon vieux P.?* Quand on lui eut dit qu'il était mort, il leva la glace de sa voiture, se tapit dans le coin de sa voiture, & ne prononça pas une seule parole.

Une autrefois, il examina attentivement le nouveau bourguemestre ; & l'ayant bientôt jugé à sa mine, il eut avec lui la conversation suivante. *Le Roi.* Qui êtes-vous? *le Bourguemestre*, Sire, j'ai l'honneur d'être le bourguemestre d'A. *Le R.* Comment vous appellez-vous? *Le B.* mon nom est L. *Le R.* Et vous êtes bourguemestre ici ? *Le B.* oui, Sire. *Le R.* Vous êtes donc l'atlas qui portez sur vos épaules tout le fardeau des affaires d'A? Combien y a-t-il d'ames dans votre ville ? *Le B.* Sire, mille neuf cents soixante & treize. *Le R.* Et toute cette population est gouvernée par les loix de votre providence ? *Le B.* Sire, je les dirige *sub auspiciis* de votre Majesté. *Le R.* Mais dites-moi un peu, qu'est-ce que ce nouveau bâtiment que l'on fait là ? *Le B.* Sire, c'est une nouvelle fabrique dont votre Majesté a gracieusement ordonné la construction à ses dépends. *Le R.* Qu'est-ce qu'on y fabrique? *Le B.* de petites étoffes de laine. *Le R.* Pourquoi de petites? pourquoi pas des draps? *Le B.* J'aurai l'honneur de dire à Votre Majesté que c'est par la raison que nous n'avons point de moulin à foulon. *Le R.* Il faut en faire un. *Le B.* Je prendrai la liberté de faire observer à Votre Majesté que la chose n'est pas possible. *Le R.* Pourquoi pas? *Le B.* Sire, parce que nous n'avons point d'eau. *Le R.* Allons donc, vous badinez ; *j'ai vu là-bas en en-*

trant dans la ville une grande pièce d'eau où l'on pourrait noyer toute votre TRÈS - HONORABLE * *magiſtrature.* Et là-deſſus le Roi cria à ſon cocher de fouetter.

Les Allemands qui entouraient le Roi, voulaient abſolument le reconcilier avec les Muſes allemandes ; & pour cet effet, ils l'engagèrent un jour à voir Mad. Karſch, connue par ſes poéſies allemandes. Il lui fit dire de ſe rendre à Sans-ſouci ; elle y vint & voici la converſation qu'elle eut avec Frédéric, telle qu'elle l'a écrite elle-même dans ſa langue. *Le Roi.* Vous êtes celle dont j'ai entendu parler, qui faites des vers ? *Mad. Karſch.* Sire, j'en ai fait quelques-uns. *Le R.* Qui était votre père ? *M. K.* Braſſeur & aubergiſte. Il ſe nommait Dürbach. *Le R.* D'où était-il ? *M. K.* de Schweidnitz, village auprès de Grünberg. *Le R.* Et vous, d'où êtes-vous ? *M. K.* Je ſuis née dans la baſſe-Siléſie, entre Croſſen & Züllichau, dans une métairie, à peu-près ſemblable à la campagne d'Horace ; elle ſe nomme le Hammer, & fait partie du cercle de Schwibus. *Le R.* Vous avez donc été élevée à la campagne, vous n'avez eu aucune éducation ? aucune inſtruction ? Qui vous a donc fait poète ? *M. K.* La nature & vos victoires. *Le R.* Avez-vous lu quelques livres ? *M. K.* oui, Sire, j'ai lu pluſieurs poètes, Gellert, Haller, Hagedorn, Ramler, Gleim, & pluſieurs autres. *Le R.* N'avez-vous rien lu des anciens ? *M. K.* je ne ſais que l'allemand. *Le R.* Mais on a des traductions, il faut les lire.

* Titre que l'on donne aux magiſtrats des villes qui ne ſont pas nobles.

M. K j'ai lu les Hommes illuftres de Plutarque, cinq chants de l'Iliade & Horace. *Le R.* Et Horace auffi? c'eft fort bien. Mais que penfez-vous de votre langue maternelle, n'a-t-elle pas beaucoup de défauts? *M. K.* Sire, on dit que je fais bien ma langue, & cependant je fais ça & là de petites fautes. *Le R.* Oh! il ne faut point en faire. *M. K.* Je ferai mon poffible pour les éviter. *Le R.* Etes-vous mariée? *M. K.* je l'ai été, & j'ai le malheur d'être veuve. *Le R.* Avez-vous des enfans? *M. K.* une fille. *Le R.* Où eft-elle? *M. K.* à Berlin, à l'école réelle; le confeiller de cour Stahl paie fa penfion. *Le R.* Quel âge a-t-elle? *M. K.* treize ans. *Le R.* Eft-elle jolie? *M. K.* non, Sire, elle reffemble à fa mère. *Le R.* Mais fa mère a été jolie autrefois. Où demeurez-vous à Berlin? *M. K.* Sire, dans un fort mauvais logement. Les logements font fi chers depuis la paix! *Le R.* Eh bien! où demeurez-vous donc? *M. K.* fous les arcades, à la manfarde, dans une efpèce de prifon. *Le R.* De quoi vivez-vous? *M. K.* des fecours de mes amis. *Le R.* Ne faites-vous rien imprimer? *M. K.* j'ai fait imprimer quelques feuilles à l'occafion du glorieux retour de votre Majefté. (c'était après la guerre de fept ans.) *Le R.* Qu'eft-ce que cela vous a rapporté? *M. K.* vingt écus. *Le R.* Vingt écus! en vérité on ne vit pas long-tems à Berlin avec cela. Allons, je verrai, j'aurai foin de vous. Adieu.

Le Roi congédia ainfi Mad. Karfch, mais il n'a point eu foin d'elle, comme il l'avait dit, & ne lui a jamais donné que 97 écus qu'il lui a envoyés à plufieurs fois. Frédéric-Guillaume II grand amateur des Mufes allemandes, a rempli la promeffe de fon illuftre prédéceffeur, en lui fefant bâtir une belle maifon.

Un vieux officier qui avait été nommé chevalier de l'ordre de la générofité, par Frédéric-Guillaume I, demanda à continuer de porter la croix de cet ordre que Frédéric I avait créé, & qui avait été aboli par Frédéric II. *A la bonne heure!* répondit le Roi, *je vous permets de porter les croix de tous les ordres abolis.*

Dans la guerre de fept ans, un officier s'étant diftingué par fa valeur fous les yeux du Roi; celui-ci lui envoya l'ordre pour le *mérite ;* mais l'officier ayant appris qu'il était obligé de payer dix ducats pour le brevet, le refufa, en difant qu'il était pauvre & hors d'état de payer cette fomme. Quelque tems après, le Roi le fit venir dans fa tente; & lui montrant fur fa table cent ducats d'un côté, & la croix de l'ordre de l'autre, il lui dit de choifir. L'officier n'héfita point & prît les ducats. Vous n'avez point d'honneur, lui dit le Roi, & il le renvoya. Dans la guerre de la fucceffion de Bavière, le même officier attira l'attention du Roi, qui lui donna l'ordre pour la feconde fois. Lorfqu'il remercia le Roi, il lui rappella la première aventure, & lui dit: Sire, à préfent je me ferai un plaifir de recevoir l'ordre, un honneur de le porter, & je paierai volontiers les dix ducats; car votre Majefté m'a donné une compagnie depuis ce tems-là; & cette dépenfe ne me gênera pas.

Dans la guerre de ſept ans, lorſque le feu Landgrave de Heſſe-Caſſel ſe trouvait à l'armée, Frédéric défendit un jour de marauder ſous peine de la vie. Les ſoldats du Landgrave ignorant l'ordre, ou croyant peut-être qu'il ne les regardait pas, entrèrent dans un village, & enlevèrent quelques pièces de bétail aux payſans. Afin de les cacher, ils avaient jetté deſſus de grandes couvertures de cheval, ſur leſquelles étaient peintes les armes du Landgrave avec l'ordre de la jarretière, & la deviſe: *Honni ſoit qui mal y penſe.* Le Roi les rencontra, & dit en ſouriant à ceux qui menaient les animaux: je n'ai rien à voir là: car il y a *honni ſoit qui mal y penſe.*

Dans la même guerre, le Roi marchant un jour à la hâte à la tête de ſa cavalerie, entendit de loin un cavalier qui jurait & feſait beaucoup de tapage. Il s'approche de lui, & entend ce ſoldat le maudire & déſirer d'être délivré de cette chienne de vie. *Tu as raiſon*, *mon ami*, lui cria le Roi, *je voudrais bien en être délivré auſſi; mais comment veux-tu que nous faſſions? il faut bien ſouffrir juſqu'à la paix.*

Dans une autre occaſion, il rencontra un ſoldat qui venait d'être bleſſé. Le Roi qui ne s'en apperçut pas d'abord, lui demanda ce qu'il avait; tout va bien, répondit le ſoldat; car les ennemis ſe ſauvent & nous ſommes vainqueurs. Alors le Roi ayant apperçu ſa bleſſure, lui jetta ſon mouchoir en diſant, tu ès bleſ-

ſé, mon ami, bandes la plaie avec ce mouchoir. Czernichef qui était dans ce moment à côté, lui dit : il n'eſt pas étonnant que les ſoldats de votre Majeſté vous ſervent avec tant de zèle, puiſque vous les traitez avec tant de douceur.

Un receveur des domaines redemanda un jour au Roi quelques ſeptiers de vin, que Frédéric-Guillaume lui avait accordé, & que Frédéric lui avait retranchés. Le monarque écrivit au bas de la requête: *Non, non, point de vin, il faut que mes receveurs ſoient ſobres.*

Après la ſeconde guerre de Siléſie, il s'éleva quelque nuage entre Frédéric & le Feld-maréchal Schwérin; ce qui fit prendre à ce dernier le parti de ſe retirer dans ſes terres, & d'y reſter quelque tems ſans paraître à ſon régiment ni à la cour. Enfin le Roi lui écrivit un jour; *Avez-vous donc juré que vous ne viendriez plus à Berlin* ? Schwérin regarda cette lettre comme un ordre, & partit. Tauber, qui était alors houſard de la chambre, raconte de la manière ſuivante les circonſtances de cette entrevue.

Schwérin entre à huit heures du matin dans l'antichambre du Roi, & dit à Tauber: „ Bon jour mon ami, le Roi eſt-il dans ſa chambre? eſt-il habillé? *Tauber.* Oui, monſieur. *Schwérin.* Eſt-il de bonne humeur? *T.* Non. Je vais lui porter ſon café. *Schw.* En ce cas-là, ne lui dis pas encore que je ſuis ici.

Tauber porta le café du Roi, & quand il l'eut pris, il revint dans l'antichambre. *Schw.* Eh bien ! le Roi eſt-il de bonne humeur ? *T.* Oh oui. *Schw.* Eh bien! annoncez-moi.

Tauber entre dans la chambre du Roi & annonce le général. Le Roi ne répondit rien; prit ſa flûte & joua quelques caprices en ſe promenant l'eſpace d'un quart d'heure en long & en large. Tout-à-coup, il poſa ſa flûte ſur une table avec vivacité, & dit à Tauber: fais entrer le général. Tauber ouvre la porte, & fait ſigne au général Schwérin d'approcher. Dès que le Roi l'apperçoit, il lui crie: *Eh! bon jour, Schwérin, comment cela va-t-il?* Auſſitôt il fit ſigne qu'il voulait être ſeul, & Tauber ſe retira dans l'antichambre. Là il entendit le Roi & le général parler très-haut; la converſation s'échauffait par degrés, & devint ſi vive que Tauber craignait qu'elle ne finit mal. Mais bientôt ils s'appaiſèrent tous deux; la porte s'ouvrit, Schwérin ſalua le Roi d'un air ſatisfait, & Frédéric lui dit en le quittant: *Ah ça, votre excellence viendra dîner aujourd'hui avec moi.*

Un lieutenant de cavalerie obtint du Roi la permiſſion de ſe retirer dans ſes terres pour les faire valoir. Il était fort habile dans l'économie rurale, améliora ſes biens, établit une colonie, & changea des landes ſtériles en terres fertiles. Quatorze maiſons de colons s'élevèrent peu à peu ſur ſes terres, & il donna à chaque colon un jardin & quelques arpents de terres moyennant une certaine redevance. Pluſieurs fabricants vin-

rent s'établir dans ce nouveau village, les maiſons augmentèrent, & là colonie fut bientôt brillante. Le Roi qui fixait ſon attention particulière ſur ces ſortes d'établiſſements, fut inſtruit de ces opérations; & fit venir le gentilhomme. J'apprends, lui-dit-il, que vous entendez bien l'économie rurale, eſt-il vrai que vous avez établi une colonie? — Oui, Sire, j'ai trouvé dans ma terre un endroit propre à cela, que je ne pouvais faire valoir moi-même, & j'en ai tiré ce parti. — Combien de maiſons avez-vous bâties? — J'en ai fait faire quarante à mes dépens, & il s'eſt trouvé pluſieurs gens qui ſont venus s'y établir & ont bâti des maiſons eux-mêmes. — Où avez-vous pris du bois pour tout cela? — Dans mon bois. — Votre bois eſt-il aſſez grand pour fournir tant de charpente? oui, Sire. — D'où ſont vos colons? Ce ſont la plupart des Saxons ou d'autres étrangers. Le Roi lui frappa alors ſur l'épaule d'un air gracieux en diſant: *fort bien mon cher N. fort bien* ... combien vous coute cet établiſſement & pourquoi ne m'avez-vous pas demandé des ſecours? — Parceque j'avois quelqu'argent comptant, que je pouvais employer à cela, & que je ne ſavais pas, ſi votre Majeſté agréerait ma demande. En comptant le bois & les charois, je puis bien y avoir mis quelques milliers d'écus. Mais je retire déjà les intérêts de ce capital; & mes revenus ont beaucoup augmenté depuis ce tems-là. Bon, vos frais vous ſeront rendus. Quelque tems après le Roi lui envoya une aſſignation de 12000 écus.





